

Marguerite

par

Aigueperse



PRIX :

1^{fr.}-50



Editions du
"Petit Écho
de la Mode"

1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies, ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 4 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les samedis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages,
donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet
:: :: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: :: ::

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS
DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Paul ACKER : 174. *Les Deux Cahiers*.
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du Gl.* —
56. *Monette*. — 76. *Tante Babiole*.
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
Jean d'ARVERS : 156. *Madeline*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*. — 154. *La Maison dans le bois*.
Salva du BEAL : 18. *Trop petite*. — 160. *Autour d'Yvette*.
Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêser et oser*. — 25. *Illusion masculine*. —
34. *Un Réveil*.
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
tempêtes*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Rose-Nouchette CAREY : 171. *Amour et Florid*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Marquise*.
CHAMPOL : 67. *Nedde*. — 113. *Anaïs*. — 180. *Le Crime de
Mlle Bouillaud*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur cheminé*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Aigle d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Hérotique Amour*.
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Angé*.
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jean FID : 116. *L'Ennemie*. — 152. *Le Cœur de Lindette*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Margo*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *C.
pauvre Vieux*.
Mary FLORAN : 9. *Richesse et Almée*. — 32. *Lequel l'emporte ?* —
54. *Romanesque*. — 63. *Carmencita*. — 83. *Mourante par la vie !*
— 100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur
méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil ouïe*.
E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau*.
Pierre GOURDON : 140. *Accusé !*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnait*. — 58. *Le Cœur d'oubliée par*
— 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Rome et Francette*. —
176. *Maldonne*.
M. de HARCOET : 57. *Derniers Rameaux*.
L. de KÉRANY : 16. *Le Sentier du bonheur*. — 131. *Pigeon sur roc*.
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt*.
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rochet du Bonheur*.
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort*.
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui*.
Georges de LYS : 123. *L'Exilée d'amour*. — 141. *Le Logis*. — 182. *Les
Raisons du Cœur*. (Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les siècles.*
 Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
 Eve PAUL-MARGUERITE : 172. *La Prison blanche.*
 Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
 Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*
 Lionel de MOVET : 164. *Le Collier de turquoises.*
 B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.*
 Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
 Lady A. NOEL : 184. *Un Lâche.*
 Francisque PARN : 151. *En Silence.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
 Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embarcadé.*
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
 Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
 Yvonne SCHULIZ : 69. *Le Murt de Violans.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
 Emmanuel SOY : 181. *L'Amour en deuil.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 Guy de TÉRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
 J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnra.*
 Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas.* — 106. *Tout à moi !* — 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.*
 Marie THIÉRY : 57. *Rêes et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon du TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêes d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pétrole.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.* — 163. *Le Retour.*
 André VERTIOL : 118. *Le Hibou des ruines.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Camille de VERZINE : 167. *Les Yeux clairs.*
 Jean VÉZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 182. *Le Chevalier de la Rose blanche.*

EXIGER PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

DEMANDEZ bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

== II. PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS, ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25

M. AIGUEPERSE

Marguerite



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)

MARGUERITE

I

La Sapinière était une vieille demeure ayant de tout temps appartenu aux d'Ornys. Elle avait fort grand air avec son immense terrasse, ses fenêtres ornées de délicates sculptures et ses deux tours crénelées. La nature avait jeté sa poésie sur les vieilles murailles en les recouvrant d'un frais manteau de vigne vierge, de lierre et de clématites à la fine senteur.

Depuis de longues années le château était silencieux et fermé; mais, ce soir-là, les fenêtres ouvertes laissaient pénétrer les derniers rayons du soleil couchant. Dans la cour, des serviteurs allaient et venaient, joyeux, affairés; et, sur la terrasse, un homme de haute taille apparaissait fréquemment, interrogeant, avec une impatience croissante, la route dont on voyait les nombreuses sinuosités.

C'était le comte d'Ornys. Il avait quarante-cinq ans. Son visage était beau, mais froid; certains plis de la bouche et du front révélaient une fermeté peu commune. A ce moment, une

ombre de tristesse voilait cette figure altière... Il songeait au passé...

Vingt ans plus tôt, à la même heure, dans le même mois, presque à la même date, le vieux château était en fête pour recevoir la nouvelle comtesse d'Ornys... Comme elle s'appuyait confiante au bras de son jeune époux ! Comme elle était belle avec ses tresses d'or relevées sur la tête, ses grands yeux bleus humides de tendresse ! Quelle grâce charmante pour répondre aux vœux de bienvenue des serviteurs accourus à sa rencontre !... Quelle admiration enfantine pour les bois de sapins, le Sancy dressant non loin de là sa cime dénudée, pour les cascades, les ravins, les champs de bruyères roses ! Comme elle se plaisait dans cette demeure, elle, cependant habituée dès l'enfance au bruit, aux mille distractions de Paris ! Comme elle était affectueuse pour son mari, charitable, compatissante envers les paysans réclamant ses secours ?

Deux ans plus tard, un cercueil sortait du château, suivi par une foule de pauvres gens pleurant leur « bon ange », et le cimetière du Mont-Dore recevait la dépouille de la jeune comtesse. Quand lui, le comte, était revenu à la Sapinière, sombre, sans larmes, on lui avait mis dans les bras une chétive petite créature, sa fille... Mais il avait rendu l'enfant à la nourrice sans même la regarder, et s'enfermant dans son cabinet, la tête dans ses mains, il avait enfin pleuré... pleuré de douleur, peut-être de remords...

À ce souvenir, le comte d'Ornys passa la main sur son front pour en chasser des idées pénibles, et rentra dans le salon, où il s'assit tout rêveur. Sa fille allait arriver... Que serait cette enfant qui le connaissait si peu ? Ne lui reprocherait-elle pas sa longue indifférence ? Serait-elle douce comme sa mère ? Emportée

comme lui? Aimerait-elle le monde, ou se passionnerait-elle pour cette demeure solitaire? La dernière fois qu'il avait vu sa fille, elle était restée timide, embarrassée devant lui, et son visage lui avait semblé insignifiant. Il aurait aimé pourtant une belle héritière de son nom...

Avec complaisance, il promena son regard sur les nombreux portraits accrochés au mur; seigneurs et nobles dames se faisaient remarquer par leur figure régulière, leur expression hautaine. Une seule peinture tranchait sur cet ensemble orgueilleux : d'un cadre d'or finement sculpté se détachait une ravissante tête de femme. Les cheveux d'un blond cendré étaient retenus par une touffe de myosotis; la bouche, très petite, s'entr'ouvrait pour sourire; les grands yeux bleus semblaient rêveurs comme ceux de certaines madones des Primitifs italiens. Point de bijoux! Une simple écharpe de tulle blanc, attachée par un bouquet semblable à celui de la coiffure, voilait les épaules... Un charme réel se dégageait de cet ensemble et captivait le regard... Les étrangers passaient rapidement devant les chevaliers à cuirasse, les marquises couvertes de poudre, de mouches et de perles, et s'arrêtant au dernier cadre demandaient : « Qui est-ce? » Et ils regardaient encore après avoir entendu la réponse : « La jeune comtesse d'Ornys, née de Ribains ».

Le comte d'Ornys avait les yeux fixés sur ce portrait quand un ronflement d'auto se fit entendre au bout de l'avenue. La voyageuse arrivait...

Oui!... Peu après, elle tombait dans les bras de son père, l'embrassait, le regardait, l'embrassait, le regardait encore. Qu'il était beau! plus beau encore que ne le lui représentaient ses souvenirs. Une ride avait bien formé un pli sur son front, mais quoi d'étonnant. Le deuil,

les voyages, la solitude creusent des sillons aussi bien que les années. Mais, maintenant, quelle vie heureuse ils allaient mener tous les deux !

Lui la regardait aussi, et un attendrissement profond se lisait sur sa physionomie si froide d'habitude. Il songeait : « Tout le portrait de sa mère ! » Oui, sous le filet de sport, il retrouvait les fins cheveux blonds, le regard doux et aimant, la bouche gracieuse, jusqu'aux petites fossettes que faisait naître un fréquent sourire. Il en était fier ! Quel triomphe de la promener à son bras sur les plages à la mode, de la produire dans les salons parisiens, car il ne laisserait pas s'étioler ici cette charmante fleur. La fortune des Ornys, un peu gaspillée par le jeu, les courses, les voyages lointains, pouvait se relever encore, grâce à Marguerite. Et son orgueil de race, sa fierté de père, ses espérances d'avenir se traduisirent par un accueil qui fit bondir de joie le cœur de la jeune fille.

II

Le comte ne dormit pas cette nuit-là. Retiré dans son cabinet, vaste pièce aux sombres tentures, il se promena d'abord en songeant à sa fille... Puis, s'asseyant devant son bureau, il fit jouer un tiroir secret et se mit à lire quelques feuilles couvertes d'une écriture fine et serrée, qui lui rappelaient des souvenirs à la fois étrangement doux et amers.

Mon journal. — Je suis arrivé depuis trois se-

maines à Paris, quittant mon vieux château avec un réel bonheur. Depuis la mort de mon père, ma mère ne veut plus voir le monde, et s'enferme à la Sapinière en véritable cénobite... Moi, je suis jeune, et une fois la saison du Mont-Dore et des chasses terminée, j'ai assez des montagnes, des cascades, des bois, etc... Passer l'hiver là-haut me ferait mourir. Or, je tiens essentiellement à vivre. J'ai de la fortune, un beau nom, une tournure assez avantageuse, de charmants amis dans la capitale, comment pourrais-je désirer une mort prochaine? Je suis de toutes les fêtes. Les salons les plus aristocratiques me sont ouverts; la vieille duchesse d'Ance! me tape sur la joue; je suis le favori de l'ambassadeur Basilof, et l'amiral de Vège me voudrait chaque jour à sa table. Je dois tout cela à ma bonne mine, peut-être, mais surtout à mon nom porté si chevaleresquement par mon père. « Jamais déchoir » est la devise de mes ancêtres. Brrr..., c'est effrayant! Comment ferais-je pour me soutenir à ce niveau élevé, moi qui ne suis capable que de commettre folie sur folie, hors celle d'une mésalliance. Ceci me sauvera. Je tiens à mon arbre généalogique comme l'avare à son trésor, le chrétien à sa foi, le soldat à son drapeau. Quand je prendrai femme — et ma mère désire que ce soit cet hiver — je suis dans le cas de demander à ma fiancée, comme le fit un orgueilleux Allemand : « Quels sont vos quartiers de noblesse? Il faut qu'entre nous ils soient égaux. » En attendant, je m'amuse de tout cœur. Mes lettres respirent une telle ivresse que ma mère s'en effraie et regrette de m'avoir laissé partir seul.

« Avec votre nature un peu froide, Max, m'écrit-elle, je n'aurais jamais cru que vous vous fussiez lancé ainsi dans le tourbillon mondain. Ici, vous me paraissiez si calme, que je consentis à notre séparation, non sans peine, du moins

sans inquiétude; mais, dès les premiers jours, vous faites des folies, mon cher enfant. Vous m'avouez de grosses pertes au jeu. Je ne veux pas vous gronder trop fort pour un entraînement passager, je l'espère; toutelois, je tiens à vous dire que notre fortune, quoique solide, croulera si vous renouvelez fréquemment des fautes de ce genre. Vous pouvez vous amuser sans gaspiller ainsi votre temps et votre argent. Je vous ai indiqué des familles qui vous accueilleront de tout cœur et vous procureront des jouissances élevées. Vous avez l'air de trouver ce cercle « trop dévot », suivant votre expression, enfant que vous êtes! La piété, la vraie, j'entends, est singulièrement attrayante. Nos amis de Ribains, d'Aulnay, de Forgeries, ont les salons les mieux cotés de Paris; vous y trouverez des hommes célèbres : artistes, écrivains, orateurs; vous entendrez une conversation choisie sur les questions sociales, littéraires ou politiques. Allons, Max, pourquoi, après quelques jours de séparation, me forcer à vous adresser des reproches? »

Cette lettre reçue ce matin me fait un peu réfléchir. En effet, si je continue pareil train de vie, en deux mois, j'aurai non seulement gaspillé l'argent que m'a donné ma mère, mais fait des dettes, à coup sûr. Et puis, après tout, Daniel de Roques, Hermann van Hurth sont bien assommants parfois avec leur argot parisien et leurs petits théâtres de dernier ordre. J'irai dès ce soir chez M. de Ribains dont c'est le jour de réception, et j'essaierai de m'y plaire... pour contenter ma mère d'abord, et rétablir ensuite l'équilibre de mon budget par une vie plus rangée...

Le 18...

Je viens de relire les lignes précédentes, et je dois convenir que, malgré ma ferme résolution d'être raisonnable, j'ai commis folie sur folie

depuis le soir où je les ai écrites. Je ne suis pas allé chez M. de Ribains. J'étais fort occupé à confectionner un joli nœud de cravate, pour me présenter avec avantage devant la société d'élite dont m'avait parlé ma mère, quand j'entendis sonner à ma porte. Franz, mon valet de chambre, annonça ce grand fou de van Harth.

— Comment, cher ami, vous sortez ?

— Oui, je vais chez les Ribains.

— Oh ! Oh ! est-ce que vous voulez vous convertir ? Ce salon est d'un triste, d'un froid, qui sent la bigoterie d'une lieue. Marie de Ribains y apporte, il est vrai, le contingent de sa beauté et de sa grâce, mais ses yeux restent baissés comme ceux d'une novice ; on ne peut franchement rire avec elle ; j'ai une soirée plus gaie à vous proposer : on a fondé un nouveau club, y venez-vous ?

Avec un léger remords, j'ai laissé les Ribains pour suivre Hermann. Je me suis beaucoup amusé ; mais, en revenant dans le charmant petit appartement que m'a loué ma mère, ma gaieté a disparu : car, à ce fameux club, j'ai bel et bien perdu quinze mille francs. J'ai dû écrire à la Sapinière pour avouer cette nouvelle folie, et demander de l'argent. L'argent m'est parvenu, accompagné d'une lettre plus sévère que la première ; ma mère ajoutait : « Les Ribains se montrent étonnés de ne pas voir se renouveler ta visite d'arrivée ; je caresse pour toi un projet d'union avec M^{lle} de Ribains, mais, si tu continues une vie aussi désordonnée, ce mariage deviendra impossible. »

Je ne connais pas la jeune fille en question, je ne suis pas pressé de m'établir, donc tout ceci me touchait peu ; mais le chagrin de ma mère m'émut davantage.

Hélas ! deux jours après, je perdus vingt mille francs au poker. Je n'osais plus écrire ; ouvrant mon tiroir de secrétaire, j'y pris la somme due,

et constatai avec terreur qu'il me restait fort peu de chose. « Cette fois, pensai-je, il faut me convertir. » Et, dans la soirée, m'enfermant stoïquement chez moi, je laissai carillonner à ma porte mes joyeux compagnons de plaisir. A dix heures, j'entrais chez M. de Ribains, où l'on me reçut à peu près comme l'enfant prodigue... et je vis Marie de Ribains, bien jolie, en effet...

Le 1^{er}...

Mes amis rient de moi; mais que m'importe? Je ne veux pas que mon nom soit souillé, et toutes mes folies m'entraîneraient à la ruine; mon caractère froid me sert du moins à raisonner. Je préfère fuir le danger, ne pas m'approcher d'une table de jeu; car, alors, la passion m'emporte, et je jouerais même mon vieux château, même nos bijoux de famille. J'essaye de suivre les conseils de ma mère; je me promène de musée en musée, de bibliothèque en bibliothèque, et je vais m'ennuyer régulièrement une heure ou deux chaque soir chez quelque dévote douairière, où je danse (quand on danse) avec des jeunes filles en robes élégantes à peine décolletées. Ce n'est pas gai... Chez les Ribains, on fait de la musique. J'accompagne M^{lle} Marie, et ma voix de baryton se mêle assez agréablement à son délicieux soprano... Les parents me couvent des yeux... Ma mère a dû tracer de mes avantages intellectuels une esquisse très flattée, car je me trouve dorloté comme un futur gendre. Eh bien! l'idée de m'enchaîner ne me sourit nullement, surtout quand il s'agit d'une femme comme Marie de Ribains. Je suis très froid; elle a l'air réservé, mais aimant. Je ne crois ni à Dieu ni au diable : elle est d'un mysticisme de carmélite... Sa gracieuse figure, l'aisance aristocratique de ses manières, surtout sa belle dot, m'attirent. Mais... mais...

Un mois après.

Comment cela s'est-il fait ? Je n'en sais rien. Hier, j'ai passé au doigt de Marie de Ribains la bague des fiançailles. Les Ribains ont l'air ravi ; ma jolie fiancée a l'air heureuse. Moi, je ressemble à un homme auquel on a mis la corde au cou pour le pendre. Ma mère sait que vis-à-vis d'elle seule j'ai gardé ma faiblesse d'enfant, et elle a usé, si ce n'est abusé de son pouvoir. Je vais donc rester tout l'hiver à Paris. Pour des raisons de famille, notre mariage n'aura lieu qu'au printemps, nos fiançailles resteront secrètes jusque-là, ce qui me laisse une certaine liberté, et m'épargne momentanément les quolibets de Daniel et d'Hermann, deux joueurs intrépides, qui ont juré, je crois, de me dévaliser.

Le 17..

J'envoie régulièrement un bouquet à ma fiancée, et mes visites sont assez fréquentes. Marie m'interroge beaucoup sur l'Anvergne qu'elle ne connaît pas, en particulier sur la Sapinière où nous habiterons avec ma mère... J'ai beau lui dire que cette vieille demeure perdue dans les neiges n'est pas gaie en hiver, elle secoue gentiment la tête en déclarant qu'elle ne s'ennuie jamais, et qu'elle se fait une joie d'aller percher à huit cents mètres au-dessus des autres hommes ; que la société de ma mère et la mienne lui suffiront amplement, qu'elle ne regrettera ni le bruit, ni les fêtes de Paris. Je ne suis pas comme elle et, une fois le premier quartier de la lune de miel passé, je me promets de venir chaque hiver ici.

Le 11..

Ma mère m'écrit fréquemment, me serre dans les mailles de son affection, craignant que, sous un prétexte futile, son poisson ne lui échappe

(et de fait, le poisson ne demanderait pas mieux!) Savamment, elle m'éloigne de mes amis de plaisir. Ainsi la lettre de ce matin se termine par une série de commissions et de visites chez le vieux comte de M..., la baronne de Z..., le banquier K..., la supérieure du couvent de ***. J'en ai pour huit jours au moins. Ce n'est pas chez ces gens-là que je me pervertirai; ils sont à la tête de toutes les bonnes œuvres. Je commencerai par aller demain chez la marquise de Sauze qui habite à l'extrémité de Paris. Il s'agira d'être très respectueux, très aimable, car la marquise a eu mille bontés autrefois pour ma mère. Ça doit être quelque vieille fée Carabosse, perdue dans la dévotion. Je me mettrai en tenue sévère pour ne pas effaroucher sa conscience timorée.

Le 13...

C'est hier seulement que je suis allé chez M^{me} de Sauze, et je ne me sens plus le même homme... A quatre heures, j'arrive chez la marquise. Ma mère avait bien dit : c'est tout à l'extrémité de Paris, une maison solitaire, sombre de façade, avec un lourd marteau qui retentit lugubrement quand on frappe. Une vieille servante vient ouvrir. Elle paraît étonnée de me voir. Je décline mon nom, et on m'introduit dans un immense salon tendu de tapisseries des Gobelins. Une vraie bûche de Noël flambe dans la cheminée, projetant sa lueur sur les ciseaux fantastiques, les arabesques étranges, et toutes les merveilles d'un autre âge amassées dans cette pièce de réception. Je m'assieds tranquillement; puis, trouvant l'attente un peu longue, je me promène devant la série de portraits suspendus au mur. Une petite vieille enrubannée me frappe surtout par son nez phénoménal, et tout haut, me croyant seul, je dis :

« Ce doit être M^{me} de Sauze... »

Un éclat de rire étouffé m'empêche d'achever ma phrase, et j'aperçois une jeune fille assise devant un métier à tapisserie. Fort embarrassé de ma personne, je m'approche, je m'excuse de meu mieux. Elle lève alors la tête... Oh! quelle vision enchanteresse! Une masse de cheveux blonds négligemment roulés, de grands yeux noirs, des lèvres vermeilles, une taille flexible et, comme toilette, une simple robe de drap bleu foncé, faisant valoir l'admirable blancheur du teint. Je demande :

— Vous êtes sans doute la petite-fille de M^{me} de Sauze?

— Non, Monsieur, je suis sa demoiselle de compagnie.

Et, baissant la tête, elle reprend le dessin d'une chimère.

Au même instant, une porte s'ouvre, et la marquise paraît, les deux mains tendues :

— J'aime beaucoup votre mère, mon cher Max. Je l'ai connue enfant, ce qui me fait très vieille, comme vous voyez, et je lui sais gré de s'être souvenue de moi. Il y a longtemps que je désire vous connaître... Mes propriétés me retiennent beaucoup en Bretagne, je ne suis arrivée que depuis quatre jours. Nous nous verrons souvent, n'est-ce pas? On s'amuse ici de tout cœur, entre soi, sans façon. Chaque mercredi, je compte sur vous, est-ce promis?

Je m'incline respectueusement.

— Laissez-moi vous montrer mon jardin. C'est pour avoir ce luxe que je me suis retirée si loin dans cet affreux quartier. Allons, Flora, quittez cette éternelle tapisserie, je m'appuierai sur votre bras, et, clopin-clopant, je fetai à M. d'Ornys les honneurs de mon allée de marronniers.

Flora s'approche silencieusement, et tous trois nous allons au jardin, plus beau, plus vaste que je ne le croyais. Le temps est très doux... Des chrysanthèmes, des rosiers du Bengale montrent

leurs fleurs tardives, les rayons du soleil filtrent à travers les branches des marronniers, se dépouillant peu à peu de leurs feuilles sous le vent d'hiver. En été, quand les corbeilles de géraniums, de verveines, étalent leurs vives couleurs, que les arbustes laissent tomber leurs grappes odorantes, cet endroit doit être charmant. Je félicite la marquise, et, après m'être incliné devant Flora, comme devant une duchesse, je me retire, emportant dans mon cœur cette image si différente de celle de Marie de Ribains.

Eh quoi ! Moi, comte d'Ornys, issu d'une des plus anciennes familles d'Auvergne, aller m'éprendre à première vue d'une demoiselle de compagnoi ! C'est fou ! Je devrais fuir la maison de M^{me} de Sauze, fuir même Paris...

Le 17...

Je l'ai revue ! Elle était ravissante et remplissait avec une grâce fière ses fonctions assez humiliantes à mon avis. M^{me} de Sauze, je dois pourtant l'avouer, la traite un peu comme sa fille. On a dansé, j'ai demandé à la marquise :

— Voyez-vous quelque inconvénient à ce que j'engage M^{lle} Flora ? Personne ne songe à elle, car, depuis une heure, elle est derrière ce gros massif de feuillage.

— Engagez-la, mon cher Max. Vous êtes compatissant comme votre mère. C'est bien !

Je ne me jugeais pas digne de cet éloge, loin de là ! Mais, tout heureux, je m'approchai de Flora :

— Voulez-vous me donner cette valse, Mademoiselle ?

Elle me regarda, lut, je crois, dans mes yeux, mon admiration, et sourit en se levant...

Elle est Anglaise. Elle a perdu son père fort jeune. Elle ne connaît personne en France, et se trouve bien isolée... Son nom de famille est Cummins. Si je découvrais des lords, des pairs, dans son arbre généalogique...

Un mois plus tard.

Je suis régulièrement les mercredis de la marquise; heures délicieuses, pendant lesquelles je me prête à chacun, et me donne à Flora tout entier. Elle sait que je l'aime, je le lui ai avoué. Elle a fait une petite moue en disant :

— Pour ma beauté?

— Pour votre beauté, votre grâce, vos souffrances, votre solitude...

— Un comte d'Ornys aimer une demoiselle de compagnie!!!

— N'ayez pas cet air incrédule. Je prouverai mon amour en mettant une couronne comtale sur vos tresses d'or. Patience encore quelques mois, car, je l'avoue, il y aura des obstacles à vaincre; mais un comte d'Ornys fait tout plier sous lui.

Je vais parfois chez la marquise quand elle est sortie avec Yvonne pour des courses charitables ou quelques visites d'amies. Je trouve alors Flora en présence de ses éternelles chimères, et, lui ôtant doucement des mains les écheveaux de laine et de soie, je la force à me suivre au jardin quand le temps est beau; ou bien, quand la neige tombe à flocons, elle s'enfonce frileusement au coin du feu dans une grande bergère. Je m'assieds tout près d'elle, et nous passons des heures charmantes à causer de mille riens. Flora a beaucoup lu, beaucoup étudié, sa conversation est attachante. Elle décrit admirablement son Angleterre qu'elle aime avec passion. Je connais par cœur la propriété bretonne de M^{me} de Sauze : Flora m'a mené en imagination sur la grève, vers les menhirs, les vieilles ruines, les landes incultes. Elle est peu poétique cependant, je le sens dans ses descriptions nettes, précises, froides. J'ai demandé :

— A quoi rêviez-vous devant cette belle nature?

— A l'avenir, m'a-t-elle répondu franchement,

Le 7...

Les jours coulent, la glace fond peu à peu sous un soleil plus chaud, encore un mois et le printemps fera son apparition. Devant Marie de Ribains, je suis distrait, préoccupé. Son regard s'arrête souvent avec tristesse sur moi, comme pour chercher le mot d'une énigme. Elle m'a même interrogé, demandant si je souffrais, si la santé de ma mère m'inspirait quelques inquiétudes. J'ai répondu négativement, mais je comprends que cette position fausse doit cesser au plus tôt, car, de son côté, Flora me presse de l'arracher à sa servitude. Je vais écrire ce soir à ma mère, affirmer ma volonté.

Le 20...

Voici la réponse de ma mère :

« Je me sens souffrante depuis deux ou trois jours, mais je veux surmonter cette fatigue pour vous dire dans quel abîme de douleur et d'inquiétude m'a plongée votre lettre. Vous n'êtes plus un enfant, Max; il m'est donc impossible de vous traiter comme tel, bien que vous agissiez avec une légèreté impardonnable, et, qui plus est, comme un homme sans honneur. On ne retire pas sans raison grave une parole donnée; or quelle raison avez-vous pour rompre un engagement avec les Ribains, sinon une inclination folle, passez-moi le mot, pour une personne qui vous est totalement inconnue? Avant de vous répondre, j'ai tenu à me renseigner pour savoir si, comme famille, comme caractère, Flora Cummins serait, au cas où vous persisteriez, une alliance convenable. Voici ce que j'ai appris, je vous le livre sans commentaire. Les Cummins étaient petits marchands dans un faubourg de Londres. Par des moyens assez équivoques, le père de Flora réalisa assez rapidement une belle fortune. Après en avoir joui quelques années, il fit une banqueroute frauduleuse. Poursuivi, tra-

qué, ayant peur de la prison et de la misère, il se tua. Sa femme se sauva en France, devint l'idole des cafés chantants, puis mourut à l'hôpital. Sa fille, élevée dans un orphelinat, est depuis quatre ans chez M^{me} de Sauze. Elle a, paraît-il, une figure séduisante, de l'esprit, une certaine instruction; mais on ajoute qu'elle est coquette, sans religion, sans cœur, avide de bruit, de mouvement, de luxe...

Je m'arrête, mon cher enfant : j'ai dû m'interrompre plusieurs fois pour vous écrire ces lignes, tant ma faiblesse est grande. Mais je voulais vous raisonner un peu, et votre mère vous connaît assez pour être sûre que vous l'écouteriez. »

J'ai lu et relu cette lettre. Flora, fille d'un banqueroutier, d'une chanteuse... Oh! c'est affreux. Il me semble que tous les d'Ornys se lèvent de leurs tombes, pour protester contre cette mésalliance. Oui, mais...

On sonne. Qu'est-ce donc?...

Un billet de Flora :

« Venez vite me dire adieu, cher Max. M^{me} de Sauze a reçu une lettre exigeant sa présence en Bretagne; nous partons demain par le premier train. Au revoir! »

Le même jour.

Je reviens de chez M^{me} de Sauze. Cette dernière était sortie, et Flora empilait des vêtements dans de grandes malles.

— Si M^{me} de Sauze se trouve bien là-bas, nous ne reviendrons peut-être que pour la Toussaint, me dit-elle avec une petite moue.

— Vous ne serez plus chez M^{me} de Sauze à cette époque, Flora. Courage! Cette séparation est la dernière.

Elle me regarda en répétant sa phrase habituelle :

— Et votre mère?

Dans le bonheur où me plonge toujours la présence de Flora, j'avais oublié la lettre reçue le matin même.

Le 22...

Ma mère se meurt... Je viens d'envoyer à la hâte un mot aux Ribains, pour leur apprendre la cause de mon départ précipité. Marie de Ribains va prier... Ah! si j'avais la foi! Si je pouvais prier, moi aussiii!...

Le journal s'arrêtait là... Que d'angoisses, que d'amertumes, depuis l'instant où Max d'Ornys l'avait serré dans son portefeuille avant de monter en wagon!... Le comte ferma les yeux et revit ce passé déjà si loin de lui! — Ses impatiences sur la lenteur du train, sa crainte d'arriver trop tard, son entrée à la Sapinière par une nuit sombre et froide, la cour silencieuse, les domestiques glissant comme des ombres le long des grands corridors; puis la chambre faiblement éclairée, les yeux de M^{re} d'Ornys se tournant vers le fils si attendu, avec une expression de tendresse infinie; et la voix faible comme un souffle murmurant à son oreille : « On ne refuse pas à une mourante. Max, promettez-moi d'épouser Marie de Ribains. » Et l'angoisse qui envahit tout son être, et l'empêcha de répondre; et l'insistance de sa mère : « Jurez-le-moi. Max, jurez-le-moi pour que je meure en paix ». Et le serment prononcé d'un accent sombre, désespéré... et le regard d'amour qu'elle arrêta sur lui... Puis, l'agonie, courte, terrible, et le silence de la mort...

A l'automne suivant, Marie de Ribains devint comtesse d'Ornys. Le jeune ménage s'installa à la Sapinière, et une vie nouvelle commença, tranquille en apparence, mais que

de tempêtes se cachent parfois sous les eaux calmes de la mer !

Le comte, strictement poli, parcourait les bois des journées entières, et revenait le carnier vide, le corps brisé. Voyant que ses efforts restaient vains pour amener un échange de confiance et des rapports plus affectueux, la jeune comtesse proposa d'aller passer l'hiver à Paris. Le comte répondit par un *non*, si dur, si bref, qu'il glaça la pauvre enfant d'épouvante. Il s'en aperçut et lui baisa la main :

« Pardon ! je suis vraiment bien maussade avec vous ; mais, à moins que cela ne vous contrarie, je préfère passer à la Sapinière tout le temps de mon deuil. »

Marie soupira, se demandant, pour la première fois depuis son mariage, si la perte de M^{me} d'Ornys était l'unique douleur de ce cœur ulcéré. Dès lors, elle passa de plus longues heures à l'église, devint l'amie des pauvres du village ; mais, insensiblement, ses joues pâlirent, sa démarche fut languissante ; elle se sentit faible, lasse, sans courage. Puis, elle se reprit à sourire, à espérer, et annonça au comte qu'au printemps le vieil arbre généalogique des Ornys pousserait un rejeton de plus.

En effet, par un beau soir de mai, une petite Marguerite vint dormir dans le berceau préparé avec amour par les mains maternelles, et son arrivée fut suivie d'un départ. La jeune comtesse rendit son dernier soupir en disant à son mari :

« Pardonnez-moi de n'avoir pas su vous rendre heureux. »

Confiant l'enfant à Rose, fidèle et robuste montagnarde qui donnait à la frêle créature son lait et un amour passionné, le comte Max quitta le château deux fois ravagé par la mort. Il voulait de l'agitation, des voyages, pour chasser les regrets qui assiégeaient son cœur.

— Elle est pour toi. Te plaît-elle? demanda le comte.

— Oh ! oui, et je l'aime déjà. Quelles jambes élégantes et fines, et comme elle a l'air bon !

— Veux-tu l'essayer aujourd'hui même? Va revêtir ton amazone, je te donnerai ta première leçon d'équitation.

Ce fut dans la grande allée, bien au pas, que Marguerite montra sa *bravoure*. Un peu effrayée d'abord, perdant vite l'équilibre, elle s'enhardit peu à peu; et quand, une heure après, elle revint au château, elle rougit de bonheur en entendant son père lui prédire que, si elle continuait ainsi, elle deviendrait vite une excellente écuyère.

Le comte ajouta :

— Ici, nous avons *Dick* et *Kierdu*, mon cheval de selle. Quel nom vas-tu choisir pour cette petite merveille d'élégance?

Marguerite réfléchit un instant.

— Si je l'appelais *Blanquette* puisqu'elle est toute blanche? ou *Etoile*? elle en a une qui s'étale sur son front; ou *Neige*? cela lui irait si bien !... ou *Flora*? Oui, je vais l'appeler *Flora*.

— Je te le défends ! s'écria le comte s'avancant vers sa fille, pâle et les dents serrées. Je te le défends, entends-tu?

La pauvre enfant, tremblante, terrifiée, regardait son père sans comprendre cette irritation soudaine pour une chose si peu importante. Refoulant les larmes qui lui montaient aux yeux, elle lui tendit la main :

— Choisissez vous-même, père.

Déjà honteux de sa colère, M. d'Ornys baisa le front de sa fille :

— Prends tous les noms que tu voudras, sauf celui-ci.

Elle le regarda de nouveau :

— Merci; alors, je choisis *Kita*. Au cou-

vent, une belle chatte blanche s'appelait ainsi, ce sera un souvenir.

Une fois seule dans sa chambre, Marguerite se mit à pleurer.

— Comme il est violent ! balbutiait-elle au milieu de ses sanglots. Si je connaissais les sujets qui lui déplaisent, je les éviterais ; mais, ayant toujours vécu loin de lui, comment puis-je savoir ?

IV

— Ne ferons-nous pas de visites dans le village ? demanda un jour Marguerite à son père.

Il la regarda surpris.

— Qui donc veux-tu voir ici ? Des maîtres d'hôtel, des étrangers, des paysans ? Dans les environs, il y a deux ou trois châteaux, et, quoique je ne tiens guère, je te l'avoue, à avoir des relations suivies avec leurs habitants, nous irons...

— Laissons-les, père, interrompit vivement Marguerite.

— Non, car je ne puis ni ne veux te cloîtrer, tout en réservant pour plus tard ton entrée dans le monde. Je te conduirai chez M^{me} de la Meilleraye, âgée, mais gaie et spirituelle ; chez M. et M^{me} Becker, où tu entendras de la belle et bonne musique ; enfin chez la baronne de Marville, femme charmante, dont la santé est profondément atteinte. Elle a une immense fortune dont son fils jouit largement. Le beau Raoul est presque toujours à Paris. Il a 24 ans, il est fat, il est sot... Mais dis-moi donc,

quelles visites comptais-tu faire dans le village?

— A la sortie de la messe, hier matin, j'ai rencontré le curé : c'est lui qui m'a baptisée; de plus, il est venu me voir deux fois en Belgique, m'a envoyé des friandises de la part de sa sœur... Sous le porche, il m'a demandé avec un bon sourire quand sa petite Marguerite daignerait songer à ses vieux amis. Je n'ai pas osé lui indiquer de jour sans vous en parler, car, il me semble que, pour ma visite d'arrivée, nous devons y aller ensemble, ainsi que chez le vieux docteur Lescure qui m'a toujours gâtée, lui aussi.

— Soit ! dit le comte, nous verrons ces personnes.

Une semaine après cette conversation, ils partirent en auto, pour aller au domaine de la Meilleraye. La vieille dame fut charmante, déclara Marguerite belle à ravir, ce qui amena des couleurs plus vives sur les joues de cette dernière et un éclair d'orgueil satisfait dans les yeux du comte. Puis, on s'arrêta aux Frênes, chez les Beker, dont les hôtes nombreux intimidèrent la jeune fille malgré un accueil très sympathique. Ce fut ensuite le château de Valtan, résidence vraiment princière, où la baronne de Marville passait chaque été, espérant remettre par un air vif et par une santé que les célébrités médicales de Paris considéraient comme gravement atteinte. En voyant cette femme, jeune encore et toujours belle, assaisée dans un fauteuil, Marguerite ne put s'empêcher d'éprouver un réel intérêt pour cette existence qui s'éteignait solitaire, et de blâmer le jeune étourdi qui s'amusait au loin, pendant que sa mère souffrait et s'ennuyait, délaissée par un monde qu'elle ne pouvait plus distraire.

Valtan était admirablement situé. Adossé contre la montagne qui le préservait des vents

du nord, il regardait une immense étendue de plaine, où villages, bois, landes, prairies se confondaient dans un de ces désordres splendides, comme seule la nature sait en créer. Le jardin était vaste et parfaitement entretenu. Mais la châtelaine ne jouissait guère des ombrages, ni des plantes cultivées à grands frais. Elle ne quittait plus que très rarement sa chaise longue, et son sourire attristé montra à Marguerite que, si elle s'était abusée sur son état, ainsi que le lui disait son père en entrant à Valtan, l'heure était venue peut-être où elle ne s'abuserait plus. Comme le comte s'informait de Raoul de Marville, la baronne prit sur un guéridon placé près d'elle, un cadre d'or finement ciselé et le tendit à Marguerite :

— Je vous présente mon fils; ce portrait est tout récent.

Inhabile encore dans l'art de feindre, la jeune fille garda le silence; car, autant la baronne avait une physionomie intelligente, fine et distinguée, autant la miniature qu'elle avait sous les yeux reproduisait, sous des traits parfaitement corrects, une tête insignifiante.

— Pauvre femme! ne put s'empêcher de murmurer Marguerite après avoir quitté M^{me} de Marville, elle fait vraiment pitié malgré toute sa fortune. Comment son unique enfant peut-il rester loin d'elle?

Le soleil baissait à l'horizon quand l'auto du comte s'arrêta devant la maison du docteur Lescure. Celui-ci, grand amateur de fleurs, était dans son jardin, fort occupé à couvrir pour la nuit les plantes plus délicates; il leva vivement la tête et, reconnaissant les visiteurs, vint en toute hâte ouvrir la grille d'entrée; puis, ayant cordialement tendu la main au comte sans paraître s'apercevoir de son air un peu raide, il embrassa Marguerite.

— Comme vous voilà grande, mon enfant, et comme cela me fait vieux ! Je vous ai vue au berceau, et vous me faisiez mille risettes, dès que je vous prenais dans mes bras ! Voulez-vous rentrer au salon ou rester au jardin ?

— Au jardin, docteur, répondit la jeune fille ; vous avez, paraît-il, une si belle collection de roses ! C'est la fleur préférée de mon père, je le sais, il sera heureux comme moi de l'admirer.

Le bon docteur fit donc visiter serre et jardin à ses hôtes, se sentant tout fier de leurs compliments.

— Quoi ! vous me quittez déjà ! s'écria-t-il, en les voyant se disposer à prendre congé.

Marguerite sourit :

— Nous allons chez M. le curé. Aujourd'hui, ce sont des visites d'arrivée, de vraies visites de cérémonie ; mais, si vous me voulez de temps en temps, je viendrai suivre un cours d'horticulture près de vous. Père le permettra, j'en suis certaine. Au revoir, à bientôt.

M^{lle} Jenny, la sœur du curé, tricotait activement derrière sa fenêtre, lorsque, levant la tête, elle aperçut sur la place le comte et sa fille qui se dirigeaient vers le presbytère. Elle poussa un cri de joie, sourit à Marguerite, et courant aussi vite que le permettaient ses vieilles jambes jusqu'à la chambre de son frère, lui dit précipitamment :

— Jean, voici le comte d'Ornys qui vient nous voir avec sa fille ; comment a fait cette enfant pour décider le loup à sortir de son antre ?

— Allons, allons, de la charité, répondit le prêtre avec douceur. Il a dû avoir de grands ennuis, ce pauvre homme, pour devenir ainsi. Le vieux Jacques m'a affirmé souvent qu'il était charmant pour sa mère.

Comme il achevait sa phrase, la sonnette tinta allègrement. Et M^{lle} Jenny se mit à courir de nouveau. Elle fit entrer les visiteurs dans le petit salon simple et propre du curé... Ce dernier, homme intelligent, après quelques mots bienveillants à Marguerite, se mit à parler science et voyages avec le comte. Quant à la jeune fille, elle conta avec mille détails à M^{lle} Jenny son installation au château, et elle était si animée qu'elle regretta de voir son père donner très vite le signal du départ.

À quelques jours de là, Marguerite eut un réel bonheur. Marcelle d'Ailly, son amie de couvent, vint passer une semaine auprès d'elle. Ce furent des causeries sans fin, des retours sur l'heureux temps de pension, des rires fous mêlés à ces mélancolies soudaines, inexplicables, qui s'emparent des jeunes cœurs de dix-huit ans devant lesquels s'ouvre l'inconnu. Marcelle aspirait au cloître, et entretenait souvent son amie des délices réservées au petit troupeau se consacrant au Seigneur, puis voulait connaître dans les moindres détails la vie menée à la Sapinière, et si elle répondait à l'idéal rêvé. Marguerite, malgré l'affection réelle qu'elle avait pour Marcelle, passait la seconde question sous silence.

Elle ne pouvait se résoudre à lui avouer les violences irraisonnées de son père, son scepticisme complet en matière religieuse.

Marcelle ne connut donc pas, durant son court séjour à la Sapinière, les plaies secrètes de l'âme de son amie, et toutes deux, aimantes, rieuses, jouirent délicieusement de leur réunion.

Un soir, la veille du départ de Marcelle, M. d'Ornys était allé à la chasse. Les deux jeunes filles, après une longue promenade dans le parc, venaient de rentrer un peu lassées, et causaient au salon devant la croisée grande ouverte. La nuit venait rapidement, et Mar-

guerite, la main dans la main de Marcelle, sentait des larmes s'amasser sous ses paupières en songeant que le lendemain il faudrait se dire adieu.

— Courage ! dit tout à coup Marcelle, ne nous laissons pas abattre ainsi, car nous pourrions souvent nous revoir. Tiens, faisons un peu de musique, ce sera le meilleur moyen de réagir.

— J'aurai les doigts raides, dit Marguerite en essuyant ses pleurs. Le croirais-tu ? Depuis mon arrivée, je n'ai pas ouvert le piano.

— Comment ? toi, si bonne musicienne ! Et le chant, l'as-tu abandonné aussi ?

— Oui ; après de longues excursions, je rentre brisée de fatigue, et, le soir, je n'aspire qu'à mon lit. Mais je vais me remettre sérieusement au travail. Les veillées deviennent plus longues ; si mon père aime la musique, il faut que je me perfectionne, car, à Paris, il a dû être gâté.

— Il sera bien difficile s'il n'est pas satisfait. Tu joues à merveille, et tu chantes mieux encore. Allons, je t'écoute. Chante-moi cette ballade écossaise qui ressemble à un soupir du vent dans la forêt. Ce sera d'actualité ; entends comme il agite les sapins.

Marguerite se mit à chanter... Elle avait une délicieuse voix de soprano, et, se croyant bien seule avec son amie, elle la donnait sans contrainte.

Marcelle, les yeux fermés, écoutait la voix tour à tour vibrante et plaintive qui résonnait si étrangement dans cette immense salle. Tout à coup, elle tressaillit. Elle avait entendu sous la croisée le bruit d'un sanglot : doucement, elle se leva, regarda au dehors. Mais elle ne vit rien : la nuit était venue, une nuit sans étoiles. De gros nuages noirs couvraient le ciel ; l'atmosphère étouffante faisait prévoir un

orage. Croyant s'être trompée, la jeune fille reprit sa place, pendant que Marguerite, ayant achevé la *ballade*, commençait une gaie tyrolienne.

Non. Marcelle ne s'était pas trompée. Le comte d'Ornys arrivait de la chasse, quand cette mélodie, entendue autrefois, avait frappé ses oreilles. Retenant *Pouf* par le collier et le flattant doucement pour empêcher ses aboiements et ses gambades, il s'était glissé jusqu'au bas de la fenêtre, et là, perdu dans l'ombre, des regains de jeunesse lui étaient montés au cœur. Un jour, se trouvant seul avec Flora, elle lui avait chanté cette ballade sur sa demande. Il ne l'avait jamais entendue depuis. Et ce vieil air tant aimé, redit par la voix de sa fille, lui avait causé une telle émotion que lui, si froid, il avait pleuré comme il ne l'avait pas fait depuis la mort de sa mère...

Dans la nuit, l'orage éclata furieux. Mais au matin les derniers nuages disparurent, le soleil se leva brillant, et Marcelle, après avoir tendrement embrassé son amie, put voir longtemps, en se penchant à la portière de la voiture, la cime du Sancy se détacher sur l'azur du ciel.

V

L'air devenait vif, et l'on commençait à faire du feu dans la grande cheminée du salon. Les rosiers du Bengale ne donnaient plus que quelques fleurs. Les troupeaux de bœufs et de moutons descendaient des hauteurs où ils avaient passé l'été, pour rentrer dans les

étables d'où il ne devaient sortir qu'au retour du printemps. Les étrangers avaient quitté le Mont-Dore depuis un mois déjà.

M^{me} de la Meilleraye, M. et M^{me} Beker venaient de partir après avoir échangé un simple « au revoir » avec M. d'Ornys et sa fille, qu'ils pensaient retrouver sous peu à Paris. M^{me} de Marville était à Nice, et elle manquait à Marguerite, car la nature aimante et douce de la malade avait attiré son cœur et rapproché leurs âges dissemblables.

Marguerite aimait ces jours d'automne si mélancoliques avec leur pâle soleil... Sur *Ktia*, qu'elle montait maintenant en écuyère consommée, accompagnée de son père ou de Jacques, un vieux domestique, souvent seule avec son chien *Pouf*, elle faisait de longues promenades, allait voir les fermiers, portait des livres à la fillette des uns, des jouets aux bambins des autres, visitait les pauvres, non seulement du Mont-Dore, mais de quelques petits villages environnants, et laissait tomber avec sa pièce blanche quelques mots de douce consolation. Maintenant chacun la connaissait et l'aimait. Pour tous, elle avait un sourire. « La demoiselle » était le bon ange des malheureux; quand le docteur et le curé se trouvaient réunis, ils se disaient tout bas : « Elle ramènera son père, elle le sauvera. » M^{lle} Jenny prenait alors la parole et jetait la note sombre :

— Ce n'est pas sûr.

Toujours est-il que, depuis une semaine, le comte était fort préoccupé. Il avait fait deux ou trois absences de courte durée, montrant à chaque retour un front plus soucieux. Marguerite, inquiète, avait redoublé d'affection, mais sans attirer la confiance qu'elle désirait tant.

Un soir, ils étaient assis l'un près de l'autre.

Marguerite travaillait, le comte paraissait absorbé dans son journal. Tout à coup, il releva la tête :

— Penses-tu à notre départ pour Paris? interrogea-t-il avec un certain embarras.

Elle sourit.

— Pas du tout. Mon rêve est de rester à la Sapinière. Elle doit être si jolie en hiver !

— Parles-tu sérieusement, ou est-ce une simple boutade de poète?

— C'est sérieux; je vous l'aurais avoué depuis longtemps sans la crainte de vous contrarier.

— Eh bien ! nous resterons. J'espérais te montrer Paris et te conduire dans le monde. Il se dresse un obstacle imprévu au dernier moment.

— Personnellement, je suis ravie, déclara la jeune fille; mais, si vous avez une peine, ne puis-je vous l'adoucir un peu? A deux, le fardeau serait moins lourd.

Il hésita une seconde, puis répondit brusquement pour cacher son émotion :

— Merci, Marguerite; ce sont des affaires de chiffres, et les jeunes filles n'y entendent rien. J'étais fort ennuyé de te confiner à la Sapinière dans une solitude absolue. Si vraiment tu ne tiens pas à partir, tout est pour le mieux.

L'hiver arriva. La neige tomba abondante et recouvrit d'un blanc manteau la Sapinière. Les arbres étaient superbes, avec leurs grandes branches garnies de givre, et Marguerite s'extasiait en les regardant.

Elle sortait chaque jour pour se promener ou visiter les malheureux. Sa charité toutefois ne pouvait s'exercer qu'au Mont-Dore. Les courriers eux-mêmes faisaient avec peine leur service entre les différents villages, tant la neige était haute et la gelée persistante.

Marguerite tenait maintenant à l'église l'harmonium chaque dimanche; elle avait organisé un chœur de chanteuses « qui donnait l'idée des chœurs des anges », disait avec enthousiasme M^{lle} Jenny.

Le comte la laissait faire. Voulant garder sa liberté, il respectait en homme de bon sens celle de sa fille, et comprenait du reste qu'elle serait de fer pour ses convictions religieuses. Il ne paraissait jamais à l'église; et Marguerite envoyait les pauvres filles en sabots qu'elle voyait agenouillées sur la pierre entre leur père et leur mère, priant avec eux de tout leur cœur. Ses aumônes, le soin des malades, tout était offert à Dieu pour la conversion de cette âme si chère, et quand elle écrivait à mère Sainte-Hélène, elle avait soin de lui demander une prière à cette intention.

Les veillées étaient longues à la Sapinière : le comte lisait parfois à haute voix quelques articles du *Figaro* ou de la *Revue des Deux Mondes*. Marguerite occupait activement ses doigts à quelque grossier tricot pour ses pauvres. Souvent, elle se mettait au piano, jouait et chantait à son père sans se lasser, tout ce qu'il désirait. Jamais, cependant, il ne lui demanda la ballade écossaise qui avait si vivement remué son cœur.

Un jour, vers le milieu de l'hiver, la nouvelle de la mort de M^{me} de Marville arriva au château. Marguerite en fut vivement affectée, car, pendant son séjour à Valtan, M^{me} de Marville lui avait montré une réelle sympathie. Elle entra dans le bureau de son père et lui donna la lettre de faire-part en y joignant quelques paroles émues. Pendant qu'il la parcourait, les yeux de Marguerite se portèrent sur un échiquier curieusement travaillé.

— Qu'il est beau !... s'écria-t-elle.

— Et quel malheur que tu ne saches pas

jouer, Marguerite, c'est un jeu que j'aime passionnément.

— Apprenez-moi, père, je vous prie, ce sera le moyen de vous faire passer plus agréablement vos soirées.

Il sourit, et le soir même, la leçon commença.

C'est un jeu savant, aride, que celui des échecs ! Aussi, la jeune fille, malgré sa bonne volonté, le faisait entrer bien lentement dans sa tête. Le comte remportait de faciles victoires, si faciles qu'il ne trouvait pas à ce délasement le plaisir goûté autrefois, alors qu'il fallait lutter des heures entières, se plonger dans de profondes combinaisons avant d'arriver au succès, et encore pas toujours. Marguerite se doutait de ce que pensait son père et se dépitait contre elle-même de ne pas mieux réussir.

Comme elle venait un soir d'être battue selon l'habitude, elle dit, tout en se sentant rougir :

— Vous ne vaincriez pas si vite M. le curé.

— Comment, il connaît les échecs ? interrogea le comte avec un certain étonnement. Il serait agréable, pendant les longues veillées, d'avoir un habile partenaire. Prie-le de venir. Je voudrais connaître son talent.

— J'engagerai alors également le docteur, car ces vieux amis ne se quittent pas.

— Engage le docteur... Tiens ! tiens ! le curé connaît le jeu d'échecs !

Le soir même, le curé et le docteur arrivèrent à la Sapinière, dont ils n'avaient pas franchi le seuil depuis la mort de la comtesse, et la partie d'échecs s'engagea aussitôt. Le comte se plongea tout entier dans son jeu, voyant, dès les premiers coups, qu'il avait un adversaire redoutable. Il fut battu, demanda au curé de revenir le lendemain pour qu'il pût prendre sa revanche et désormais, chaque soir, les villageois virent avec surprise le curé et le

vieux docteur se diriger vers la Sapinière où ils étaient attendus.

Le scepticisme du comte ne faiblissait pas au contact du prêtre. Celui-ci, du reste, évitait avec soin toute allusion, toute discussion, voulant rester dans la place où il n'était entré que grâce à l'adresse de Marguerite. Mais sa bonté, sa charité, sa modestie avaient, malgré tout, fondu un peu la froideur de M. d'Ornys : il lui serrait la main à l'arrivée et au départ.

Plusieurs fois aussi, il avait eu les deux amis à sa table, et, un jour qu'il revenait de la chasse, ayant trouvé le vieux curé, la soutane relevée, se frayant à grand'peine un chemin dans la neige pour aller porter des secours à une pauvre femme, il rentra au château et dit à Marguerite :

— C'est vraiment un brave homme. Tous les curés devraient être comme lui.

— Je crois que ce sont les exceptions qui ne lui ressemblent pas, répondit-elle doucement.

Et dès lors, chaque dimanche, M. d'Ornys accompagna sa fille à l'église.

VI

Les prairies, couvertes de neige quelques mois auparavant, étaient maintenant émaillées de silènes, de narcisses et de boutons d'or.

Juin commençait; autant l'hiver avait été rude, autant l'été s'annonçait chaud. Les grandes villes se convertissaient en fournaises; les gens riches partaient précipitamment pour

la campagne ou les eaux; les petits rentiers s'endettaient pour faire de même, car il est reconnu que pas une personne de bon ton ne peut rester à la ville durant l'été; et chacun fuyait vers les montagnes, vers la mer, afin de trouver un peu d'ombrage et de fraîcheur, au moins le matin et le soir.

Le chalet de Claudette, la fille de Jacques, était situé à l'entrée du Mont-Dore, et plaisait, par son éloignement du bruit et de la foule; aux étrangers vraiment malades, aux gens avides de grand air et de tranquillité. Il n'avait qu'un rez-de-chaussée et un étage. Le rez-de-chaussée, composé de trois pièces et d'une cuisine, était occupé par Claudette et son mari, les parents de ce dernier, et, j'oubliais : par l'idole des deux ménages : le petit garçon de Claudette, joli bambin de dix-huit mois aux joues fraîches et rebondies, semblables à deux pommes roses, aux grands yeux bleus naïfs et curieux. Au premier, deux chambres, un petit salon servant en même temps de salle à manger, et une pièce qu'on transformait à tour de rôle en cabinet de toilette ou en cuisine, suivant que les étrangers désiraient faire leur ménage, ou se fier au talent culinaire de Claudette. Une vigne-vierge étendait ses rameaux jusqu'à la toiture du chalet. Devant, un jardin plein de rosiers, simplement clos par un léger treillage, séparait la maison de la grande route conduisant à Laqueuille; derrière, une étable, où deux belles vaches rousses donnaient matin et soir leur lait mousseux. Puis, une prairie, de l'espace laissant arriver librement l'air vif, parfumé de l'odeur des sapins qui couvraient la montagne.

Marguerite d'Ornys aimait beaucoup Claudette, qui avait reçu chez les sœurs une certaine instruction, et dont la nature franche et gaie sympathisait avec la sienne. Souvent,

quand elle était seule, ou avec Jacques, toujours heureux de voir sa fille, elle allait au chalet qu'elle avait surnommé *le chalet des Pinsons*, tant les arbres de la prairie et du jardinet abritaient nombre de ces oiseaux.

— Tu es le premier petit pinsonnet, disait-elle en embrassant le fils de Claudette, qui poussait toujours des cris de joie à sa vue.

Le nom était resté au chalet. Ce fut devant le chalet des Pinsons que s'arrêta, vers cinq heures de l'après-midi, les premiers jours de juin, une auto chargée de malles. Les voyageurs étaient attendus, car Claudette, laissant le petit Jean à sa belle-mère, avait troqué allègrement dans les chambres depuis le matin, courant ici, fermant là, disposant le cabinet de toilette, donnant enfin le coup d'œil du maître, n'oubliant même pas de placer quelques jolies roses dans un cornet de cristal sur la table du salon.

Au son de la trompe annonçant l'arrivée de l'auto, Claudette courut en toute hâte au-devant des voyageurs. Avant qu'elle eût franchi le seuil, un homme d'une trentaine d'années avait ouvert la portière de la voiture et fait descendre, avec des précautions infinies, une dame qui paraissait très fatiguée, très souffrante.

En s'arrêtant fréquemment, elle monta les escaliers, peu nombreux pourtant, qui conduisaient au premier étage; puis, elle s'assit dans un fauteuil, tandis que son fils indiquait au conducteur l'endroit où il devait placer les bagages.

— Ce soir, dit l'inconnue à la jeune femme qui venait de lui offrir ses services, j'ai surtout besoin de repos. Mon fils vous expliquera ce qu'il désire, je prendrai seulement un peu de bouillon. Vous vous nommez *Claudette*, je crois, ajouta-t-elle, avec douceur. Le docteur

Riéder, que vous avez eu durant deux saisons, nous a fait le plus grand éloge de votre famille et du chalet.

— Vous êtes doublement les bienvenus, s'écria Claudette, radieuse; car, outre le plaisir que j'ai de louer à des étrangers pour tout un été, quand ils viennent au nom de M. Riéder, ils ont encore droit à un meilleur accueil.

Là-dessus, Claudette se retira après un joli petit salut. Au rez-de-chaussée, elle trouva le jeune homme et observa gentiment :

— Monsieur, je vous demande pardon, mais nous sommes obligés de prendre les noms des baigneurs qui descendent chez nous.

— C'est juste.

Rapidement il écrivit sur un registre :

« M^{me} et M. de Kéruef, à Paris. »

Puis il monta vivement les escaliers, et entra dans le petit salon où se trouvait sa mère.

— Comment ! vous n'avez pas encore enlevé votre chapeau ?

— Je suis vraiment fatiguée, mon enfant; mais sois tranquille, ajouta-t-elle en voyant passer un nuage sur le front de son fils, une nuit me remettra. Songe que depuis bien des années je n'ai pas voyagé. Avec ce long trajet, joint à ma faiblesse, il n'est pas étonnant que j'éprouve un peu de lassitude. Je n'ai pas ton âge, Hervé, conclut-elle avec un sourire mélancolique. Te voilà déjà reposé. On dirait que tu te ressens de l'air des montagnes. Je t'ai entendu monter les escaliers comme lorsque tu avais douze ans. Tu n'aurais pas fait cela à Paris.

— C'est la joie d'être en vacances, mère, dit-il tout en lui ôtant ses vêtements de voyage. Je crois que nous serons vraiment bien ici. Des chambres gaies, presque élégantes, une avenante petite ménagère, une bonne odeur de roses qui monte du jardinet, l'éloignement du

monde sans être pour cela isolés, puisque la grande route est tout près; derrière le chalet, une prairie qui va en pente douce jusqu'au ruisseau dont on entend le clapotement sur les cailloux; et une vue!

— Tu as donc parcouru tout notre domaine?

— En gros, dit-il, rieur. Demain, quand vous serez reposée, nous visiterons tout en détail. Je vous vois déjà assise dans la prairie sous quelque gros pommier bien touffu, tricotant ou lisant pendant que la brise vous caressera le visage et surtout hâlera un peu vos pauvres joues si blanches.

— Et toi, Hervé, tu t'oublies; tu as aussi grandement besoin de repos, mon enfant. Nous faisons une saison en partie double.

— J'ai beaucoup travaillé, c'est vrai. Il fallait arriver, mère. Il me tardait tant de vous donner un peu de cette aisance dont vous avez été privée si longtemps! Que de veilles, de fatigues de tout genre endurées avec courage pour...

— N'achève pas! C'était mon devoir de mère; rien que mon devoir.

— Votre santé s'y est perdue!

— Qu'importe? J'ai fait de toi un homme : un homme dans la belle acception de ce mot. Tu es un vaillant chrétien, Hervé, et tu te rends utile à tes semblables. Ton père doit être content là-haut...

Elle avait pris sa main. Sous ses paupières brillaient quelques larmes. Ils se turent tous les deux, regardant sans le voir le jardin inondé des derniers rayons du soleil couchant, plongés l'un et l'autre dans leurs souvenirs...

VII

Les Kérue! étaient une des plus anciennes familles de Bretagne. Magistrats intègres, ils avaient soutenu le bon droit avec énergie et talent. Officiers de valeur, beaucoup d'entre eux étaient morts sur maints champs de bataille pour défendre l'honneur du drapeau. La Révolution était venue. Le château de Kérue! avait été saccagé et livré aux flammes, les propriétés morcelées. Le comte de Kérue!, sa femme et sa fille avaient expié sur l'échafaud le crime d'être nobles, charitables et fidèles au roi. Leur fils, âgé d'un an, resté seul survivant de cette glorieuse race, avait été élevé à la campagne par sa nourrice, recevant quelque instruction d'un vieux prêtre échappé par miracle aux noyades de Nantes. Arrivé à l'âge de se choisir une position, sans fortune, ayant perdu la brave femme qui l'avait soigné comme son enfant, et le bon curé qui l'avait instruit, Yves de Kérue! s'engagea et devint rapidement officier en ce temps où la bravoure primait la faveur et l'argent.

Rencontrant alors, dans une famille autrefois amie de la sienne, une jeune fille douce et pieuse, Yves l'aima et l'obtint. De cette union naquit René de Kérue!, le père d'Hervé...

C'était le bonheur!... Bonheur bien court... Yves recherchait les postes dangereux, et emportait chaque grade par un acte de valeur. En plantant le drapeau français sur un fort, il recut une balle en pleine poitrine. M^{me} de

Kérue! concentra sa douleur pour s'occuper de son fils. Ses ressources étaient modiques ; au prix de mille sacrifices et avec la pension allouée par le gouvernement, elle fit donner à l'enfant une instruction solide et pieuse. Il venait de recevoir ses diplômes de docteur quand elle mourut subitement.

Presque aussi isolé dans la vie que l'avait été son père, René s'établit à Rennes, se mit au travail, et parvint à se faire une clientèle lui permettant de songer à fonder une famille. Une amie d'enfance, sans aucune fortune, Jeanne de Lucenage, consentit à accepter son nom, et, pendant sept ans, le ménage fut le plus heureux du monde.

Le beau petit Hervé, l'orgueil du père et de la mère, poussait comme une jeune plante et annonçait une rare intelligence. Pour lui, aux veillées, René de Kérue! formait maints projets, que la jeune mère écoutait en caressant les boucles brunes de son fils; elle achevait toujours la conversation par ces mots :

— Oui, il sera un savant, il relèvera le vieux nom de Kérue!, c'est entendu, René, mais cherchons d'abord à faire de lui un honnête homme !

Un jour, en soignant des varioleux, le docteur prit la redoutable maladie. Malgré les secours de sa science, les soins, les prières, un matin de mai, le petit Hervé, sanglotant bien fort, marcha derrière le cercueil de son père.

Quand il rentra dans la demeure silencieuse, et qu'il vit M^{me} de Kérue! pâle et sans larmes au milieu d'un appartement obscur où régnait le désordre causé par la mort, Hervé tout tremblant s'approcha de sa mère

Sans dire une parole, elle serra avec transport l'enfant sur son cœur. Elle avait désiré mourir. Maintenant que son fils était dans ses bras, elle demandait pardon à Dieu de ce désespoir.

Elle devait vivre pour lui, lutter et travailler pour lui. Car le fantôme de la pauvreté se dressait menaçant devant Jeanne de Kéruec. C'était la position de son mari qui leur donnait l'aisance. Il fallait chercher une occupation permettant de réaliser une partie des rêves d'autrefois... *D'autrefois*? Hélas! il y avait seulement quelques jours, et il lui semblait qu'il s'était écoulé des siècles.

Rennes n'offrait aucune ressource à M^{me} de Kéruec; elle partit pour Paris, emportant quelques meubles, souvenir du bonheur perdu, et deux lettres de recommandation : une pour le curé de Saint-Thomas-d'Aquin, une autre pour la directrice du pensionnat Jeanne-d'Arc.

Après maintes recherches, la jeune veuve finit par trouver deux petites pièces à un sixième étage, dans une maison de bonne apparence, tout près du Luxembourg, dont elle apercevait les arbres de sa chambre.

Puis, grâce au curé de Saint-Thomas-d'Aquin, on admit l'enfant comme demi-pensionnaire, avec une sensible réduction de prix, dans un de nos meilleurs établissements religieux.

Traquillement de ce côté, M^{me} de Kéruec, pour subvenir aux frais de pension et d'entretien d'Hervé, s'adressa à la directrice du pensionnat Jeanne-d'Arc, lui demandant ce qu'elle pourrait faire « pour gagner sa vie ».

— Leçons de français, de piano? Hélas! Madame, lui répondit-on, Paris fourmille de jeunes filles courant le cachet et mourant de faim, faute d'un nombre suffisant d'élèves. Je vous engagerais plutôt à prendre soit de la couture, soit de la broderie ou de la tapisserie, quoique ces travaux manuels soient bien mal rétribués. Une de nos anciennes élèves a un grand magasin d'ouvrages de fantaisie. Je vais lui envoyer ce soir même un petit mot, et vous n'aurez qu'à

vous présenter chez elle, vous serez sûrement bien accueillie. Mais tout ceci est pénible, fatigant; aurez-vous la force physique nécessaire pour vous astreindre à un travail assidu, souvent à des veilles, quand ce seront des commandes pressées?

— Dieu est là, dit simplement la jeune femme en se levant : Il m'aidera.

— Permettez-moi de vous demander si je dois donner le nom indiqué dans cette lettre, ou si vous désirez n'être pas connue.

La jeune femme hésita.

— Il n'y a pas de déshonneur à travailler, répondit-elle enfin avec effort, je garderai le nom de mon mari; seulement, vous pourrez supprimer la particule. Je serai M^{me} Kéruec.

Le lendemain, en effet, elle reçut un accueil sympathique au magasin indiqué par la directrice, et immédiatement elle se mit à l'œuvre. Que de larmes versées sur les arabesques ou les fleurs qu'elle brodait! Que de souvenirs des temps heureux venaient l'assaillir quand le soir, Hervé dormant dans son petit lit, elle continuait bien avant dans la nuit le travail commencé! Quand elle se sentait trop défaillir de fatigue, de tristesse, elle regardait le frais visage qui reposait tranquillement près d'elle, puis, reprenait l'aiguille en disant : « Pardon, mon Dieu! Pardon, mon pauvre René! Je suis bien peu courageuse pour remplir ma tâche de mère! »

Les années s'écoulèrent dans ce labeur incessant. M^{me} de Kéruec ne visitait personne, à part la directrice du pensionnat et le prêtre auquel elle avait été recommandée. Tous deux la soutenaient et la fortifiaient. Mais, effrayés de son amaigrissement et de sa pâleur, ils lui recommandaient de veiller à sa santé, nécessaire pour elle et son fils. Elle souriait triste-

ment et continuait son travail du jour et de la nuit. Elle voyait maintenant arriver l'instant où ses efforts seraient couronnés de succès. Hervé, après un premier examen passé brillamment, se préparait au baccalauréat ès sciences. Encore quelques années de fatigue, et le repos était au bout du chemin. Elle était fière de cet enfant, dont les maîtres ne se lassaient pas de louer le sérieux précoce, l'amour de l'étude, la bonté, la douceur; et, dans la maison habitée par M^{me} de Kéruec, si on connaissait peu cette dernière, les locataires aimaient Hervé qui, au retour de classe, escaladait gaiement les six étages en chantant de tout son cœur. Un médecin demeurait au second. Le docteur Riéder avait remarqué la charmante figure du joyeux écolier, et s'amusait à provoquer ses réponses, souvent naïves, toujours spirituelles. Mais, en grandissant, devenu plus circonspect, Hervé se contentait de saluer celui qu'il appelait autrefois « son vieil ami », et montait en toute hâte auprès de sa mère qu'il adorait. Le dimanche, M^{me} de Kéruec et son fils allaient se promener sous les beaux ombrages du Luxembourg jusqu'à ce que la nuit les forçât à regagner le logis. C'était leur unique distraction après les offices, avec la visite de quelque musée. Mais, dans ce dernier cas, Hervé s'exaltait tellement devant une statue ou une toile célèbre, que M^{me} de Kéruec se hâtait d'arracher son fils à cet enthousiasme qui l'effrayait.

Enfin, un jour de mars, Hervé sortit radieux de la Faculté avec le diplôme de bachelier. Courant dans les rues sans se soucier des passants, songeant seulement à l'anxiété qui devait torturer sa mère, il faillit renverser, en franchissant la porte cochère, le docteur Riéder qui allait faire ses visites de malades.

— Nous sommes donc bien pressé, jeune homme? demanda le vieux médecin.

— Pressé et content, Monsieur, répondit Hervé les yeux brillants, je suis reçu.

Et, saluant à la hâte, Hervé monta comme un ouragan les six étages.

— C'est fait ! dit-il. Mère, comment vous remercier de tous les sacrifices que vous vous êtes imposés pour moi ?

— Ton succès est ma récompense, répondit M^{me} de Kéruec qui pleurait de son bonheur. Si ton pauvre père était là, que nous serions heureux !

— Ce n'est pas le jour des larmes, maman, interrompit Hervé qui, lui aussi, avait les yeux humides. Nous devons faire fête. Allons, venez au Bois respirer le grand air.

Ils partirent tous les deux. Le temps était doux, l'air embaumé du parfum des violettes. Hervé causait, riait, heureux de son succès, heureux de vivre, heureux d'être jeune.

— As-tu réfléchi, demanda tout à coup M^{me} de Kéruec, à la carrière que tu voulais embrasser ? Toujours tu as éludé mes questions, n'étais-tu pas décidé ou craignais-tu quelque opposition de ma part ?

— Mes goûts m'entraînent vers la peinture, dit Hervé avec effort. Vous avez vu mon enthousiasme dans les musées. Mon rêve serait d'avoir un nom comme les artistes dont j'admire tant les œuvres. Il paraît que j'ai des dispositions remarquables. Je ne vous en ai pas parlé plus tôt, c'est vrai, non par manque de confiance, mais parce que je sentais que cette carrière n'était pas celle que je devais choisir.

— Tu as raison. Avant d'arriver au succès, que de déboires ! Et, encore, y arriverais-tu ? Il faut vivre, mon enfant. Nous en sommes à gagner le pain de chaque jour, et le pain de l'artiste est très aléatoire. Tu as abandonné ce rêve, n'est-ce pas ?

— Oui, j'ai abandonné ce rêve, dit Hervé d'une voix un peu tremblante.

La nuit tombait, ils revinrent plus silencieux qu'au départ. La mère songeait à cette vie d'artiste si aventureuse, où tant de jeunes gens laissent leurs illusions et leur foi, et remerciait Dieu d'avoir donné à Hervé la force nécessaire pour sacrifier l'attrait au devoir. Lui se répétait qu'il fallait, comme le disait sa mère, penser non à la gloire, mais au pain quotidien.

Le lendemain matin, quand Hervé entra dans la chambre de M^{me} de Kéruec, il trouva sa mère sans connaissance. Eau glacée, frictions, tout fut inutile. Épouvanté, il la mit doucement sur son lit, et courut demander le docteur Riéder.

— Ce ne sera rien, dit ce dernier, après un rapide examen. Cette syncope est le résultat d'une très grande faiblesse. Des fortifiants, du repos, remettront votre mère. Allons, courage, ajouta-t-il d'un ton paternel, voyant Hervé sangloter comme un enfant. Voyez, elle ouvre les yeux. Parlez-lui... Je descends chez moi, et reviens à l'instant.

En effet, peu après, il était là, tenant une bouteille couverte d'une épaisse couche de poussière, et un bol de bouillon.

— Prenez cela, Madame. Vous êtes encore trop souffrante pour vous occuper de votre petit déjeuner. Permettez à un vieil ami de vous l'offrir.

M^{me} de Kéruec rougit... mais elle accepta le potage qu'on lui présentait, but une gorgée de vin, et, quelques minutes plus tard, elle s'endormit d'un sommeil tranquille.

— Au réveil ce sera passé, murmura le docteur en entraînant Hervé dans la chambre voisine. M^{me} votre mère est-elle sujette à ces crises?

Le jeune homme eut une courte hésitation :

— Je ne le crois pas, dit-il enfin. Seulement,

pour subvenir aux frais de son instruction, même a beaucoup travaillé, beaucoup trop, hélas ! Il n'est donc pas étonnant qu'à la fin sa santé s'en ressente.

Le docteur ne prononça pas un mot. Depuis longtemps, ayant deviné les soucis de M^m de Kéruec, il s'était dit, devant cette misère désireuse de se cacher que, un jour ou l'autre, si l'occasion d'être utile se présentait, il la saisirait de grand cœur ; car le docteur Riéder joignait au talent une bonté bien connue de ceux qui l'approchaient.

Donc, il ne répondit pas, non par indifférence, mais parce que, les yeux fixés sur un tableau pendu au-dessus du bureau d'Hervé, il paraissait plongé dans de vieux souvenirs.

— Je retrouve là une figure connue autrefois... et je cherche le nom de celui qui écoutait si attentivement mon cours. Je débute alors, et je l'avais remarqué, aimé. Non, non, ne m'interrompez pas. J'ai la mémoire des noms, comme celle des physionomies, et celui-ci va me revenir. J'ai été frappé en voyant ce portrait, voilà ce qui a embrouillé mes idées... J'y suis, reprit-il après une minute de silence : René de Kéruec.

— Mon père, dit simplement Hervé.

— Votre père ? Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ! Quand je vous rencontrai tout enfant, vous ayant demandé un jour votre nom, vous m'avez répondu : « Hervé Kéruec ». La simple absence de la particule m'avait dérouté. Votre père ! J'avais déjà de la sympathie pour vous, mais elle est doublée, triplée. Votre père?... C'était un charmant garçon et une belle intelligence.

— Il est mort très jeune... Docteur, s'écria soudain Hervé, je suis un misérable...

— Un misérable ? répéta le docteur avec un sourire.

— Oui. Hélas, ma mère m'a demandé si j'avais choisi une carrière. Comme un fou, je lui ai parlé de mes rêves. Elle a dû se tourmenter, la pauvre femme... et ce matin...

— Quels rêves?

— Des rêves de gloire. J'aime la peinture avec passion depuis mon enfance.

Le docteur Riéder hocha la tête.

— Il est difficile de parvenir. Des centaines d'artiste de talent meurent de faim.

— Aussi, ai-je fait résolument mon sacrifice. Maintenant, je cherche ma voie.

— Pourquoi ne suivriez-vous par la carrière de votre père? Je pourrais vous aplanir bien des obstacles. Je suis encore chargé de cours à l'École de Médecine; le soir, je me mettrais, moi et mes livres, à votre disposition pour les questions que vous ne comprendriez pas suffisamment. Allons, nous avons rêvé comme un écolier, envisageons maintenant l'avenir comme un homme. Quand vous aurez pris votre décision, venez me parler. A six heures vous me trouverez toujours...

Il était déjà sur l'escalier quand il se retourna :

— N'oubliez pas de dire à votre mère qu'elle a un ami dans le vieux médecin.

Il descendit en murmurant :

— Pauvre René de Kérnel, si ricur, si charmant garçon ! Et je retrouve sa veuve dans une complète misère, travaillant pour élever son enfant ! Que diable aussi ! Pourquoi, se marier quand on n'a pas le sou ? Enfin, je ferai tout le possible pour ces deux pauvres êtres... La mère est fort bien. Et lui ! lui ! Hervé... je l'aime, je crois, depuis son enfance.

Trois jours plus tard, M^{me} de Kérnel entra avec son fils chez le docteur. Ils venaient le voir : elle, pour le remercier des soins qu'il lui avait donnés; lui, pour annoncer qu'il accep-

tait ses offres, et allait se lancer avec ardeur dans la carrière médicale.

— Parfait, dit le docteur Riéder. Je me charge de cet enfant : il sera mon fils adoptif. Je suis tout seul comme un vieux loup : Hervé m'égaiera et m'aimera un peu. Qu'il vienne souvent, sans crainte de me déranger. Il aura la clé de ma bibliothèque, je ne lui demande que de remettre les volumes en place. Car je suis très méthodique.

Et les mois succédèrent aux mois, les années aux années. Hervé travaillait avec une ardeur qui faisait l'admiration du vieux docteur lui-même, joignant à ses cours, à ses études, quelques répétitions pour augmenter le petit budget de sa mère, et la forcer à ne pas veiller comme elle s'y obstinait. Au physique, il lui ressemblait étrangement : c'était le même front élevé, couronné de cheveux bruns, le même regard profond, la même expression sérieuse, tempérée par le même sourire très doux... Elle lui avait communiqué aussi sa foi, sa force morale. Et le jour où, ayant son diplôme de docteur, Hervé, pâle d'émotion, entra dans la chambre de sa mère, précédé du docteur Riéder presque aussi ému que lui, elle put dire avec un accent plein d'une tendre fierté :

— Mon rôle est fini ! tu peux marcher seul dans la vie maintenant.

Il l'attira contre sa poitrine :

— Mère, que ferais-je sans vous ?

— Assez d'attendrissement, déclara le docteur, nous allons causer *affaires* ; je ne vous demande que de ne pas m'interrompre. Hervé, je me fais vieux, je le sens à mes facultés qui baissent, à mes douleurs qui augmentent, à ceci, à cela. Bref ! je songe depuis longtemps à réduire ma clientèle, à garder uniquement mes cours, et de vieux clients qui sont en même temps des amis. Je n'ai ni femme, ni enfant,

mon ambition est satisfaite avec mes soixante quinze mille livres de rente. Je vous passe donc tous les gens que j'ai de trop, et vous faites, en acceptant, une œuvre méritoire. De plus, il va sans dire que vous ne pouvez rester à votre sixième étage; à Paris, comme en province, un médecin pauvre n'est pas recherché, il faut jeter de la poudre d'or aux yeux des gens : comme je n'ai pas le moins du monde l'intention de me séparer de mon fils adoptif, et que mon appartement est deux fois trop grand pour un célibataire, je vous en cède tout un côté. Il est meublé, complètement indépendant. Nos deux plaques de médecin se regarderont sans rivalité. Nous nous verrons quand nous voudrons... le plus souvent possible. Il me semblera que je suis en famille, et les conseils de ma vieille expérience vous viendront en aide aux moments d'embarras. Voilà qui est entendu. Faites descendre votre mobilier, chère Madame. Il importe qu'Hervé soit installé le plus tôt possible.

M^{me} de Kéruec avait tendu la main au vieux docteur, se sentant incapable de proférer un mot. A certaines heures de la vie, surtout après avoir longuement souffert, quand on rencontre sur sa route un être généreux qui vous ouvre les trésors de son cœur et de sa charité, vous fait entrevoir un avenir tranquille, véritable oasis après l'orage, comment exprimer ce que l'on ressent de reconnaissance, d'amour, de respect attendri, pour celui qui s'incline vers vous ?

Hervé, lui, avait rapidement passé la main sur ses yeux humides et d'une voix émue, il avait dit :

— Merci, docteur ! le fils de René de Kéruec ne sera pas un ingrat.

Ils s'étaient donc installés dans l'appartement cédé par le docteur Riéder. Le palier seul séparait les deux médecins, et souvent, en effet,

Hervé recourait aux conseils de son vieil ami. Durant l'hiver qui suivit, ils passèrent presque toutes leurs veillées ensemble. M^{me} de Kéruel avait abandonné, sur la volonté absolue de son fils, ses travaux de tapisserie; puis elle sentait que, maintenant, ses forces étaient à bout. Elle tricotait au coin du feu, laissant parfois ses aiguilles inactives tant elle éprouvait de lassitude. Le docteur Riéder, la voyant si pâle, si languissante, Hervé, si amaigri par ses studieuses veilles, se disait souvent, à part lui, qu'il faudrait pour un temps sortir ces deux êtres de Paris, et leur rendre par un repos prolongé, par un air vif, un peu de la force perdue.

Un soir que M^{me} de Kéruel était plus souffrante que de coutume, le docteur se décida à parler :

— Le printemps arrive, dit-il à Hervé. Aux premières chaleurs, Paris sera désert, la majeure partie de vos clients émigrera ici ou là. M^{me} de Kéruel et vous, ferez de même, si vous ne voulez, à bref délai, rester chacun dans votre lit. Je viens d'écrire au Mont-Dore, à une charmante petite femme qui tiendra son chalet prêt à vous recevoir. J'ai habité deux ans de suite chez Claudette, on y est comme chez soi. De la tranquillité, du soleil, de l'air, de l'espace, le repos complet, voilà mon ordonnance. Vous ne reviendrez qu'aux premiers froids, et d'ici là vous serez guéris ou à peu près.

-- Mais, docteur...

— J'ai prévu les objections. Les malades? Cette année, je suis robuste, et les quelques pauvres diables qui seront appeler le docteur de Kéruel seront soignés par le docteur Riéder; et d'un ! L'argent? Si vous ne gagnez rien au Mont-Dore, vous n'y dépenserez rien, tout est réglé avec Claudette; et de deux ! Du reste, je n'admets pas de refus; il faut que vous repreniez un peu de teint et d'embonpoint, afin

de faire quelque conquête en hiver, quand je vous présenterai dans les salons parisiens. Mais, je le prévois : vous serez difficile...

— Si difficile, que je ne me marierai probablement pas. Sans fortune, je ne pourrais me résoudre à faire un mariage d'argent. Je voudrais aimer quelqu'un...

— Ta, ta, ta ! En voilà un médecin romanesque ! Au milieu d'un bois, une jeune fille, belle comme un ange, voit M. de Kéruec : elle l'aime, il l'aime ; c'est cela, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Hervé en riant, et nous nous épousons.

A l'époque prescrite par le docteur Riéder, M^{me} de Kéruec et son fils quittèrent Paris. Et voilà comment il se fit qu'aux premiers jours de juin les deux voyageurs descendirent de voiture devant le chalet de Claudette.

VIII

L'atmosphère était étouffante... Groupés sous les ombrages du parc, où, jouissant d'une fraîcheur relative au « salon du capucin », les baigneurs attendaient que le soleil eût disparu pour faire quelque courte promenade. Bien peu avaient osé affronter poussière et grand soleil. Aussi la route, devant le chalet de Claudette, était-elle déserte.

Hervé venait de lire le journal à sa mère et le repliait méthodiquement, tout en écoutant M^{me} de Kéruec qui le sermonnait.

— Tu as tort, disait-elle, de sortir aussi peu. Le voyage m'a grandement fatiguée. Je

— passe dans la prairie des heures entières, je vais à l'église et au parc. A part cela, je ne puis rien. Mais la dernière lettre du docteur insiste pour que tu fasses de grandes courses.

— Avec cette chaleur ! fit Hervé en s'étirant.

— Pars de bon matin ; tu te griseras de l'air des montagnes. Tu mangeras en plein champ, dans une ferme, n'importe où, et tu reviendras à la tombée de la nuit, à la fraîcheur.

Hervé ne paraissait pas convaincu. Pendant que sa mère renversait la tête sur le dossier du fauteuil, et fermait un instant les yeux, il regarda, à travers les volets bien clos, les roses du petit jardin, qui se penchaient languissamment sous les ardeurs du soleil. Tout à coup, sur le pavé de la route, retentit le galop d'un cheval, et quelques secondes après, une petite jument, blanche comme de la neige, toute ruisselante de sueur, s'arrêta devant le chalet :

— Claudette ? Claudette ? appela une voix jeune et bien timbrée, un bol de lait, je t'en prie, je meurs de soif.

— Comment ! c'est vous, Mademoiselle, avec cette chaleur ? s'écria Claudette de l'intérieur de la maison, en s'empressant de chercher une tasse et le lait demandé.

Quant à Jean, il battit joyeusement des mains : « Ite ! Ite ! » puis, se mettant à quatre pattes, il essaya d'aller jusqu'au treillis qui fermait le jardin.

Hervé regardait cette petite scène, s'amusait des efforts du bambin et de son moyen de locomotion. De l'amazone il ne voyait rien qu'un costume de drap bleu foncé et un chapeau bien enfoncé qui lui cachait presque entièrement le visage.

Claudette arriva un bol à la main. L'inconnue fit un petit signe de tête, et montra Jean qui redoublait ses éclats de rire :

— Donne-le-moi, dit-elle.

Claudette ayant approché le petit bouhomme, celui-ci jeta ses bras autour du cou de l'amazone, et Hervé put entendre deux baisers sonores de son poste d'observation.

Puis, Jean fut remis sur le sable du jardin; Claudette tendit le bol de lait, et parla sans doute des étrangers installés au chalet, car l'inconnue leva son voile, et, tout en buvant d petites gorgées, promena un rapide coup d'œil sur les croisées du premier étage. Hervé put voir sa figure blanche et rose, figure qui aurait paru celle d'une enfant sans l'expression du regard étrangement douce et profonde.

— Elle est charmante, murmura-t-il tout haut.

— Qui donc? demanda sa mère.

Il ne répondit pas. L'inconnue baissait son voile, envoyait un sourire à Claudette, un baiser du bout de sa main gantée au petit Jean qui répondit en posant ses deux menottes roses sur ses lèvres; puis, flattant légèrement sa monture : « Allons, *Kita*, en route, » dit-elle. Et elle disparut au détour du chemin.

— Elle est charmante, répéta Hervé.

M^{me} de Kéruec se mit à rire :

— Tu rêves tout haut; apprends-moi donc ce qui te plonge dans une telle extase que, j'ai beau te questionner, tu ne m'entends même pas?

— Une jeune fille, ou une jeune femme, répondit enfin Hervé, blonde comme les blés, fraîche comme une rose, montant avec une aisance remarquable une jolie petite jument toute blanche.

— Quelque étrangère sans doute.

— En tout cas, elle ne vient pas au Mont-Dore pour la première fois, car elle connaît Claudette, puisqu'elle l'appelle par son nom et Jean pousse des cris de joie à sa vue. Elle est vraiment ravissante!

— Si notre ami Riéder était ici, il dirait, devant ton enthousiasme, que c'est un roman qui commence. On voit bien que tu es inactif, Hervé. Ce n'est pas à Paris que tu resterais cinq minutes à une fenêtre, uniquement pour regarder un gracieux visage. Tu ne remarques jamais personne.

— Je crois que partout j'aurais été frappé par l'expression de cette physionomie, dit pensivement le jeune homme.

Une semaine après, Hervé suivait la route de la Bourboule au Mont-Dore. Il était parti de bon matin pour jouir de la fraîcheur et revenait, après une charmante promenade, déjeuner au chalet avec sa mère. De temps à autre, il fermait le livre qu'il tenait à la main, regardait les vergers chargés de fruits, surtout la source coulant dans la vallée ses eaux fraîches et limpides.

— Quel malheur que ce soit si loin ! murmurait-il. Comme j'irais boire là-bas ! Il fait si chaud ! Et pas une maison pour demander une tasse de lait !... Ah ! mais si ; j'arrive à ce hameau que Claudette appelle le « Queureuil » ; entrons dans la première chaumière.

Une porte était entre-bâillée ; il la poussa un peu plus, ne vit personne, et appela. Un paysan accourut :

— Pardon, mon bon monsieur : la demoiselle avait laissé sa petite jument vers la porte ; je suis allé l'attacher dans le clos derrière la maison. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Pouvez-vous me donner du lait ? demanda Hervé, qui avait tressailli en entendant parler la « demoiselle ».

— Non, Monsieur, mais je vais vous porter de l'eau et de la « piquette ». Asseyez-vous. Il y a bien du désordre ici, mais ma pauvre femme est malade, et je n'ai pas de cœur à l'ouvrage.

— Qu'a votre femme? interrogea Hervé avec bonté.

— Une plaie à la jambe. C'était d'abord une égratignure; elle n'y a pris garde, et puis, un beau jour, plus moyen de se tenir debout. Le docteur Lescure dit qu'il faut du repos, des soins... et pour une femme qui est travailleuse, vive comme tout, jugez si c'est commode de rester au lit.

— Puis-je la voir? Je suis médecin.

— Venez, alors, monsieur. La demoiselle est là, dans notre petite chambre. M. Lescure, depuis la première consulte, ne vient pas. C'est la demoiselle qui panse ma pauvre Jeannette.

« La demoiselle », debout près du lit de la malade, se retourna, et Hervé reconnut l'amazone de la semaine précédente. Elle avait noué autour de sa taille un tablier de grosse toile, et tenait encore dans ses mains l'éponge qui venait de lui servir à laver la plaie de la paysanne. Elle rougit en apercevant Hervé, et se tint immobile au chevet du lit.

— C'est un médecin, demoiselle, dit le paysan; il veut voir la Jeannette.

— Elle va mieux, murmura doucement Marguerite, et sera bientôt guérie.

Hervé regarda le mal, et encouragea la paysanne qui se désolait de rester clouée si longtemps sur son lit.

— Non, non, monsieur, ne me bandez pas, cria-t-elle, s'apercevant qu'Hervé prenait la bande de toile posée sur une chaise. Il n'y a que la demoiselle qui ne me fasse pas de mal. Elle met si délicatement les compresses et la charpie que je ne sens presque rien.

Hervé sourit, et Marguerite acheva sa tâche d'infirmière.

— Là, c'est fini, Jeannette, dit-elle, au bout de quelques minutes. A demain et patience... Vous êtes adroite et vous avez de bons yeux :

voici de la laine, des aiguilles, tricotez une paire de bas sans vous fatiguer. Au revoir.

Tout en parlant, elle avait enlevé son tablier, mis son chapeau, repris sa cravache; elle salua Hervé qui s'inclinait devant elle, et sortit suivie du paysan. Une minute après, le galop du cheval retentit sur la route, et le mari de Jeannette revint dans la chambre.

— En voilà une que le bon Dieu bénira ! dit la malade, silencieuse jusque-là. Les gens du château parlent de leur Paris pour l'hiver prochain; elle manquera dans le pays, la demoiselle, si elle s'en va.

— Elle habite ici ?

— Je crois bien ! Entrez dans n'importe quelle maison du Mont-Dore et du Queureuil, tout le monde la connaît. Et les petits guides, donc ! C'est pour elle que sont leurs plus belles fleurs et leurs plus belles pierres. Elle s'appelle M^{lle} d'Ornys ! continua la paysanne avec emphase. Nous autres, nous ne l'appelons que la demoiselle ou M^{lle} Marguerite. C'est à son père qu'est le beau château qu'on voit en entrant au Mont-Dore. A cause de tous les sapins qui l'entourent, on nomme la propriété « la Sapinière »... Il est riche, M. le comte, quoique de méchantes langues affirment qu'il a déjà mangé beaucoup d'argent au jeu. On ne l'aime guère, lui ! pas qu'il soit méchant, mais il est orgueilleux, sombre, tandis que sa fille, c'est un ange du bon Dieu. Elle joue de l'orgue à l'église, et puis elle chante parfois. On se croirait dans le ciel. De grandes dames, de beaux messieurs qui l'ont vue en allant visiter la Sapinière, car il y a beaucoup de jolies choses au château, disent qu'elle est froide, fière. C'est possible avec ses pareils; avec les pauvres gens, c'est comme un vrai mouton. Du reste, les domestiques du château se feraient tous couper le cou pour elle. Et la Claudette du chalet

des Pinsons, donc ! En voilà une qui l'aime !

Hervé se leva, serra la main du paysan, promit à Jeannette de venir encore, et reprit à grands pas la route du Mont-Dore. Pendant sa marche précipitée, mille idées confuses lui traversaient l'esprit. Il se sentait tour à tour ému, triste, joyeux ; et il allait, songeant : « Fille unique ! Riche ! Je la voudrais pauvre comme moi ».

Claudette l'attendait sur le seuil du chalet ; Jean l'accueillit en battant des mains ; et M^{me} de Kéruef, venue au-devant de lui, s'informa de sa promenade. Hervé répondit au sourire de Claudette, donna une caresse à l'enfant, parla à sa mère des sites pittoresques entrevus çà et là, mais il ne lui dit rien de sa rencontre...

Le lendemain, il partit pour une nouvelle excursion, et revint seulement à la tombée de la nuit, n'en pouvant plus de chaleur et de lassitude. M^{me} de Kéruef l'attendait dans le petit salon et lui dit d'un air mystérieux :

— Je connais ton amazone, cette enchantresse qui te plongeait un jour dans une telle extase que tu ne me répondais pas. Ce matin, à l'église, je me suis trouvée mal. Ce fut court, rassure-toi. Quand j'ouvris les yeux, j'étais assise sous le porche, une jeune fille penchée sur moi me frictionnait les tempes. Je balbutiai quelques paroles. Elle m'arrêta : « Ne parlez pas encore », dit-elle d'une voix singulièrement douce. J'obéis, mais je la regardai. Elle était charmante. De grands yeux bleus, une bouche gracieuse et une forêt de cheveux blonds. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Ensuite ? demanda Hervé, sans répondre à l'interrogation de sa mère.

— Ensuite, me sentant plus forte, je voulus me lever :

« — Je vais vous reconduire jusqu'à votre

hôtel, dit la jeune fille. Veuillez prendre mon bras et m'indiquer où vous demeurez. — Au chalet des Pinsons. — Cela se trouve à merveille : Claudette est une vieille connaissance, je lui dirai bonjour et je caresserai mon ami Jean. »

Claudette poussa mille exclamations en me voyant au bras de « M^{lle} Marguerite » ; toutes les deux m'installèrent dans un fauteuil, et la jeune fille, m'ayant fait apporter une infusion de tilleul, voulut prendre congé de moi.

— Est-il indiscret de demander le nom de mon infirmière, dis-je alors, et si je pourrai aller lui adresser mes remerciements ?

Elle sourit :

— Je m'appelle Marguerite d'Ornys ; je demeure derrière ce rideau d'arbres que vous apercevez, et... l'on est toujours bien reçu à la Sapinière.

Elle me salua profondément, puis elle partit, légère comme un oiseau.

— On la laisse donc aller seule ? demandai-je à Claudette.

— Quand elle va loin, son père l'accompagne, ou le mien, qui a vieilli au château, mais, dans les environs, elle se fait suivre de *Pouf* : c'est son chien, et un fameux défenseur. Puis, si quelqu'un s'avisait de lui dire quelque chose, tous les gens du pays se lèveraient pour châtier celui-là. On adore *Mademoiselle*, tout comme sa défunte mère.

Tu ne m'écoutes plus, Hervé. Il est de fait que mon récit est un peu long, et que tu es brisé de fatigue, mon pauvre enfant. Je conclus donc en disant qu'un de ces jours tu m'offriras ton bras pour me conduire à la Sapinière remercier M^{lle} d'Ornys. Tu verras le château que les étrangers peuvent visiter, m'a affirmé Claudette. Il renferme, paraît-il, des portraits et des armes remarquables.

M^{me} de Kérue! se tut. Hervé lui souhaita le bonsoir et se retira dans sa chambre. Mais, malgré sa lassitude, il ne put dormir. Vers une heure, il se leva et, ouvrant sa fenêtre, respira avec délice l'air frais de la nuit.

Des myriades d'étoiles brillaient au ciel; les montagnes projetaient leur ombre gigantesque sur la vallée; la cascade du Serpent, éclairée par la lune, semblait rouler des flots d'argent; et les roses du petit jardin faisaient monter jusqu'à Hervé leur enivrante odeur.

Mais Hervé ne jouissait ni des beautés de la nature, ni du parfum des fleurs. Les yeux fixés sur le rideau de sapins indiqué par Marguerite, il se disait que là elle dormait tranquille, bercée par le bruissement des feuilles, heureuse du bien accompli dans la journée, ne se doutant pas de l'impression que son charmant visage et sa touchante charité avaient produite sur l'étranger auquel elle avait simplement donné l'obole d'un sourire.

IX

M. d'Ornys était sorti depuis le matin.

Après avoir travaillé quelques instants au salon, Marguerite, se sentant triste et seule, avait ouvert le piano et s'était mise à chanter. Elle n'entendit pas frapper à la porte et tressaillit quand le domestique annonça M. et M^{me} de Kérue!. Elle reconnut alors l'étrangère du chalet et Hervé, dont Jeannette lui faisait maintenant un éloge pompeux.

Se levant toute rougissante, elle offrit des sièges aux visiteurs, pendant que M^{me} de Ké-

ruel s'excusait de l'avoir interrompue, et la complimentait sur son talent vraiment remarquable.

— J'ai eu de très bons maîtres, dit la jeune fille, et la musique est un de mes plus doux délassements. Je suis obligée de compter beaucoup sur moi-même pour me distraire, car nous voyons fort peu de monde. Aujourd'hui, mon père a dû sortir, mais son absence ne sera pas longue. En attendant son retour, permettez-moi de vous faire les honneurs de la Sapinière.

Souriante, elle les conduisit dans les galeries, leur montra tour à tour les armures, les collections précieuses, les portraits, puis leur proposa d'aller se reposer sous les beaux ombrages du parc.

Là, M^{me} de Kérue! admirait les perspectives habilement ménagées, quand Marguerite annonça :

— Voici mon père.

Le comte s'avancait, en effet; mais il n'était pas seul. Un homme, grand, blond, mince, élégant dans son costume rigoureusement noir, l'accompagnait.

— Marguerite, je te présente M. de Marville.

Elle s'inclina, pendant que Raoul lui disait combien il avait entendu parler d'elle par sa mère.

— J'éprouvais beaucoup de sympathie pour M^{me} de Marville, répliqua la jeune fille avec une certaine raideur; elle était fort isolée, comme le sont souvent les malades, et nous avons passé de charmantes heures ensemble. Sa mort m'a vivement affectée. Mon père, M^{me} de Kérue! et le docteur de Kérue!.

Le comte s'informa si M^{me} de Kérue! ne se ressentait pas de sa fatigue; puis, se souvenant que, dans son enfance, le nom de Kérue! avait souvent frappé ses oreilles :

— Orny's et Kérue! étaient amis, dit-il gra-

cieusement; n'oubliez pas la Sapinière, vous y serez les bien reçus. N'oubliez pas non plus, docteur, qu'il y a bal au casino, mardi. Ma fille vous inscrira au nombre de ses danseurs.

Quand M^{me} de Kéruec se leva pour partir, le soleil couchant dorait la cime des montagnes. Elle reprit au bras de son fils le chemin du chalet, causa des collections qu'ils venaient de visiter, de la vue admirable que l'on découvrait du château, de l'étendue du parc.

— Le comte s'est montré fort poli, fort gracieux avec nous, conclut-elle, mais sa physionomie ne me plaît pas. Quant à sa fille, elle me fait songer à la Marguerite de Goethe avec ses cheveux d'or et ses grands yeux bleus pleins de candeur. As-tu vu la tristesse qui s'est répandue sur ses traits devant le portrait de sa mère? Pauvre enfant! A qui M. d'Ornys la donnera-t-il? Sans doute, il voudra unir deux titres et deux dots comme cela se fait de nos jours. Hélas! ce n'est pas le bonheur. Si ton père eût vécu, Hervé, nous serions si heureux dans notre pauvreté!

Ils continuèrent de marcher silencieusement jusqu'au chalet où Claudette les attendait, impatiente de connaître leurs impressions sur la Sapinière, sur le château et ses habitants. Mais M^{me} de Kéruec fit à elle seule presque tous les frais de la conversation. Hervé se borna à des éloges concis sur le style du château, l'entretien du parc; et, au grand étonnement de sa mère, il ne dit pas un mot de Marguerite et de son charmant accueil.

X

C'est le soir du bal. La grande saile du Casino est brillamment illuminée. Partout des fleurs, des girandoles, des parfums; partout une foule élégante et parée. Un tango vient de finir. Les danseuses échangent entre elles quelques menus propos derrière leur évantail; les hommes, corrects et gourmés dans le smoking ou l'uniforme, flirtent ou visitent le buffet en attendant les premières mesures d'une nouvelle danse.

Hervé s'est fait un écran d'un massif de feuillage, et regarde avec mélancolie la joyeuse animation de la salle. Soudain, il tressaille, car, tout près de son abri, une vieille dame interroge :

— Quelle est donc cette charmante personne au bras de ce gentleman?

— M^{lle} d'Ornys.

Et, rieuse, une jeune femme va à la rencontre des arrivants.

— Ma cliente, M^{me} Beker, murmura Hervé. C'est étrange de se retrouver si loin!

Il la voit revenir avec Marguerite, que les hommes lorgnent sans aucun scrupule, pendant que les femmes analysent ses traits et sa toilette.

Elle est bien simple, la toilette de Marguerite. Une robe de mousseline de soie blanche qui enveloppe la jeune fille comme d'un nuage. Sur son front un mince bandeau de perles, à son cou un bijou ancien, qui, par la

de son or, fait paraître plus fraîche encore sa peau nacrée. C'est tout.

Rougissante sous les regards qui la suivent, elle répond à M^{me} Beker, et Hervé entend fort bien leur conversation, vite interrompue du reste par un jeune attaché d'ambassade qui vient demander un charleston à Marguerite.

Elle sourit :

— Je ne le danse pas.

— Comment, ma chère, s'écrie M^{me} Beker, pas de charleston? Une vraie pensionnaire?

— Oui. Au convent, on nous donnait des leçons de danses, mais celle-ci était exclue du programme.

— Le cavalier aide beaucoup la danseuse. Je suis sûre que vous vous en tireriez fort bien avec M. de Marville. Quel malheur que le deuil trop récent de sa mère l'ait empêché de prendre part à cette soirée!

Marguerite ne répond rien. Plus habituée à l'éclat des lumières, un peu remise de l'émotion de son entrée, elle parcourt la salle du regard, se demandant tout bas si le grave Hervé, comme le nomme M^{me} de Kéruec, est venu.

Au charleston succède une valse, et Hervé la voit partir au bras de l'attaché d'ambassade qui a essuyé un refus une première fois.

Bien des femmes aux traits fins et réguliers, aux toilettes brillantes, passent en dansant vers le feuillage derrière lequel s'abrite le docteur, mais ses yeux suivent la légère robe blanche, qui glisse au milieu de la foule parée. Quand la jeune fille revient, les yeux brillants, les joues animées, auprès de M^{me} Beker, celle-ci demande :

— Eh bien! vous amusez-vous?

— Oui, Madame. Je vais devenir très mondaine.

Le cœur d'Hervé se serre. Dit-elle vrai? Le

de Claudette, elle n'avait jamais quitté ses pensées. Il s'était traité d'insensé, il avait maudi la vie oisive, il s'était fatigué à parcourir les montagnes pour distraire son esprit, pour chasser ce rêve fou. Et, malgré ses sages raisonnements, malgré ses luttes, l'amour avait pris en vainqueur possession de son âme neuve.

— J'aime sans espoir ! songeait Hervé. Elle ne saura jamais que le docteur de Kéruec a osé lever les yeux sur la riche héritière. Riche ! que m'importe sa richesse ? Je la hais, au contraire, comme l'obstacle invincible se dressant entre Marguerite et moi. C'est elle qui arrêtera un aveu sur mes lèvres ; c'est elle qui empêchera M. d'Ornys de me donner sa fille... Pauvre mère, si elle savait !!! Mais elle ne le saura pas. Mes lèvres resteront muettes, mon cœur restera fermé. Ce sera mon premier secret pour lui éviter de nouvelles larmes. Hélas !... elle en a tant versé déjà !

Pâle, frissonnant, les sourcils froncés, il revint sur ses pas.

Non loin du chalet, il aperçut Claudette devant la grille du jardin. Dès qu'elle le vit, elle courut au-devant de lui, toute bouleversée :

— Allez vite au château, Monsieur. Voilà le chauffeur de la Sapinière... Il se rendait chez un autre médecin, puisque vous ne rentriez pas. M. le comte est malade... Jean vous expliquera tout en chemin.

Hervé monta vivement à côté du chauffeur et l'auto repartit à toute allure pour la Sapinière.

Chemin faisant, Jean raconta :

— Au retour du bal, M. le comte s'est couché bien portant. Quelques minutes après l'avoir quitté, j'entends un violent coup de sonnette. Je cours à la chambre de M. le comte, et je le trouve près d'étouffer. Immédiatement, je réveille Mademoiselle. Effrayée, elle me dit

d'aller chercher le docteur Lescure; puis, se souvenant qu'il est à Clermont, elle m'envoie au chalet, avec recommandation de ramener le médecin qui y loge. Nous voilà arrivés, conclut Jean, ouvrant la petite porte du jardin.

Quand le docteur entra, Marguerite se détournna un peu en murmurant :

— Merci d'être venu.

Puis, elle montra son père :

— Nous essayons vainement de le ranimer. A voir son visage livide, on le croirait mort. Sauvez-le, docteur, sauvez-le, je vous en conjure !

Hervé examina le malade, ouvrit les fenêtres pour permettre à l'air d'arriver jusqu'à lui, fit passer quelques gouttes d'un cordial réconfortant entre les dents serrées. Peu à peu, une légère teinte rose monta aux joues de M. d'Ornys, il ouvrit les yeux et promena autour de lui un regard étonné.

— Vous ici, docteur !

A bout de courage, Marguerite sortit de la chambre. Elle se sentait défaillir, les sanglots l'étouffaient. Elle erra dans le parc, cherchant à reprendre possession d'elle-même pour montrer un visage calme à son père. Bientôt, elle aperçut Hervé et alla au-devant de lui :

— Comment est-il ?

— Aussi bien que possible.

Elle secoua la tête :

— Ne me traitez pas comme une enfant. J'ai eu un moment de désespoir, mais je suis forte, maintenant. S'agit-il d'un simple évanouissement dû à une fatigue quelconque ? Ou... Est-ce une attaque ? ajouta-t-elle avec effort. Dans ce cas, je sais que cela peut se renouveler. Je suis en droit de savoir toute la vérité ; je la veux.

— Eh bien, voilà : monsieur votre père est atteint d'une maladie de cœur qui remonte à plusieurs années et demande beaucoup de soins.

nagements. Il vient de me dire quē, soit en voyage, soit à Paris, il a eu deux ou trois fois des crises dans le genre de celle-ci. Les longues veilles ne lui valent rien, et il paraît aimer le monde. N'étant pas sorti de tout l'hiver, l'atmosphère étouffante d'une salle de bal, la transition avec la fraîcheur du matin ont provoqué une rechute.

Marguerite était devenue très pâle.

— Que faire, docteur?

— D'abord, ne pas vous désespérer : on peut vivre longtemps avec cette maladie-là, en évitant les excès, les fortes émotions... L'air du Mont-Dore vaudrait mieux à M. d'Ornys que celui de Paris. Ne pourriez-vous, si cela ne vous impose pas une trop grande privation, lui demander de rester toujours ici?

La jeune fille secoua la tête, et levant sur Hervé un regard étrangement mélancolique :

— Vous ne me connaissez pas, dit-elle; mon bonheur serait de vivre dans ce grand château, en présence de cette splendide nature. Mais mon père aime le bruit, le monde, vous le dites vous-même, si le physique s'est bien trouvé de sa réclusion de l'hiver dernier, le moral a été fortement atteint. L'hiver prochain, malgré mes prières, nous irons à Paris. Ce que je pourrai faire, ce sera de montrer un profond dégoût pour les soirées, les réunions de tout genre; mais alors, je le crains, il s'y rendra sans moi.

Hervé n'insista pas.

— Je vous quitte, Mademoiselle, car ma mère doit être inquiète de mon absence prolongée. Je reviendrai après midi voir M. d'Ornys, quoique sa fatigue ait disparu. Retournez auprès de lui, et cherchez à le distraire. Au revoir!

Elle lui tendit la main :

— Au revoir et merci!

Uné minute, la jeune fille le suivit des yeux sous les vieux chênes de l'avenue. Puis, se détournant, elle murmura :

— La femme choisie par Hervé de Kéruec sera heureuse.

XI

Ce soir-là, on avait allumé un grand feu dans le salon de la Sapinière pour la « veillée de la séparation » ; et M^{me} de Kéruec, Hervé, M. de Marville, le comte et Marguerite se trouvaient réunis.

Au chalet des Pinsons, les malles étaient bouclées, les adresses mises : le jeune médecin et sa mère partaient le lendemain.

Le comte, malgré les conseils du docteur, les instances de Marguerite, devait avec sa fille les rejoindre à Paris dans une quinzaine de jours, et M. de Marville fixait la même époque pour quitter Valtan. Seuls, le comte et le beau Raoul animaient la causerie par l'énumération des plaisirs multiples de la capitale. Hervé se sentait triste à mourir. Il lui semblait que son départ creusait un abîme immense entre Marguerite et lui. Il se disait qu'à Paris leurs rapports ne pourraient plus être les mêmes, et la froide raison ajoutait que ce serait mieux ainsi ; qu'il devait fuir M^{lle} d'Ornys sous peine de se trahir mille fois. Sa fierté, son honneur le lui commandaient. Peut-être aurait-il dû fuir plus tôt ; peut-être s'était-il déjà trahi. Un jour, la jeune fille avait laissé tomber un brin de jasmin de son corsage ; il l'avait ramassé précipitamment, et l'avait mis dans son carnet.

L'avait-elle vu? Un autre jour, ils feuilletaient ensemble des albums, pendant que M^m de Kéruec et M. d'Ornys jouaient aux échecs auprès d'eux. Marguerite exprimait sa joie de penser qu'à Paris, dans cette fourmilière d'inconnus, elle aurait trois amis vrais, en comptant le docteur Riéder qu'elle aimait d'avance de tout son cœur; Hervé, très pâle, avait repoussé la petite main qu'elle lui tendait, et s'était brusquement levé en disant : « Je n'aime pas le nom d'ami... »

Avait-elle compris? Elle avait d'abord fixé sur lui des yeux inquiets, puis, toute troublée, avait continué de feuilleter les albums sans prononcer un seul mot. Un autre jour, elle venait de terminer la romance de Sully-Prudhomme : « Ici-bas, tous les lilas meurent. » M. de Marville avait crié : « Bis » ! Mais Hervé, violemment ému, avait murmuré :

— Cet air et ces paroles font mal. C'est le cri d'une âme souffrante.

Avait-elle entendu? Sans doute, car elle avait entonné aussitôt une ronde naïve.

— Si elle a deviné mon amour, pensait le pauvre Hervé à cette heure proche de la séparation, elle doit me trouver présomptueux, fou, me mépriser peut-être.

Quant à Marguerite, elle était étrangement nerveuse; et, lorsqu'on se sépara en échangeant un « au revoir ! » quelques larmes brillèrent dans ses yeux.

— C'est ridicule, n'est-ce pas? dit-elle tout bas à M^m de Kéruec, mais... je vous aime tant !

Hervé s'était incliné cérémonieusement devant elle. Arrivé sur le seuil du salon, il ne put se résoudre à partir ainsi, et, se retournant, il murmura :

— Dans quinze jours !

Elle ne répondit rien. Mais, à la sensation d'isolement qu'éprouva son cœur après le dé-

part, elle dnt s'avouer que, si M^{me} de Kérnel lui était chère, Hervé lui était plus cher encore. Et lui, il l'aimait, elle en était certaine.

L'amour n'est pas un feu qu'on enferme en une âme ;
Tout nous trahit : la voix, le silence, les yeux ;
Et les feux mal convertis n'en éclatent que mieux...

L'idée de sa fortune arrêta seul un aveu sur ses lèvres... Pauvre Hervé ! Cette fortune serait-elle un obstacle ? M. d'Ornys appréciait le jeune médecin. Ses éloges répétés, son plaisir évident de causer avec lui le prouvaient. Un jour ou l'autre, sûr de l'affection de sa fille pour le jeune homme, ne serait-il pas le premier à vouloir la rendre heureuse ?

... Au chalet, Hervé souhaita le bonsoir à sa mère, et se retira dans sa chambre. Debout, vers la fenêtre ouverte, malgré l'air froid de la nuit, les yeux fixés sur le rideau de sapins lui cachant la demeure de celle qu'il aimait, il repassa dans sa mémoire les jours heureux qui venaient de s'écouler. Maintenant, il allait de nouveau se lancer dans la vie sérieuse et active, étouffer ses rêves, cacher son amour, pendant que Marguerite irait de fête en fête, encensée, adulée, oubliant sans doute le médecin pauvre et inconnu... Hervé mit son front dans ses mains et pleura comme un enfant.

— Hervé, dit une douce voix, j'ai tout deviné.

— Alors, mère, vous comprenez qu'on puisse l'aimer, n'est-ce pas ?

— Oui, je le comprends, et je l'aime, moi aussi. Mais *jamais*, entends-tu ? *jamais* M. d'Ornys ne donnera sa fille à un homme sans fortune. J'ai étudié le comte : il est ambitieux, et il a une volonté de fer. Ne rêve pas, Hervé : sois un homme. Je ne te demande pas d'oublier : le temps seul pourra adoucir ta blessure. La vie est longue devant toi. Tant de jeunes

filles charmantes se trouveront sur ta route !
Hervé regarda sa mère.

— Je me mettrai courageusement au travail, dit-il, je lutterai sans cesse contre la pauvreté, je me ferai un nom. Je serai fort *en cela*. Mais ne me demandez pas d'oublier, *mère*. J'ai donné mon cœur à jamais.

XII

Adieu les immenses horizons du Mont-Dore, l'air pur et vif des sommets, les pelouses de la Sapinière, la vie calme et monotone. Le comte d'Ornys n'avait voulu céder ni aux conseils du docteur Lescure, ni aux supplications de Marguerite, et, depuis trois semaines, on habitait Paris.

L'installation étant achevée, le comte et sa fille commencèrent leurs visites; lui, heureux et fier de présenter Marguerite à ses nombreuses relations. Elle, intimidée devant tous ces visages inconnus, ennuyée des commérages des salons, des flatteries banales. Un joyeux sourire parut enfin sur ses lèvres quand elle monta l'escalier conduisant chez M^{me} de Kéruec. Hervé était sorti. Le docteur Riéder, qui venait d'achever ses consultations, se trouvait dans le petit salon où M^{me} de Kéruec travaillait auprès d'un bon feu clair et gai.

L'accueil fut cordial de part et d'autre. On causa des mois écoulés, des projets pour l'hiver. Mais, à sa vive surprise, mêlée bientôt d'inquiétude, Marguerite finit par observer que M^{me} de Kéruec évitait toujours de répondre à

ses allusions sur la fréquence de leurs rapports. Cette inquiétude s'accrut quand, au moment de monter en voiture, elle aperçut le jeune docteur qui, feignant de ne pas les voir, fût entré chez lui, si le comte ne lui eût tendu la main :

— Monsieur le distrait, je vous arrête pour vous répéter ce que je viens de dire à M^{me} de Kéruec : nous serons fort contents de renouer les agréables relations du Mont-Dore; et, de plus, M^{me} Beker et de la Meilleraye, vous ayant vu au bal du Casino, tiennent à ce que vous acceptiez à Paris leurs invitations... au moins comme danseur de Marguerite.

Hervé balbutia quelques mots d'excuse :

Il était reconnaissant qu'on ait songé à lui, mais ne pensait pas pouvoir répondre aux invitations qui lui seraient adressées. Les malades étaient nombreux... Il devait étudier encore... préparer un travail... Enfin, l'isolement de sa mère lui faisait un devoir de rester auprès d'elle.

Il s'inclina. Le comte remonta en voiture, le moteur se remit à ronfler, et l'on continua les visites. Mais, pendant les causeries frivoles, pendant le trajet du retour, pendant que ses yeux se fermaient pour le sommeil de la nuit, Marguerite ne cessait de se demander : « Qu'ont-ils tous les deux ? »

... Après avoir accompagné M. d'Ornys et sa fille, le docteur Riéder était rentré dans le petit salon. Debout devant la cheminée, il battait machinalement d'une main la mesure d'un morceau d'Opéra, dont il fredonnait l'air, tandis que ses yeux suivaient les flammes bleues et rouges s'échappant de l'énorme bûche embrasée.

— Eh bien, docteur? demanda tout à coup M^{me} de Kéruec.

— Eh bien, chère amie, elle est ravissante, et je comprends l'impression produite sur notre

pauvre Hervé. Me permettez-vous une réflexion? Comment vous, si sensée, si prudente, ne vous êtes-vous pas doutée du danger de ce rapprochement? Il était évident qu'Hervé, inactif, au cœur neuf de tout amour, devait s'éprendre de cette charmante créature.

M^{me} de Kéruec appuya son front sur sa main, et demeura un instant pensive.

— Hervé s'ennuyait un peu au Mont-Dore les premiers jours de notre arrivée, dit-elle enfin. Quand le comte d'Ornys lui a ouvert les portes de la Sapinière, quand je l'ai vu prendre goût aux longues promenades, s'intéresser à la musique, se trouver sur un pied d'égalité parfaite avec des personnes dont il diffère, non par le rang, mais par la fortune, j'ai été heureuse et fière, voilà tout. A la fin de notre séjour seulement, mes yeux se sont ouverts, mais il était trop tard! J'ai contraint Hervé à un aveu, je l'ai raisonné, lui ai montré la nécessité de cesser peu à peu tous rapports avec les Ornys. Depuis notre arrivée, je ne lui parle plus de rien. Il s'est renfermé dans un mutisme absolu, mais il souffre, j'en suis certaine.

— Je le crois aussi : il met une ardeur malade dans son travail. Comptons sur le temps pour amener l'oubli, chère Madame. Hervé découvrira un jour ou l'autre une charmante jeune fille, dont le père ne sera pas aussi ambitieux que mon noble client. Dites-moi : Comment était M^{lle} d'Ornys près d'Hervé? Si elle l'aimait, bien des obstacles seraient aplanis.

— Elle se montrait gracieuse comme avec tout le monde. Avec moi, qui lui ai raconté mes tristesses, mes difficultés, mes luttes, elle était particulièrement confiante, affectueuse : ceci est le résultat de sa bonté envers ceux qui souffrent d'une manière ou d'une autre.

Le docteur allait répliquer, mais la porte

s'ouvrit brusquement : Hervé rentrait, un peu pâle encore de sa rapide entrevue. Pas un mot ne fut prononcé relativement à la visite du comte et de sa fille, mais la soirée s'écoula plus tristement que d'habitude. Le docteur s'inquiétait des nouveaux soucis de ses protégés. M^{me} de Kérnel regardait à la dérobée le visage altéré de son fils. Hervé, lui, prenait des notes, et se trompait souvent... si souvent, qu'il finit par déclarer avoir besoin de repos, vu les nombreuses fatigues de la journée. Prenant congé de son vieil ami et de sa mère, il se retira dans sa chambre.

* *

Les semaines succédèrent aux semaines... Noël passa avec ses joyeux mystères; on échangea des vœux plus ou moins sincères au premier janvier. Le carnaval était long cette année-là : on projetait de s'amuser beaucoup. Le comte d'Ornys ne l'avait pas attendu pour conduire sa fille dans le monde; et, malgré les supplications de cette dernière, qui se souvenait des recommandations du docteur, ils passaient peu de soirées en tête à tête. Qu'elle était loin maintenant la vie monotone de la pension ! Qu'elle paraissait loin la tranquille solitude de la Sapinière !

Le matin, malgré la rigueur de la saison, le comte et sa fille allaient au Bois à cheval. C'était le meilleur moment de la journée pour Marguerite. Le vent froid qui lui fouettait le visage lui rappelait l'air vif du Mont-Dore; les arbres couverts de givre la faisaient songer aux vergers immenses, aux allées sinueuses de la Sapinière. Pendant cette promenade, elle causait avec son père, entraînait dans ses idées, s'intéressait à ses lectures, lui parlait des siennes... pieuses très souvent; et le comte pensait qu'après tout, ces idées mystiques n'enlevaient

rien au charme de Marguerite, y ajoutaient peut-être.

Vers onze heures, ils rentraient déjeuner, puis sortaient de nouveau, soit pour des visites, soit pour aller voir les musées ou des expositions diverses, ce que préférait infiniment Marguerite. A sept heures, le dîner. Et le reste de la soirée se passait au théâtre, au concert, à quelque réunion chez les connaissances intimes du comte. Souvent, la jeune fille, prétextant sa lassitude, même son dégoût pour une vie si désœuvrée, avait prié son père de rester au logis. Il passait alors une petite heure près d'elle, puis posait un baiser sur son front, s'excusait de partir, affirmant que cette existence mouvementée lui était nécessaire, et que sa réclusion forcée à la Sapinière avait doublé sa soif de mouvement. Il sortait donc; et Marguerite, après plusieurs essais de ce genre, avait préféré le suivre; car, seul, il rentrait fort avant dans la nuit; et son humeur du lendemain était des plus variables, selon que le jeu, vieille passion ignorée de sa fille, lui avait été favorable ou non...

Marguerite était donc lancée en plein tourbillon. Les hommes la recherchaient pour son esprit, sa grâce et sa réserve fière, pour sa dot aussi, que l'on disait assez élevée. Les femmes jalousaient sa beauté, sa simplicité qui lui seyait si bien, et la traitaient de sotte, pour ne pas savoir avec elles mordre la réputation du prochain, ou parler « chiffons » des soirées entières.

Dans ce milieu frivole, la jeune fille se trouvait isolée. Aucune amie pour ouvrir son cœur. M^{me} de Kéruec, après une visite de cérémonie, se tenait à l'écart, et Marguerite, malgré ses instances, n'avait pu savoir d'elle la cause de ce refroidissement soudain. Quant à Hervé, elle l'avait vu une fois chez M^{me} Beker. Ils

avaient dansé ensemble, causé un peu; mais, dès qu'elle avait voulu parler des jours heureux passés à la Sapinière, il avait détourné l'entretien.

— Ai-je, sans le vouloir, fait de la peine à votre mère? avait-elle alors demandé. Pourquoi nos relations ne sont-elles plus ce qu'elles étaient il y a quelques mois?

Hervé, arrêtant alors ses regards sur elle avec une expression indéfinissable, avait été sur le point de répondre, mais l'orchestre, en donnant les dernières notes de la valse, avait arrêté à temps un aveu sur ses lèvres.

— Vous n'avez rien à me dire? avait murmuré Marguerite.

— Rien! avait-il répliqué d'une voix brève. Et, s'étant incliné respectueusement, il avait disparu. Elle ne l'avait plus revu de la soirée.

XIII

Les dîners avaient succédé aux dîners, les bals aux bals, le carnaval finissait, et Marguerite bénissait le repos qu'allaient apporter les premiers jours du carême. Malgré ces veilles continuelles, cette existence enfiévrée, M. d'Ornys n'avait pas eu de nouvelle crise. Il semblait rajeunir, jouissait pleinement de cette vie frivole, et, depuis quelques jours, Marguerite remarquait qu'il était infiniment plus gai, plus expansif avec elle.

Un matin, ils étaient tous deux au salon. Le comte parcourait le journal; Marguerite

lisait une lettre qui lui apprenait l'entrée au couvent de Marcelle d'Ailly, et son immense bonheur de se donner toute à Dieu.

Au bout de quelques minutes, elle replia sa lettre et jeta un coup d'œil vers la fenêtre.

— Nous ne pourrions aller au Bois aujourd'hui, père, voyez comme il neige.

M. d'Ornys posa le journal sur la table et regarda sa fille :

— Nous remplacerons la promenade par une causerie. Je ne t'ai pas caché, Marguerite, que je désirais te marier jeune. Je vieillis; d'un moment à l'autre, je puis te manquer...

— Ne parlons pas de cela, interrompit la jeune fille dont les yeux se remplirent de larmes.

— Si, car il faut songer à ton avenir. Cette semaine, il m'a été adressé trois demandes, et ces trois demandes réunissent... à peu de chose près, ce que je souhaite : nom, fortune, position, honorabilité.

Marguerite ne levait pas les yeux. Elle avait pris une revue dont elle coupait machinalement les feuillets, mais sa main tremblait en maniant le léger couteau d'ivoire.

— Tu ne me demandes pas le nom des familles désireuses de s'unir à la nôtre?

La jeune fille secoua la tête :

— Je ne suis pas pressée de me marier.

— C'est possible, mais...

Le comte hésita, puis reprit :

— Tu ne dois pas t'illusionner sur notre fortune. La vie que nous menons ici dévore nos revenus. A part les coupes de bois, la Sapinière me rapporte peu. Ce qui te revient de ta mère est la majeure partie de ton avoir.

— Restreignons nos dépenses. Je ne tiens ni à ce luxe, ni à cette vie, ni à ces fêtes continues.

— J'y tiens, moi ! dit-il brusquement. Bref,

on se contente de ta dot, et on met à tes pieds des fortunes princières.

— Je n'épouserai jamais quelqu'un pour son argent.

M. d'Ornys frappa du pied avec colère.

— Voyons, écoute-moi : Comment trouves-tu René de Goncelin, ce jeune attaché d'ambassade qui t'a fait danser au Mont-Dore ? Il est fort épris de toi. La famille est une des plus anciennes du Poitou : la fortune est solide, la position brillante ; le jeune homme intelligent, actif...

— Et très joueur, acheva Marguerite. Je l'ai entendu cent fois murmurer autour de moi.

— Une folie de jeunesse, dit le comte qui avait rougi... Si tu veux un mari sans défaut, tu risques de rester fille jusqu'à ta mort, ma pauvre enfant. Le monde n'est pas peuplé des saints dont on vous entretenait au couvent. Je crains alors que le second prétendant n'ait pas un meilleur sort que ce pauvre René, car tu l'honores d'une antipathie toute particulière.

— M. de Marville ?

— Lui-même. Il a tellement insisté, il m'a affirmé son amour d'une façon si sincère, il est si parfaitement désintéressé, que je n'ai pas osé lui refuser net. Il est charmant garçon et colossalement riche, celui-là...

— Assez, mon père. Souvenez-vous que, devant moi, vous en avez parlé comme d'un être nul, fat, uniquement occupé de ses chevaux et de ses chiens. Sa conduite envers sa mère mourante a prouvé qu'il manque de cœur.

— Il t'aime, pourtant !

— Moi, je ne l'aime pas ! s'écria Marguerite qui, d'un mouvement fébrile, partagea en deux une des feuilles de sa revue.

— Bon ! Je n'insiste pas trop. J'ai gardé pour la fin ce qu'il y a de mieux, et nous verrons

si tu as quelque chose à objecter. Roger de Valnay est-il joueur? Est-il nul, fat?

— Non, répondit Marguerite.

— Un avenir brillant s'ouvre devant lui; ses collègues du barreau le nomment « le nouveau Berryer... » Sa mère est une des femmes les plus spirituelles de Paris. Dans son salon, tu as pu le voir, se presse l'élite de la société. C'est un honneur que d'y être admis. Bien des parents envient pour leurs filles cette splendide alliance... et c'est sur toi qu'on a jeté les yeux.

— Je suis très flattée, mais je refuse.

Le comte sentit cette fois une immense colère l'envahir.

— Tu refuses? Pourquoi? Tu n'as aucune raison.

— Je vous demande pardon, mon père, j'en ai une, que je considère comme la principale : M^{me} de Valnay et son fils sont complètement irréligieux.

— Ah ! ah ! ah ! fit le comte, riant aux éclats. Tu ne vas pas exiger que ton mari aille aux vêpres, à confesse, aussi régulièrement que tu y vas toi-même?

— Non, certainement; mais ce que je veux (et la jeune fille appuya sur ce mot) c'est qu'on ne tourne pas la religion en dérision comme le fait M^{me} de Valnay; c'est qu'on n'affiche pas une incrédulité impie comme M. Roger. Vous pouvez remercier, je n'épouserai jamais un homme pareil. J'ai ma foi et j'y tiens.

Le bruit d'une porcelaine se brisant en mille pièces fit tressaillir Marguerite. Son père venait de lancer sur le parquet une superbe coupe de Chine, et, les yeux injectés de sang, il se promenait maintenant à grands pas dans le salon.

La jeune fille s'approcha de lui :

— Pardonnez-moi, murmura-t-elle : mon avenir étant en jeu, je croyais pouvoir choisir.

Il ne répondit pas : mais cette voix qui vibrail de tendresse inquiète lui fit passer dans l'âme un remords de sa violence.

— Parlez-moi, reprit-elle, l'embrassant tendrement ; dites-moi que vous ne m'en voulez pas, que vous me comprenez. N'avez-vous pas choisi ma mère de préférence à toute autre ?

Quand il avait senti sur sa joue les lèvres fraîches de sa fille, il avait failli lui rendre caresse pour caresse ; et maintenant, oh ! maintenant, cette enfant ne se doutait pas des souvenirs qu'elle venait d'éveiller... Il reprit sa marche ; puis, s'arrêtant devant la fenêtre, regarda sans la voir la neige qui tombait à gros flocons et formait déjà une épaisse couche dans le petit jardin de l'hôtel. Marguerite venait de dire qu'elle croyait pouvoir choisir... « Aurait-elle choisi déjà ? » pensa le comte. Il se tourna vers la jeune fille qui, debout devant la cheminée, réfléchissait tristement :

— Je ne puis te contraindre à prendre une personne qui te déplaît, bien que les raisons données par toi me semblent ridicules au dernier point. Tu rêves sans doute un héros de roman, ou tu as rencontré un homme *paraissant* réunir les qualités que tu désires dans ton mari.

Marguerite ne répondit rien, mais elle rougit, et ses yeux se fixèrent sur le foyer embrasé avec un trouble évident.

— J'ai deviné. Pourquoi me cacher le nom de cette perfection si nos deux familles peuvent s'allier ensemble ?

— Aussi ne vous le cacherai-je pas, dit enfin Marguerite : il s'agit de M. de Kéruec.

— Kéruec ! Es-tu folle ? Il n'a pas un sou.

— C'est vrai ; mais il a des goûts modestes, une naissance égale à la nôtre, une position qui sera brillante et assurée, grâce à son intelligence, à son travail, à la protection paternelle du docteur Riéder. J'ajoute qu'il est excellent

chrétien, et que sa mère me fait songer à ce qu'elle devait être la mienne.

— L'intrigant ! Il a osé t'avouer son amour ?

— Jamais ! A force d'examiner, de réfléchir, je pense, au contraire, que M^{me} de Kéruec et son fils nous fuient maintenant par honte.

— Tu crois cela ? Tu crois au désintéressement ?... Allons donc !!! Et j'ai ouvert ma porte à ces gens-là !!!

Marguerite devint très pâle et dit avec effort :

— Je vous ai toujours entendu faire l'éloge de M. de Kéruec et de sa mère : vous ne devez pas les attaquer... Ils sont au-dessus de tout soupçon.

— Tu aimes Hervé de Kéruec ? demanda brusquement M. d'Ornys.

— Je l'aime.

— Eh bien, c'est une folie, une absurdité, et je ne donnerai jamais mon consentement à une union pareille. L'un de nous devra céder.

A grands pas, il se dirigea vers la porte du salon, l'ouvrit, puis la ferma avec violence. Alors, seule, à bout de force, la jeune fille joignit convulsivement les mains et se mit à pleurer.

Trois heures plus tard, le docteur Riéder était mandé en toute hâte auprès du comte d'Ornys...

— J'ai peur que la crise soit longue, dit-il à Marguerite qui l'interrogeait du regard. Depuis longtemps je soigne votre père et ne cesse de lui répéter que la vie de Paris ne lui vaut rien. Ne pouvez-vous donc le sortir de cette fournaise ?

— Je ne puis rien. Notre existence enfiévrée lui est nécessaire, affirme-t-il. Mais, docteur, continua la pauvre enfant d'une voix entrecoupée, je crains d'être la cause de cette rechute. Mon père allait bien ce matin... Oh ! malheu-

rense que je suis!!! J'aurais dû céder, me sacrifier

Le docteur lui mit la main sur l'épaule :

— Le chagrin vous égare, ma pauvre enfant, dit-il avec bonté.

— Non, oh ! non. Ecoutez, docteur : vous êtes un ami, un ami sûr... Je suis si désolée, si inquiète ! Ce matin, mon père m'a parlé de trois demandes en mariage... Il s'agit de MM. de Goncelin, de Marville, de Valnay.

— Ce sont des familles haut placées, des alliances brillantes. Je connais peu messieurs de Goncelin et de Valnay. Quant à M. de Marville, je le connais celui-ci, et, vu l'intérêt que je vous porte, refusez net.

Marguerite regarda le docteur :

— J'ai tout refusé.

Un soupçon, rapide comme l'éclair, traversa l'esprit du docteur Riéder. Il demanda :

— Pourquoi ?

Une rougeur brûlante envahit le visage bouleversé de Marguerite :

— M. de Kéruec m'aime, n'est-ce pas ?

— Oui. Il vous aime de toute son âme et... sans espoir. Hervé débute dans la carrière médicale. Son nom sera connu, mais dans combien de temps ? Une réputation ne se fait pas du jour au lendemain. Hervé l'a compris. Il est fier... C'est un noble cœur.

— Je l'ai dit à mon père, balbutia la jeune fille.

— Comment ! Vous lui avez parlé d'Hervé ?

— Oui.

— Vous l'aimez donc ?

Elle inclina la tête.

— Mes refus, mon aveu ont exaspéré mon père. Il m'a quittée furieux. Quand, ne le voyant pas à l'heure du déjeuner, le domestique est allé dans sa chambre, il l'a trouvé sans connaissance, la tête renversée sur le do-

sier d'un fauteuil. Vous le comprenez maintenant : je suis cause de cette rechute.

— Elle aurait en lieu sans cela, mon enfant ! les forces de M. d'Ornys étaient à bout. M^{me} de Kérnel viendra vous voir un instant. Elle saura mieux que moi vous consoler.

Il prit son chapeau et se dirigea vers la porte.

— Encore un mot, dit-il soudain. Quels griefs M. d'Ornys a-t-il contre Hervé ?

— Aucun, si ce n'est la pauvreté.

— Très bien ! Adieu, ma petite fille. Donnez régulièrement la potion, et ne laissez entrer personne dans la chambre du malade.

Le comte d'Ornys semblait dormir. Marguerite s'assit auprès du lit, et, par des prières ferventes, essaya de calmer les angoisses qui lui tourmentaient le cœur...

XIV

Quinze jours s'étaient écoulés... Quinze jours d'inquiétudes, d'affreux pressentiments, de larmes amères; quinze jours pendant lesquels le docteur Riéder avait mis en œuvre toutes les ressources de la science pour disputer le comte d'Ornys à la mort.

M^{me} de Kérnel était venue quotidiennement reconforter la jeune fille par de douces paroles; et si Hervé n'avait pas paru, Marguerite savait qu'il discutait avec le docteur Riéder les meilleurs moyens à prendre pour enrayer le mal.

La vie sédentaire dans une chambre de ma-

lade, l'angoisse, les nuits sans sommeil avaient bien changé la jeune fille qui résistait à toutes les instances du docteur Riéder pour lui faire prendre du repos. Elle surmontait la fatigue, pleinement récompensée de ses soins par un sourire de son père ou un serrement de main expressif, témoignant qu'il comprenait sa sollicitude.

Une nuit, elle pleurait, le croyant endormi, quand, tout à coup, une voix faible murmura son nom.

D'un geste rapide, elle essuya ses larmes et se pencha vers le comte avec un sourire.

Il la regarda longuement, attentivement...

Réveillé depuis quelques minutes, il avait vu près de lui le pâle visage de Marguerite, les larmes qui le sillonnaient, et des regrets, en même temps qu'un besoin de tendresse, lui tourmentaient le cœur.

— Tu souffres, ma pauvre enfant?

— Oui, père, de vous voir souffrir, d'en être cause peut-être. Revenez à la santé, père chéri, laissez-vous bien soigner, et vous serez heureux, je vous le promets.

Doucement, il lui caressa la joue :

— Oui, nous serons heureux.

Et, fermant de nouveau les yeux, il garda le silence.

Le lendemain, le comte désira s'entretenir seul à seul avec le docteur Riéder. Quand ce dernier sortit de la chambre, il rencontra Marguerite que cette longue conférence inquiétait.

— Mon père va mieux? demanda-t-elle vivement au médecin dont la figure était radieuse.

— Oui. Il y a une amélioration sensible. Le bonheur peut encore habiter votre maison, ma fille.

Il la baisa paternellement au front, et partit, la laissant à la fois satisfaite et troublée.

Que signifiaient ces dernières paroles, sur-

out le sourire étrange qui les accompagnait?..

Quand elle revint dans la chambre du malade, il ne fit aucune allusion à l'entretien qu'il venait d'avoir avec le docteur. Seulement, ce jour-là, et les suivants, Marguerite surprit souvent les yeux de son père attachés sur elle avec une douceur d'expression qu'elle ne lui connaissait pas.

Un matin, la jeune fille attendait impatiemment la visite du docteur, car la nuit avait été agitée. Il vint enfin... mais elle recula, interdite, bouleversée : c'était Hervé de Kéruec !

— Voua ! balbutia-t-elle. Le docteur Riéder?...

Sans répondre à cette question, il dit d'une voix basse et très douce :

— Cela vous ennue donc de me revoir, Mademoiselle ? J'ai pourtant souffert...

Brusquement, elle l'interrompt :

— Venez vers mon père : je suis fort inquiète.

Au bruit de leurs pas, le comte ouvrit les yeux et sourit à Hervé.

— Le docteur Riéder m'a prié de le remplacer aujourd'hui, Monsieur...

Le comte sourit de nouveau :

— Sur ma demande. On ne vous voit plus, mon ami.

Étonné de ce gracieux accueil, le jeune docteur dit simplement que ses journées étaient remplies par le travail et les visites aux malades.

— Ne suis-je pas un malade ? Et ma fille, depuis notre arrivée à Paris, a-t-elle cessé de supplier M^{me} votre mère de continuer les excellentes relations commencées au Mont-Dore ?

Sans répondre, Hervé, se penchant vers le lit, examina le comte.

— Il y a peu de fièvre, mais il faut calmer les nerfs, dit le jeune homme à Marguerite, qui, retirée dans l'embrasure de la fenêtre, at-

tendait anxieusement son arrêt. Donnez la potion plus fréquemment, toutes les heures. Et vous, Monsieur, évitez de penser, de parler.

— Oui... après votre départ... Approche-toi, Marguerite... Tu te souviens, n'est-ce pas, de notre conversation sur le mariage? J'ai réfléchi depuis lors. En face de la mort qui vous guette, on envisage les choses autrement qu'en pleine vigueur. Puis, je t'ai vue souffrir, et je te veux heureuse. J'ai interrogé le docteur Riéder. Il me répond de son fils adoptif comme de lui-même. Tu ne seras pas riche, mais tu désirais le bonheur, et le bonheur t'attend.

Il prit doucement la main de sa fille, la plaça dans celle d'Hervé :

— Je n'ai pas besoin de vous recommander de l'aimer, n'est-ce pas?

Une semaine plus tard, le comte d'Ornys était rétabli.. Et Hervé, radieux, passait au doigt de Marguerite la bague des fiançailles : deux légers cercles d'or unis par un myosotis de saphir.

— Le myosotis me rappelle un cher souvenir, dit le jeune docteur très ému. A la Sapinière, un jour, vous en laissâtes tomber un du bouquet de votre corsage.. Je le ramassai comme un talisman, et le mis dans mon portefeuille. Voyez.

Sur une page blanche, il montra à Marguerite la petite fleur desséchée, au bas de laquelle étaient tracés au crayon ces vers de Lamartine :

Cette fleur est pour moi la date d'une année
Que le fleuve du temps a noyée en son cours;
Vingt fois la même fleur s'est ouverte et fanée
Depuis : mais celle-là me fait rêver toujours...

Marguerite sourit :

— La fleur ne s'est pas ouverte et fanée

vingt fois, Hervé... A peine cinq mois depuis notre première rencontre.

— Cinq siècles !... J'ai tant souffert !

Le mariage fut fixé à l'hiver suivant. Hervé et Marguerite désiraient ardemment qu'il eût lieu pendant l'été à la Sapinière où ils s'étaient connus et aimés; mais le comte voulait entourer cette union du luxe, du bruit, de la cohue élégante de Paris. Il décida qu'au retour de la campagne seulement on communiquerait le mariage, pour ne pas défrayer si longtemps les causeries oisives des salons. Au printemps, M. d'Ornys et Marguerite partiraient pour le Mont-Dore, et, fin juin, M^{me} de Kéruef et Hervé s'installeraient au chalet des Pinsons.

— Je me dévoue, Hervé, disait en riant le bon docteur Riéder. Jouissez bien, mon enfant : je me fais vieux, et, l'an prochain, vous devrez rester à ma place dans cette fournaise qui s'appelle Paris. Il est vrai qu'il y aura alors près de vous une M^{me} Hervé de Kéruef, et que le bonheur vous fera oublier l'air suffocant de la capitale. Qu'on est heureux d'être jeune et d'aimer !

Et le docteur se frottait les mains avec satisfaction... Il pouvait dire, l'excellent homme, qu'il payait le bonheur dont il parlait; car, durant l'entretien confidentiel qu'il avait eu avec M. d'Ornys, il s'était engagé à donner cinq cent mille francs à Hervé le jour du contrat et une somme identique par testament.

— Je n'ai que des cousins éloignés, avait-il dit, ils sont riches, et se soucient fort peu de moi. Je connais Hervé depuis son enfance, je le dote, c'est mon fils... Si vous le voulez, Marguerite aura deux pères : vous et moi, pour l'aimer...

Le comte lui avait tendu la main, et le mariage avait été décidé.

XV

On donnait *Faust* ce soir-là, et la vaste salle de l'Opéra était complètement remplie. Assise dans une loge de face, auprès de son père, Marguerite d'Ornys, les yeux fixés sur la scène, écoutait avec extase la musique envoi-
sante.

— Si je vous demandais, Hervé, la description du décor ou ce que vous pensez des acteurs, vous seriez fort embarrassé, disait à son compagnon le docteur Riéder, placé dans une loge non loin de celle du comte d'Ornys. Restez hypnotisé par une certaine robe bleu pâle que j'aperçois là-bas, et la malice parisienne devinera très vite ce que le comte veut tenir secret quelques mois encore.

— Elle est si jolie ce soir, mon excellent ami ! Cette musique la transporte ; on lit sur sa mobile physionomie toutes les impressions qui l'agitent.

— Rêveur ! Vos clients meurent comme des mouches ces temps-ci. Je suis sûr que, dans vos distractions d'amoureux, vous les empoisonnez.

Hervé sourit... et le sourire allait bien à sa figure habituellement sérieuse, presque sévère. Se détournant un peu, il essaya de donner son attention à l'intrigue qui se déroulait devant lui, mais son esprit était ailleurs, et ses yeux revenaient toujours au gracieux visage de Marguerite.

Tout à coup, un léger murmure courut dans la salle : une loge, vide jusque-là, fut ouverte.

comme le troisième acte allait finir, et une femme entra. Elle s'assit sans éprouver le moindre embarras des nombreux regards qui, mécontents d'abord, se fixaient ensuite sur elle avec une admiration marquée, et parut se désintéresser de tout, sauf de ce qui se passait sur la scène. La toile tomba quelques minutes après. Les hommes prirent leur chapeau pour aller respirer l'air frais des galeries, et l'inconnue, sortant une mignonne lorgnette de nacre, parcourut rapidement la salle; elle revint deux fois à la loge du comte d'Ornys, attirée sans doute par la beauté de Marguerite; puis, indifférente, elle se mit à agiter négligemment son éventail.

A son entrée, le comte d'Ornys, qui aimait la musique avec passion, avait dirigé ses regards vers l'arrivant malencontreux. Dès que l'inconnue fut assise, en pleine lumière, il devint horriblement pâle, et appuya sa main sur son cœur qui battait à l'étouffer.

Elle n'était plus jeune, cette inconnue, mais elle était encore bien belle! Un visage régulier comme celui des statues grecques; une chevelure d'or sous le bandeau enrichi de diamants; de grands yeux noirs ombragés de longs cils; une petite bouche aux lèvres d'un rouge trop vif, dont le sourire devait être enjôleur. Une robe de velours sombre, constellée de jais, faisait ressortir la blancheur de la peau. Un bouquet d'orchidées au milieu du corsage semblait un groupe de papillons arrêté en plein vol.

Le comte d'Ornys regardait toujours.

— Ce n'est pas possible! songeait-il... Quelle étrange ressemblance!

La voix de Marguerite le tira de sa rêverie.

— Père, vous êtes bien pâle!... Sortez un peu, ou bien partons. Il vous faut des ménagements encore, et nous avons eu tort de venir, la chaleur est accablante ici.

Le docteur Riéder entrait dans la loge, suivi d'Hervé.

— Mon père est souffrant, dit la jeune fille, fort inquiète; voyez son visage bouleversé. Il reste, parce qu'il connaît mon désir d'assister à *Faust*; décidez-le à partir, je vous en prie.

Mais, malgré les instances des deux hommes, le comte ne voulut pas quitter la salle.

— Docteur, demanda-t-il à M. Riéder d'un ton qu'il s'efforçait de rendre calme, savez-vous le nom de la personne qui se trouve dans la cinquième loge à droite?

Le docteur dirigea sa lorgnette du ce côté :

— C'est une étrangère, sans doute, je ne l'ai vue nulle part... Quelle singulière physionomie lui font ces yeux noirs sous ces cheveux blonds !... Si vous tenez à savoir qui elle est, nous y arriverons peut-être en nous promenant dans les galeries, n'est-ce pas, Hervé?... Il ne m'entend pas... Sont-ils heureux, ces enfants !

Hervé, en effet, n'avait pas entendu. Assis près de Marguerite, il écoutait cette dernière.

— Connaissiez-vous chose plus délicieuse que la ballade du roi de Thulé? disait-elle. Quel sentiment exquis ! Avec quel talent l'actrice a chanté l'air des *Bijoux* ! Sa voix a une étendue, une souplesse, une pureté sans égale !

Hervé dut avouer qu'il n'avait écouté ni la ballade ni l'air des *Bijoux*.

— Que faisiez-vous donc? demanda naïvement la jeune fille.

— Il vous regardait, répondit le malin docteur à demi-voix.

Marguerite rougit.

— Quelle folie, Hervé ! Nous verrons *Faust* rarement, tandis que nous aurons des années devant nous pour être ensemble.

— Je suis venu ici pour vous, murmura Hervé. Cette Marguerite, là-bas, est une fiction. Je me soucie peu de ses regards et de son

minois fardé. Ma Marguerite à moi est autrement séduisante avec sa voix d'or et son gracieux visage.

On commençait à rentrer dans la salle. Hervé et le docteur se levèrent :

— Si j'apprends le nom de cette originale beauté, je vous le glisserai à l'oreille, promet le docteur Riéder au comte d'Ornys en lui serrant la main, au revoir.

— Vous m'énervez, vous et votre futur beau-père, disait parfois le docteur au jeune homme. Vous êtes les gens les plus distraits de l'assistance. Regardez donc Marguerite agenouillée dans l'église; je ne sais rien de plus beau que ce chant : « Seigneur, daignez permettre à votre humble servante... » Les petits bourgeois, qui ne comprennent rien à la musique, sont au moins fascinés par la scène... Je vous excuse encore vous êtes fiancé, un peu fou par conséquent, mais que le comte, amateur passionné de Gounod, s'oublie dans la contemplation d'une inconnue, voilà ce que je trouve étrange. Il ne la quitte pas des yeux... Allons faire un tour, décida-t-il, comme la toile tombait sur la scène du duel, nous pourrons...

Un geste expressif d'Hervé l'interrompt.

Une conversation à demi-voix s'était engagée dans la loge voisine, et chaque mot arrivait distinctement aux oreilles des deux hommes.

— Je la connais, mon cher baron; j'ai passé la saison dernière avec elle à Bade, et je l'ai retrouvée avant-hier chez le banquier Schink. Elle arrive de Nice, et a loué un coquet petit appartement près des Champs-Élysées. C'est la comtesse de Nakan, une veuve.

— Comtesse de Nakan ! Une Autrichienne ou une Allemande, Gontran ?

— Allemande par son mari, Anglaise de naissance, vous l'avez vue aussi souvent que moi autrefois, baron, chez ma tante de Sauze.

Ne vous souvenez-vous pas de Flora Cummins?

— Flora Cummins? Si, parfaitement : et c'est elle, là-bas... comtesse de Nakau?

— Oui, mon cher. Cela ressemble à un roman? C'est pourtant vrai, et la vieille marquise de Marelles m'a conté l'affaire tout au long. Miss Cummins, ayant quitté ma tante, est devenue, je ne sais comment, lectrice du vieux comte de Nakau. Le bonhomme, cloué par la goutte sur son fauteuil, s'ennuyait mortellement. Il trouva la lectrice gentille, et finit par lui offrir ses rhumatismes, avec le titre de comtesse et une fortune suffisante. Flora accepta, délaissa quelque peu son vieil époux, devint veuve après cinq ans de mariage, et trouva le moyen de gaspiller rentes et capital, de s'endetter enfin pour des sommes que l'on dit assez considérables. Tout cela dans le but de s'amuser, puis d'attirer dans ses filets un noble et riche seigneur... Elle est encore admirablement belle. Ses yeux de velours ne vous tentent-ils pas, baron? Elle accepterait vite votre tortil...

— Grand merci! Je suis créé et mis au monde pour la vie de célibataire à perpétuité. Vous qui êtes veuf, non inconsolable, c'est votre affaire.

— A mon tour de vous remercier. J'ébrèche assez ma fortune avec mes folies, sans y ajouter encore les dettes d'une femme... Savoir ce que pense d'Ornys de retrouver sa Flora?

— Comment, Gontran : sa Flora? Vous voulez rire?

— Mon cher, vous avez perdu la mémoire totalement. Il y avait de charmantes jeunes filles aux mercredis de ma tante de Sauze. Nous les faisons danser avec un bonheur que je n'ai plus retrouvé depuis lors. Nul de nous ne songait à la demoiselle de compagnie. Un beau jour, d'Ornys arrive d'un vieux château d'Auvergne... et lui, si froid, le voilà chevaleresque

comme ses pères les Croisés. Il invite Flora, s'intéresse à elle, lui donne parfois des rendez-vous — car je les ai vus, baron, sous les vieux marronniers du jardin, les mains enlacées, se murmurant de tendres paroles...

— Ensuite?

— Ensuite, la comtesse d'Ornys mourut. Que se passa-t-il? Je l'ignore. Toujours est-il que d'Ornys, plus pâle qu'un spectre, conduisit à l'autel la ravissante Marie de Ribains qu'il n'aimait pas... et qu'il n'a pas, je crois, rendue très heureuse. Flora se sauva de chez ma tante à l'époque de cette union qui anéantissait ses espérances.

— J'ignorais tout cela. Comment Max d'Ornys pouvait-il préférer cette Flora ambitieuse et coquette à son angélique femme?

— Ceci ne se raisonne pas. Je suis très lié avec d'Ornys; il ne m'a jamais parlé de ses chagrins, mais, sûrement, il a souffert. Cette année, je le trouve changé à son avantage. J'attribue ce mieux sensible à la présence de sa fille.

— Elle est ravissante. Fraîcheur, finesse de traits, distinction, simplicité : on dirait une miniature de Greuze.

— Oui, elle est ravissante, et son cœur est aussi bon que son visage est beau. De Marville est fort épris d'elle. Puisse le comte ne pas forcer sa fille à une union semblable. En tout cas, la pauvre enfant ne se doute pas du danger suspendu sur sa tête. Souvenez-vous de ce que je vous dis, baron : je connais d'Ornys, sous cette glace apparente bat un cœur de feu. Si Flora veut l'enchaîner de nouveau, c'est un homme perdu. Il devrait fuir cette femme et fuir au plus vite... Alons, un ... deux... trois... on commence... et la belle comtesse de Nakau nous honore d'une attention spéciale. Elle me reconnaît, sans doute.

— Silence ! Nous voici en enfer. Méphisto a un domaine splendide, ma foi !...

Pendant le cinquième acte, Hervé ne fut pas le seul distrait. Son vieil ami songeait, lui aussi, à toute autre chose qu'à Faust. La conversation qu'il venait de surprendre avait réveillé ses vieux souvenirs. Les noms de Flora, de Marie de Ribains, mêlés à celui de Max d'Ornys, avaient autrefois frappé ses oreilles. Il les avait oubliés. Tant de choses, tant de gens avaient passé depuis lors dans sa vie ! Il sentait qu'on venait de dire vrai, et l'idée qu'une douleur quelconque pouvait atteindre Marguerite l'assombrissait étrangement :

— Que pensez-vous faire, docteur ? lui demanda tout bas Hervé... Avez-vous encore l'intention d'apprendre au comte le nom de cette femme ?

— Oui, car demain tout Paris le saura. Quand au péril, j'espère que, à son âge, d'Ornys ne fera pas la bêtise de se remarier, surtout au moment de se créer un intérieur charmant. Puis, dans trois semaines au plus tard, il quitte Paris pour la Sapinière. Ne nous tourmentons pas inutilement.

Ainsi que le docteur Riéder l'avait décidé, à la sortie, il murmura à l'oreille du comte :

— Votre curiosité va être satisfaite, mon excellent ami. Cette étrangère, au regard méprisant, aux lèvres dures, est la comtesse de Nakau, autrefois Flora Cummins, demoiselle de compagnie de M^{me} de Sauze.

Le comte s'attendait à ce nom. Malgré cela, il ne put réprimer un tressaillement que l'œil exercé de M. Riéder surprit au passage. Sentant vivement la main du docteur, il entraîna Marguerite, monta en voiture, et resta silencieux durant tout le trajet.

XVI

— Puis-je voir la comtesse de Nakau?

— Je vais prévenir Madame, répondit une élégante femme de chambre, en introduisant le visiteur dans un salon meublé avec luxe.

Le comte d'Ornys ne fit attention ni aux étoffes chatoyantes, ni aux bibelots coûteux, ni aux fougères, azalées, camélias qui s'épanouissaient près de la fenêtre. Debout devant la cheminée, il attendait, en proie à une émotion étrange...

Huit jours s'étaient écoulés depuis la représentation de *Faust*, huit jours de troubles, d'inquiétudes, de luttas, de désirs grandissants de revoir Flora, d'implorer son pardon, d'obtenir son amitié. C'était fou, il le sentait... Ne connaissant rien du passé de la comtesse de Nakau, pourrait-il la mettre en contact avec sa fille? N'avait-il rien à redouter pour lui d'un rapprochement avec cette sirène qui, autrefois, lui était si chère?

Angoissé, il recherchait la solitude, se renfermait dans sa chambre, et les nuits se passaient en longues insomnies... Surmontant son indécision, par une belle après-midi d'avril, il se fit conduire chez la comtesse.

— Me recevra-t-elle? Et, si elle me recoit, comment va-t-elle m'accueillir? songeait-il, énervé de son attente, et le cœur battant à grands coups.

Enfin, il entendit un pas léger, un bruissement soyeux... Flora était devant lui!

— Sans la carte que je vous ai fait passer, m'eussiez-vous reconnu, Madame? demanda-t-il, s'inclinant très bas.

Un sourire glissa sur les lèvres minces de la comtesse :

— J'en doute !

Elle s'assit vis-à-vis de lui, et une conversation banale, dont elle faisait à peu près tous les frais, s'engagea sur les voyages, la musique, la politique, la littérature. Elle parlait sans trouble, sans embarras, avec l'aplomb d'une femme habituée au monde et l'indifférence de ce que pense un nouveau visiteur.

Triste, gêné, M. d'Ornys interrompit tout à coup la description d'une fête nautique :

— Je ne suis pas venu pour causer de banalités, Madame, dit-il très ému; je suis venu pour implorer mon pardon; soyez bonne, et accordez-le-moi.

La comtesse de Nakau prit un air étonné.

— Vous pardonner... quoi donc ! Mon bonheur est né de votre oubli.

Il pâlit, atteint jusqu'au fond du cœur par l'impertinence de cette phrase; mais sa voix resta douce quand il dit :

— Permettez-moi quand même de me disculper. J'adorais ma mère, vous le savez. Au moment de mourir, elle me demanda d'épouser Marie de Ribains. Lui refuser...

La comtesse se leva :

— Excusez-moi, je suis attendue. J'ajoute qu'il est inutile d'évoquer le passé.

— Si !... pour le relier au présent. Madame... non, *Flora*, consentez à me traiter comme un vieil ami, et... — il hésita un peu — laissez-moi vous présenter ma fille, que vous aimerez, j'en suis certain.

Pendant la durée d'un éclair, le regard de *Flora* eut une expression très dure, mais elle eut le courage de répondre :



— Je reçois le jeudi. Au revoir !

Radieux, le comte mit sa main dans la main qu'elle lui tendait :

— Oui, *au revoir*, et merci !

Debout derrière une fenêtre bien close, M^{me} de Nakau vit s'éloigner le coupé armorié du comte. Un gai soleil, se jouant dans les branches d'arbres, faisait éclore de gros bouillons; les oiseaux voltigeaient en poussant des cris joyeux; dans la rue, les petits marchands promenaient leurs paniers remplis de violettes; et de nombreux promeneurs aspiraient l'air doux, parfumé, de cette belle journée de printemps. Mais Flora ne faisait pas attention à cette nature en fête. Quittant la croisée, elle tira le cordon de sonnette.

— Je n'y suis pour personne, dit-elle à la femme de chambre qui se présenta, et je ne sortirai pas aujourd'hui.

Elle s'assit dans le fauteuil que le comte d'Ornys venait de quitter, et se mit à réfléchir... Comme il était changé ! Il avait souffert; tant mieux ! Quelle émotion sur son visage en lui parlant !... Qui sait ? Si elle voulait encore !... Comtesse d'Ornys ! Les dettes payées ! Plus de créanciers pour troubler le repos à toute heure du jour !... Mais est-il bien riche ? Et cette fille dont il paraît très fier et qu'il devra doter... Elle allait réfléchir, s'informer... Jusque-là, malgré son luxe, sa beauté, les prétendants s'étaient tenus à l'écart, ou s'étaient retirés, mis au courant, sans doute par les « on dit », de sa situation précaire. Il fallait en finir le plus promptement possible cependant; car bijoutiers, tapissiers, modistes, couturières la harcelaient sans trêve... Chaque matin, elle recevait des lettres menaçantes datées d'un peu partout. Elle avait tant voyagé après la mort du comte de Nakau !...

Depuis un mois seulement elle était à Paris,

ne sachant si ses finances lui permettraient d'y demeurer un mois encore...

Deux coups discrets frappés à la porte du salon interrompirent sa rêverie. La nuit était venue, la femme de chambre apportait les lampes. Elle baissa les rideaux, et se retira après avoir ranimé le feu qui ne jetait plus que quelques faibles lueurs, tandis que Flora continuait d'échafauder maints projets d'avenir... et de vengeance.

.. Huit jours plus tard, Marguerite fut présentée à la comtesse de Nakau qui la reçut, ainsi que son père, avec une grâce charmante.

Le soir même, la jeune fille raconta cette entrevue à Hervé.

— Comment trouvez-vous M^{me} de Nakau ? demanda le jeune homme.

Marguerite hésita un instant :

Elle est séduisante, répondit-elle enfin. Ses yeux sont splendides, son sourire est enchanteur. Elle s'exprime avec une facilité prodigieuse. Elle s'est montrée particulièrement gracieuse pour moi.

Hervé sourit :

— Mais?... car il y a un *mais*, je le devine,

— Mais... elle ne me plaît pas.

— C'est ridicule ! s'écria le comte avec une brusquerie qu'il n'avait pas eue de longtemps. Y a-t-il là-dessous de la jalousie féminine ?

— Non, sûrement ; c'est une simple question de goût.

Il ne prononça pas un mot, mais son front resta sombre tout le reste de la soirée.

Quand, un peu plus tard, Hervé regagna sa demeure, il observa rêveusement à M^{me} de Kéruec :

— Depuis que le comte fréquente M^{me} de Nakau, il n'est plus le même. Marguerite souffre de ce changement et jette à la dérobée des regards inquiets sur son père. Goutran de Keyne

avait raison en disant qu'un danger menace la comte. Cette femme nous portera malheur.

— Quelle folie, Hervé ! M. d'Ornys part la semaine prochaine; nous le rejoindrons peu après. Votre mariage aura lieu dès le retour à Paris; savoir où sera la comtesse de Nakau à cette époque?

Le jeune homme ne répliqua rien, mais une ombre plana désormais sur la tranquillité dont il avait joui jusqu'alors.

XVII

La Sapinière a repris son animation. Par les croisées ouvertes entre l'air vif de la montagne, *Pouf* gambade joyeusement dans les allées, sur les pelouses; et les domestiques vont et viennent en chantant, heureux du retour de leur jeune maîtresse.

M^{me} de Kérnel et son fils sont installés aussi dans le chalet de Claudette. Les villageois savent le prochain mariage d'Hervé et de « la demoiselle ». Ils sont contents, mais désapprouvent, comme le docteur Lescure et le vieux curé, la célébration du mariage à Paris.

— Ça devait se faire chez nous, disent-ils entre eux. C'est pas la faute à not' demoiselle, pour sûr, Paris ne l'a pas changée : c'est un ange de douceur. Que Dieu la rende heureuse !

Actuellement, leur vœu s'accomplit. Marguerite et Hervé jouissent d'un bonheur sans nuage. Tantôt, entre son père et son fiancé, la jeune fille, montée sur sa jolie *Kita*, fait à l'aube de charmantes excursions dans la mon-

tagne; tantôt, pendant les heures chaudes de la journée, M^{me} de Kérue! et Marguerite travaillent sous les grands arbres du parc en causant avec Hervé; tantôt enfin, sous le regard attendri de la mère, les fiancés se promènent lentement, heureux d'être jeunes, de s'aimer, de rêver à deux un avenir de paix, d'inépuisable tendresse.

Tout est beau! Tout est bien! Le grave Hervé, devenu un peu fou, écrit au docteur Riéder « des lettres bleu d'azur », comme les qualifie plaisamment son vieil ami.

Hélas! un poète a dit :

Le bonheur, cet oiseau qui se pose,
Je le tiens pour un jour dans ma main,
Mais, sans cesse, je crains cette chose :
Demain!

et « demain » mit un point noir à l'horizon de Marguerite.

Un matin, elle attendait son père qui était allé au-devant du facteur. D'une main, elle balançait son grand chapeau de paille; de l'autre, elle s'efforçait, par des caresses, de maîtriser les joyeuses gambades de *Pouf*.

— Assez, *Pouf*! Assez, mon bon chien! Voici ton maître qui arrive; nous allons sortir et t'emmenner. Une belle promenade, ami *Pouf*, chez le meunier Saturnin où nous boirons du lait. Retour par le Plat-à-Barbe, et...

Le comte d'Ornys avait entendu ces dernières paroles :

— Non, Marguerite, dit-il, nous ne pouvons aller chez Saturnin. Je reçois une lettre de la comtesse de Nakau, m'annonçant son arrivée par le train de cinq heures.

La jeune fille devint très rouge et regarda son père :

— Rien ne s'oppose à ce que l'auto vous prenne chez Saturnin et vous conduise à la station, si vous tenez à vous trouver là pour

recevoir la comtesse de Nakau; nous sacrifions le Plat-à-Barbe pour aujourd'hui. C'est bien fâcheux, continua-t-elle en secouant gentiment la tête, M^{me} de Kérue! et Hervé se réjouissaient de cette partie.

— Tu ne me comprends pas... Envoie Jean avertir les Kérue! que toute l'excursion est remise à plus tard, et surveille l'arrangement de la chambre rouge ainsi que du petit boudoir y attenant. Mets des gerbes de fleurs; la comtesse les aime beaucoup.

— La comtesse habitera la Sapinière? s'écria Marguerite.

— Oui... Elle m'écrivit, il y a une semaine environ, que son médecin lui conseillait le Mont-Dore. Par retour du courrier, je l'invitai à passer la saison près de nous. Elle accepte avec plaisir, quoi d'étonnant, je te prie?

— Vous désiriez tenir nos fiançailles secrètes; cela sera-t-il possible avec une étrangère?... A moins de laisser la famille de Kérue! à l'écart pendant une vingtaine de jours, M^{me} de Nakau devinera vite ce dont il s'agit en nous voyant ensemble. Donc...

— La comtesse de Nakau n'est pas une étrangère, interrompit le comte d'un ton bref. C'est une amie, une vieille amie, et je ne lui ferai certes aucun mystère de nos projets... Elle te servira de mentor pendant mes absences, que je ne puis rendre aussi fréquentes que le nécessitent mes affaires, par suite des visites journalières de ton fiancé.

Sur ces dernières paroles, le comte entra dans le vestibule, et, peu après, Marguerite entendit la porte de sa chambre se refermer sur lui. Immobile à la même place, la jeune fille sentit des larmes s'amasser sous ses paupières et son cœur se remplir de tristesse. Adieu les causeries intimes, les rêves d'avenir formés tout haut! Quelqu'un allait se glisser entre ce doux

tête-à-tête, et ce quelqu'un c'était la comtesse de Nakau, qui leur inspirait une indéfinissable crainte...

Elle écrivit à M^{me} de Kérnel le contretemps forçant à ajourner l'excursion; elle surveilla l'arrangement de la chambre rouge, remarqua à déjeuner l'expression joyeuse du visage de son père; et, quand Hervé et sa mère arrivèrent comme d'habitude, elle lut vite dans leurs yeux qu'ils partageaient sa tristesse et ses appréhensions.

Ils restèrent peu au château, car le comte était impatient d'aller attendre la voyageuse.

— Quelle splendide demeure! s'écria-t-elle en montant les degrés de la terrasse. Vos descriptions ne m'en avaient donné qu'une idée très faible, mon cher comte; et quelle vue! une vue qui me rappelle la Suisse. Il doit faire bon vivre ici l'été; mais l'hiver! Quel pays perdu!

— Comtesse, ne dites pas cela à ma fille : Elle ne trouve rien de beau comme le Mont-Dore... même avec le mauvais temps. Pour moi, j'avoue que, pendant le froid et la neige, il me paraît mortellement triste. Mais nous vous le montrerons éclairé par un brillant soleil... Notre pays étalera pour vous toutes ses coquetteries, et j'espère que vous ne vous ennuierez pas. Marguerite, conduis M^{me} de Nakau dans sa chambre; elle a besoin de repos. Nous nous retrouverons à l'heure du dîner.

Silencieusement, la jeune fille obéit. Elle ne pouvait rien reprocher à la comtesse qui se montrait charmante pour elle, mais il lui semblait qu'une barrière s'élevait entre elles deux, et toute parole gracieuse expirait sur ses lèvres.

— Savez-vous avec qui j'ai fait le voyage? dit M^{me} de Nakau, comme on se mettait à table. Avec un de vos voisins, que j'ai connu à Nice, l'an dernier : M. de Marville, un homme charmant, d'une distinction parfaite, riche comme

le marquis de Carabas, et qui m'a paru honorer d'une attention toute particulière cette belle enfant-là, fit-elle en tapant légèrement la joue de Marguerite. Il m'a appris que son château se nomme Valtan, que vos propriétés se touchent, qu'il serait enchanté de continuer avec moi les relations nouées à Nice, mais que... enfin beaucoup de *que*, acheva-t-elle en riant.

— Il pourra certainement venir vous voir, dit le comte, malgré le regard suppliant que lui jetait sa fille; les *que*, les *mais* n'empêcheront pas nos rapports d'excellents voisins. Nous chasserons ensemble, et la Sapinière lui est ouverte comme par le passé.

XVIII

Une vie nouvelle commença pour les habitants de la Sapinière. En apparence, rien ne semblait changé : une personne de plus était sous le toit du comte d'Ornys, voilà tout. En réalité, depuis l'arrivée de M^{me} de Nakau, une véritable révolution avait eu lieu. Le comte était transfiguré. Plus de nuages sur son front, plus d'heures de solitude. Il se montrait le plus charmant causeur du salon, et souvent on l'entendait rire avec un entrain de jeune homme. Marguerite ne le reconnaissait pas. Elle eût remercié Dieu de ce changement heureux, si d'autres changements d'une nature inquiétante ne se fussent ajoutés à celui-là.

Le dimanche après l'arrivée de Flora, la jeune fille attendait son père au bas du perron,

et regardait souvent sa montre avec une inquiétude visible. Il parut enfin avec la comtesse de Nakau en amazone; aussitôt, Marguerite s'approcha de lui :

— Nous allons manquer la messe, pressons-nous un peu; plus que cinq minutes, et vous savez...

Un éclat de rire de Flora fit expirer la parole sur ses lèvres.

— Etes-vous donc converti, mon cher comte, pour être fidèle assistant des offices du dimanche? Je me souviens de vous comme d'un homme charmant, mais franc incrédule. Pour une pareille billevesée, devons-nous abandonner la promenade à cheval que vous m'avez promise hier?

Le comte avait rougi d'abord; maintenant, il hésitait. La crainte de déplaire à sa fille, dont l'affection avait fait tant de bien à son cœur ulcéré le tourmentait. D'un autre côté, il sentait que Flora le trouvait ridicule d'aller s'agenouiller dans une église comme une pauvre femme. Le respect humain l'emporta.

— Je ne viens pas aujourd'hui, dit-il, prends Rose avec toi, mon enfant.

Le ton était bref, Marguerite comprit que toute insistance serait inutile... Passant ses bras autour du cou de son père, elle murmura :

— Je vous retiens pour dimanche prochain, père chéri.

A l'église, elle ouvrit son livre, essaya de lire attentivement les prières de la messe, mais ses larmes, contenues jusque-là, coulaient sur les pages. Alors, cachant son front dans ses mains, elle montra à Dieu la douleur qui lui remplissait l'âme...

Pendant qu'elle priait et pleurait, les chevaux du comte et de Flora galopaient sur la route de la Bourboule.

— Votre fille est un vrai tyran, dit tout à

coup la comtesse avec un séduisant sourire. On doit laisser à chacun sa liberté. Quel regard elle a jeté sur moi quand je vous ai appelé « franc incrédule ! » Un regard de dédain, de haine, rappelant celui de ce chevalier d'Orny qui me fait tant peur dans votre galerie.

— Vous plaisantez, comtesse ! Marguerite est la douceur même, douceur qui n'exclut pas la fermeté, j'ai pu m'en convaincre souvent ; mais elle est incapable de dédaigner ou de haïr. Quels griefs, au reste, pourrait-elle avoir contre vous ?

— Les antipathies ne se raisonnent pas.

Un instant, elle demeura silencieuse, puis reprit :

— Je me demande pourquoi vous avez consenti au mariage de votre fille avec M. de Kéruec. Tout d'abord, la maladie, à ce que vous m'avez expliqué, vous avait affaibli ; vous souffriez de voir pleurer M^{lle} Marguerite... Bon ! je comprends ; mais, ensuite ?

— Ensuite, je vous l'ai dit aussi : malgré quelques regrets, j'ai préféré rendre ma fille heureuse. Elle aime Hervé ; Hervé l'aime...

— C'est poétique... Toutefois, on ne vit pas d'amour. Depuis que je suis ici, j'entends vanter la générosité de votre fille, de façon à me prouver que, maîtresse d'elle-même, de sa fortune personnelle, veux-je dire, elle dépensera largement ; or, M. de Kéruec n'ayant rien ou peu de chose..., ils joindront tout au plus les deux bouts.

— Vous oubliez la position d'Hervé, interrompit le comte avec une certaine brusquerie.

— Je n'oublie rien... Mais, justement pour cela, je sais qu'il faut être fort riche pour mener un train de maison toute l'année à Paris.

Ici, la comtesse de Nakan soupira, songeant qu'elle devait à sa propriétaire les trois mois

qu'elle venait d'y passer, et que bien d'autres dettes pressantes attendaient son retour...

— Ah! comte, reprit-elle, si vous aviez voulu! Hier, j'ai vu M. de Marville. Il ne peut se résoudre à venir à la Sapinière pour être témoin du bonheur d'un autre, car il se doute de l'affection mutuelle de M. de Kérue! et de M^{lle} d'Ornys. Il aime votre fille d'un tel amour, qu'il m'a dit : « Je n'aurais demandé aucune dot à M. d'Ornys, et, pour éviter l'ombre d'une peine à M^{lle} Marguerite, son père eût vécu auprès de nous. »

— C'est beau et bon. J'avais sans doute mal jugé M. de Marville, car je me le représentais comme l'égoïsme personnifié. Je suis un peu cause de l'aversion qu'éprouve pour lui Marguerite. Maintenant, c'est trop tard.

— Qui sait? Voyons, comte, soyez franc. Vous m'avez dit que votre fortune est surtout en propriétés; que vous craignez d'être un peu gêné quand il faudra détacher des terres de rapport de votre Sapinière et des valeurs de votre portefeuille, pour la dot de M^{lle} d'Ornys. Est-ce exact?

— Parfaitement.

— Bon! Maintenant, dites-moi : tenez-vous *réellement* à cette alliance avec ce Kérue! Ces hommes si pieux, si rangés, cachent souvent des vices de caractère déplorables.

— Ce n'est pas le cas d'Hervé de Kérue! : s'il n'y avait pas la question de fortune, je le proclamerais un gendre charmant.

— Enfin, tenez-vous à ce mariage, oui ou non?

— Pour Marguerite, oui, je le répète. Hervé, M^{lle} de Kérue!, les docteurs Riéder et Lescure, le bon vieux curé, nos braves paysans, voilà son univers.

— C'est superbe! mais votre fille ne connaît pas la vie. Éprouvez-la, séparez un peu les

deux jeunes gens, et vous verrez que ce beau feu tombera bien vite.

— Essayez, si vous l'osez, comtesse... Moi, je veux cette enfant heureuse, sa mère l'a si peu été !

Ils rentrèrent au château, où, inquiète, Marguerite les attendait. Elle remarqua l'air satisfait de la comtesse de Nakau, et son cœur se serra comme à l'approche d'un malheur.

... A partir de ce jour, Marguerite et Hervé comprirent qu'ils avaient un adversaire déclaré en la personne de la comtesse; toujours sémi-lante, gracieuse pour la jeune fille, elle prenait des airs hautains vis-à-vis d'Hervé... Quand les deux fiancés se promenaient dans le parc, heureux d'un instant de solitude, ils étaient sûrs, au détour d'une allée, de voir apparaître la comtesse qui, s'emparant du bras de la jeune fille, se mêlait sans façon à l'entretien. C'était une petite guerre sourde qui attristait Marguerite, et irritait Hervé au dernier point. Il finit par déclarer à sa fiancée qu'il préférerait venir moins souvent durant le séjour de la comtesse à la Sapinière, plutôt que de se trouver constamment en présence de cette dernière. Il fit donc des visites moins fréquentes et plus courtes, espérant se dédommager après le départ de Flora. Mais les jours s'écoulèrent, et, quand septembre arriva, M^{me} de Nakau habitait encore le Mont-Dore.

XIX

Il y avait soirée chez M. et M^{me} Beker. Avant de retourner à Paris, ils voulaient réunir une dernière fois les châtelains des environs et quelques baigneurs retardataires. Les salons, brillamment illuminés, contenaient une société nombreuse et choisie. Dans les allées du jardin, les lanternes vénitiennes se balançaient sous une brise qui commençait à devenir un peu fraîche. Sous la véranda, les hommes fumaient ou jouaient autour des légères tables volantes dressées çà et là. Il y avait de l'entrain partout, et les villageois, pressés contre la grille d'entrée pour entendre la musique, ou apercevoir les riches toilettes, ne cessaient de répéter : « Sont-ils heureux, ces gens-là ! »

Marguerite d'Ornys ne paraissait pourtant pas une personne heureuse. Dès son arrivée, Hervé avait deviné tout de suite que ce n'était pas une souffrance physique qui bouleversait son charmant visage.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il, anxieux, pendant que la jeune fille dansait avec lui.

— Il s'est passé... Vous voyez les diamants qui brillent dans les cheveux, au cou, aux bras de la comtesse de Nakau ?

— Oui, après ?

— Ce sont ceux de ma mère.

Hervé poussa une exclamation.

— Restez calme, reprit Marguerite, elle nous observe, sans doute. J'étais prête et attendais au salon avec mon père que la comtesse des

cendit de sa chambre; elle parut enfin, l'air très contrarié :

— J'ai laissé mes diamants au bijoutier pour en consolider la monture, dit-elle; il avait promis de me les expédier pour aujourd'hui; Jean, que j'ai envoyé à la poste, revient les mains vides. Que mettre à présent? Au bal du Casino, j'ai pris mes turquoises, au bal de l'hôtel Chabaury, mes améthystes; j'avais réservé mes diamants pour la fin, et...

— Mais, Madame, interrompis-je, en souriant malgré moi de ce désespoir causé par un sujet si futile, la société s'est renouvelée depuis les bals dont vous parlez; nul ne saura que vous avez déjà porté la parure de turquoises et celle d'améthystes.

Elle me lança un regard étrange :

— C'est possible; mais je tenais à mettre mes diamants, et, ne les ayant pas, je préfère rester... Partez, comte, avec M^{lle} Marguerite, qui, je le comprends, est impatiente de danser.

— Mon père fit comme moi, et plaisanta d'abord; puis, voyant que, vraiment, elle regagnait sa chambre pour se déshabiller, il l'arrêta :

— Je ne souffrirai pas que vous restiez ici. J'ai les diamants de la comtesse d'Ornys, que je dois remettre à Marguerite le jour de sa majorité ou de son mariage; parez-vous-en ce soir.

— Elle accepta? demanda le jeune homme.

— Avec joie, Hervé, avec une expression de triomphe que vous pouvez voir encore sur son altier visage. Quand elle est revenue — elle qui nous fait tant de mal! — avec ces bijoux ayant appartenu à ma mère, j'ai bien souffert; et je souffre encore... doublement. N'a-t-elle pas demandé à mon père de danser avec elle ce soir! Il ne lui faut pas ces fatigues-là. Quand ces tortures finiront-elles, mon Dieu?

Hervé n'eut pas le temps de lui adresser quelques paroles réconfortantes, car l'orchestre achevait les dernières notes. Il serra tendrement la main de sa fiancée, la reconduisit à sa place, puis, quittant la salle de bal, il alla au jardin, où il prit une allée obscure pour réfléchir à son aise.

Soudain, dans une allée parallèle, dont il n'était séparé que par une longue charmille, deux voix se firent entendre. Hervé allait s'éloigner; mais un nom l'arrêta net et le cloua sur place.

— Mon cher Marville, disait une voix inconnue d'Hervé, vous êtes un franc écervelé, mais vous connaissez assez le comte d'Ornys pour lui éviter une folie.

— Une folie?

— Oui. Avez-vous remarqué cette comtesse de Nakau, qui étale avec un orgueil souverain des diamants... faux, évidemment?

— Je l'ai d'autant plus remarquée que je la vois souvent, répondit M. de Marville. Quant à ses diamants, faux ou non, ils sont superbes.

— Peu importe! Ce qui est nécessaire, c'est de prévenir le comte, ou mieux encore sa fille, qui pourrait peut-être arracher son père à l'influence de cette femme.

— Vous me faites frissonner, Schink. De quoi s'agit-il donc?

— Mon cher, ma situation de banquier me met en rapport avec bien des gens. Ce matin, j'ai reçu trois lettres : deux de Paris, une de Nice. On me prie de m'informer s'il est exact qu'il existe au Mont-Dore une propriété de valeur se nommant « la Sapinière », et si cette propriété appartient au comte d'Ornys, qui doit épouser dans quelques mois la comtesse de Nakau...

Une exclamation étouffée arriva à l'oreille de l'un des promeneurs.

— N'avez-vous rien entendu, Marville? Serions-nous écoutés?

— Pauvre Schink! Vous êtes soupçonneux comme tous les gens de votre état. Il a fallu vos instances pour m'éloigner de la fête. Personne, croyez-le, n'a l'idée de désertir le bal ou le jeu pour venir ici. Continuez donc.

— Eh bien! vous ne comprenez pas? La comtesse se marie pour faire payer ses dettes par M. d'Ornys, des dettes de couturier, de tapissier, etc., etc., dont le total est, paraît-il, assez important. Je plains peu le comte, qui, à son âge, devrait être assez raisonnable pour prendre d'amples informations, mais M^{lle} d'Ornys que, d'une commune voix, on proclame charmante. Avertissez-la : il est peut-être encore temps.

Un éclat de rire répondit au banquier.

— Schink, M^{lle} d'Ornys me traite déjà avec une froideur marquée; or, je désire trop entrer dans ses bonnes grâces pour être le porteur d'une mauvaise nouvelle. Elle l'apprendra toujours assez tôt, et doit même déjà savoir quelque chose. Elle est bien pâle, ce soir. Allons, mon vieux Schink, rentrons; je frissonne sous mon habit noir, et l'orchestre commence une valse : double raison pour abandonner ce coin obscur.

Ils partirent. Hervé resta encore quelques minutes, inquiet, agité, se disant qu'à tout prix il fallait avertir Marguerite. Quand il se sentit plus calme, il revint dans la salle de bal, et aperçut la jeune fille auprès de M^{me} Beker. Vivement, il s'approcha d'elle :

— Demain, après la messe, venez au chalet, dit-il tout bas, nous vous attendrons.

Elle le regarda :

— Au chalet?... Hervé, qu'y a-t-il, vous êtes d'une pâleur de mort.

— Demain, vous saurez tout. Au revoir!

... Quand Marguerite entra dans le petit salon où se trouvaient M^{me} de Kérnel et son fils, elle comprit qu'on allait lui apprendre quelque chose de grave.

— Ne me faites pas languir, murmura-t-elle en embrassant celle qu'elle nommait déjà sa mère. J'ai supposé maintes choses : perte d'argent, maladie de mon vieil ami Riéder, mort de ma chère Marcelle. Que sais-je ? Il n'y a rien de cela, je le vois à votre visage. Qu'est-ce donc ? J'écoute.

M^{me} de Kérnel, avec une délicatesse infinie, lui répéta la conversation entendue la veille par Hervé. Elle avait gardé pour la fin la nouvelle du mariage, et ne la lui annonça que lorsqu'elle la crut suffisamment préparée. Mais, alors, Marguerite se leva toute pâle :

— C'est faux ! c'est faux ! Mon père, épouser cette femme ! Je ne le crois pas, je ne le croirai jamais... Elle part ce soir, elle s'est subitement décidée en revenant du bal. Quand elle ne sera plus là, nous serons tous heureux... C'est faux ! c'est faux ! Dites-moi que c'est faux...

Effrayé du désespoir de la pauvre enfant, Hervé lui prit doucement les mains :

— Oui, espérons que c'est faux. La comtesse a sans doute parlé d'un mariage à ses créanciers pour leur faire prendre patience. Son départ nous favorise. Vous interrogerez votre père dès que vous serez seule avec lui. Vous lui apprendrez les bruits qui courent. Et M. d'Ornys, connaissant mieux la comtesse de Nakau, ne voudra pas donner son nom à... une aventure.

Elle sourit à travers ses larmes. Ces quelques mots faisaient briller dans son cœur une lueur d'espoir ; et, prenant congé de M^{me} de Kérnel et d'Hervé, elle revint à la Sapinière. Mais le coup avait été trop rude. La tête lui tournait, il lui semblait entendre des bourdonnements

stranges... Elle monta avec peine dans sa chambre, et, quand Rose vint l'avertir qu'on avait déjà sonné deux fois le déjeuner, elle la trouva dans un tel état de fièvre, qu'effrayée, elle la fit mettre au lit, et parla d'aller chercher le médecin.

— Nourrice, je n'ai besoin que d'un peu de solitude. Tu vas rester avec moi, et tu ne laisseras entrer personne, *personne*, entends-tu bien?

Elle reprit après quelques instants de silence :

— Parle-moi de ma mère. Elle était belle et bonne, n'est-ce pas?

— Belle comme un ange, et bonne à se faire adorer de tous.

— Mon père l'aimait?

Rose regarda la jeune fille, se demandant si le délire la prenait, ou si cette enfant avait appris quelque chose des douleurs de Marie de Ribains.

— Je pense que oui, balbutia-t-elle enfin.

Marguerite resta longtemps silencieuse, puis, se tournant vers sa gardienne :

— Crois-tu que mon père puisse se remarier à son âge, et se remarier avec... la comtesse de Nakau?

La nourrice joignit les mains, ses lèvres murmurèrent une prière.

— Ma mignonne, répondit-elle en caressant la jeune fille, tous les domestiques disent que cette femme a entortillé votre père; elle lui fait mille avances, mille coquetteries, pour l'épouser, bien sûr. Réussira-t-elle? C'est une autre affaire. Tous, nous la détestons; elle est orgueilleuse, dure pour les pauvres gens, et n'a pas plus de religion qu'un chien... Alons, dormez, belle chérie, au lieu de penser à ces choses-là. Il faut vous soigner, afin qu'en venant ce soir, M. Hervé vous trouve bien gaie et bien fraîche. Ce bon Hervé! nos villageois l'aiment de tout leur cœur...

Marguerite sourit, puis ferma les yeux, et ne parla plus.

Vers trois heures, on frappa à la porte de sa chambre. Rose alla ouvrir et se trouva en face de la comtesse qui demanda :

— M^{lle} Marguerite est-elle toujours souffrante ?

— Mademoiselle dort; je lui ferai les adieux de M^{me} la comtesse.

— Dort-elle vraiment, ma bonne femme, ou vous êtes-vous placée en sentinelle à la porte ?

— Elle dort, et je veille, en effet, à ce qu'on ne la réveille pas.

La comtesse eut un rire moqueur :

— Très bien ! Au revoir ! Au revoir ! Je ne vous remercie pas de vos services, car vous avez été particulièrement impertinente durant mon séjour ici. *Au revoir ! Au revoir !*

Elle partit. Rose écouta les talons de ses souliers retentir sur les dalles du corridor, le roulement de la voiture sur le sable de l'allée. Alors, tranquille, elle rentra dans la chambre de la jeune fille.

... Le lendemain, très pâle, très faible, Marguerite voulut descendre dans la salle à manger où son père déjeunait en parcourant les journaux. Elle alla à lui et l'embrassa tendrement.

— Si tu n'étais pas souffrante, Marguerite, dit-il d'un ton mécontent, je te gronderais. Défendre l'entrée de ta chambre à une personne qui a vécu plusieurs mois près de nous, c'est mal. Lui serrer la main ne t'eût pas coûté beaucoup. La comtesse a souffert de cette impolitesse et de la froideur que tu n'as cessé de lui montrer.

Marguerite ne répondit rien. Elle regardait mélancoliquement les arbres qui, au moindre souffle, laissaient tomber leurs feuilles sur les pelouses et dans le grand bassin.

— Il faut que je te parle, reprit M. d'Orny,

voyant qu'elle gardait le silence, car tu ne dois pas apprendre d'une bouche étrangère ce qui me concerne seul (il appuya sur ce mot). Depuis longtemps, je connais la comtesse de Nakau. Les voyages, bien des événements nous avaient séparés. Mais c'est une femme que j'aime et apprécie, il m'a été doux de la retrouver. Le séjour qu'elle a fait ici m'a encore davantage attaché à elle. Enfin, pour tout te dire, je lui ai offert de partager mon existence, et elle a accepté.

Marguerite, déjà si pâle, devint plus pâle encore. Sans le tremblement convulsif de ses mains, on aurait pu la croire morte, tant ses traits étaient rigides et son regard fixe.

— Tu ne réponds pas? continua son père qui s'effrayait de cette insensibilité. Je sais, je reconnais avec tristesse que tu n'as aucune sympathie pour la comtesse. Elle t'aime pourtant comme une mère.

— Comme une mère! dit cette fois la jeune fille, en tournant vers son père des yeux pleins d'angoisse... Comme une mère! Et tout cet été elle m'a fait souffrir : n'avez-vous donc rien vu, rien deviné?

— Elle a agi pour ton bien, te trouvant jeune encore, inexpérimentée, pour choisir l'homme avec lequel tu dois passer ta vie.

— Le choix est fait, ratifié par vous; qu'importe à la comtesse de Nakau que j'épouse celui-ci ou celui-là?

— Nous détournons la question. Je veux te demander, mon enfant, d'être polie, affectueuse, pour celle qui portera mon nom.

— Polie, oui, Affectueuse? non, je ne le pourrais.

Elle hésita, puis reprit avec effort :

— Ne vous fâchez pas de ma demande, père chéri : avez-vous pris des renseignements sur la position de la comtesse de Nakau?

— Quels renseignements?

— Au bal de M^{me} Beker on parlait de votre prochain mariage..., des diamants de la comtesse que l'on croyait faux, l'état actuel de sa fortune permettant cette dernière supposition. Un banquier a reçu plusieurs lettres de ses créanciers, s'informant de la valeur de votre Sapinière...

— Assez, Marguerite ! Assez, je te prie. La comtesse m'a avoué sa gêne présente, et je n'entends pas que tu te fasses l'écho des can-can mondains. Je devine qui t'a répété ces propos. M. de Kéruef est intéressé dans ces questions de fortune; il voudrait sans doute...

— M. de Kéruef est au-dessus de toutes les petites gens. Nous pensions l'un et l'autre vous faire auprès de nous une vie charmante; si, en vous donnant sa main, la comtesse de Nakau vous donne aussi le calme et le bonheur, nous en serons heureux, croyez-le bien, mon père.

Elle allait partir; le comte la retint :

— J'ai quelque chose à te demander, dit-il d'un ton bas. La comtesse désire que notre mariage ait lieu dans les derniers jours d'octobre. A ce moment, un de ses amis, qui doit lui servir de témoin, se trouvera à Paris; ce monsieur, — un Anglais — ne peut revenir plus tard.

Des larmes montèrent aux yeux de la jeune fille :

— Avançons alors l'époque de mon mariage.

— Non. Nous avons tout combiné avec la comtesse. Je te demande de patienter, surtout, de faire patienter M. de Kéruef. M^{me} de Nakau veut retourner passer l'hiver à Nice. Nous t'emmènerons. La douceur du climat te remettra un peu, car tu es réellement changée; au printemps suivant, nous reviendrons tous à la Sapinière où tu désirais tant qu'ait lieu ton mariage.

— Je ne sais si M. de Kéruef consentira, dit

Marguerite d'une voix étouffée. Il trouvera, comme moi, bien plus simple d'avancer l'époque de notre mariage; mes divers achats se feront ensuite.

— C'est impossible. Je vais être fort occupé ces temps-ci. Je ne puis faire simultanément, tu dois le comprendre, des démarches pour ton mariage et le mien. Je saurai même gré à M. de Kéruec de venir moins fréquemment nous voir, car je serai obligé de m'absenter souvent.

D'une voix plus douce, il ajouta :

— Nous quitterons la Sapinière plus tôt qu'à l'habitude. Dans huit jours nous devons être à Paris... Allons, sois raisonnable; je me sens si heureux, Marguerite !

Sans pouvoir répondre, elle appuya longuement ses lèvres sur la joue qu'il lui tendait, et monta dans sa chambre en passant par la galerie des portraits. Elle s'arrêta devant celui de Marie de Ribains, et le contempla longtemps :

— Comment peut-on vous oublier ? murmura-t-elle. Oh ! ma chère sainte ! ma mère ! priez pour lui et pour nous !

On arriva à la veille du départ. M^{me} de Kéruec et son fils retournaient à Paris en même temps que le comte et sa fille. Hervé, désespéré, avait tout tenté auprès de M. d'Ornys pour amener un changement dans ses décisions, faisant valoir la santé de sa fiancée fort ébranlée par toutes ses angoisses. Le comte était resté inébranlable; et Marguerite, devant la douleur du jeune homme, avait dû cacher la sienne pour lui donner du courage. Les malles étaient fermées, les housses recouvraient les meubles; Marguerite, fuyant ces appartements d'où la vie semblait bannie, se dirigea vers le cimetière. Elle voulait aller sur la tombe de sa mère porter les dernières fleurs de la saison, et demander la force dont elle avait besoin.

Arrivée au lieu de la sépulture des Ornys, elle s'agenouilla, déposa ses guirlandes, puis, cachant son front dans ses mains, pria et pleura longtemps. Quand elle se releva, Hervé était à côté d'elle.

— Je suis venu aussi lui demander du courage, dit-il. Nous allons être séparés. Pour vous détacher de moi, on mettra tout en œuvre. Ne m'oubliez-vous pas, Marguerite?

— Jamais ! Hervé !

Un mois après, Flora devint comtesse d'Ornys. En apprenant ce mariage, les amis du comte avaient essayé de l'en détourner, lui objectant son état de santé, les goûts de luxe de M^{me} de Nakau.

Il avait répondu froidement que ces questions le regardaient seul. Et, tout bas, le traitant de *fou*, on avait plaint sa fille, dont l'avenir serait peut-être compromis par cette union.

Le soir même du mariage, le comte, sa femme et Marguerite partirent pour Nice. Le docteur Riéder et Hervé étaient venus les accompagner jusqu'à la gare.

— Allons, mon enfant, courage ! dit le bon docteur à la jeune fille, pendant que le comte et Flora s'occupaient des bagages. Soignez-vous; votre amaigrissement, votre pâleur inquiètent Hervé. Dans quelques mois vous reviendrez, et, cette fois, nous vous sortirons des griffes de cette belle comtesse.

— C'est une terrible ennemie, et j'ai peur...
répondit tristement la jeune fille. Ah voici
mon père qui me fait signe de venir. Adieu,
docteur ! Adieu, Hervé ! Mes meilleures ten-
dresses à ma mère, acheva-t-elle tout bas.

— Les meilleures? demanda Hervé en la regardant.

Elle le regarda aussi, lui laissant lire ses

profond amour. Puis, serrant une dernière fois la main de ces deux amis si vrais et si chers, elle rejoignit à la hâte le comte qui s'impatientait de son retard.

Les voilà en wagon. Le train part.

Et, tandis que le comte radieux cause avec Flora, des larmes coulent, pressées, amères, sur les joues de Marguerite, sans que, cette fois, elle puisse refouler sa douleur.

XX

Tous les poètes ont chanté Nice, les coquettes villas dorées par le soleil, les orangers qui étendent sur la tête des promeneurs leurs rameaux chargés à la fois de fleurs et de fruits, les flots bleus de la Méditerranée, les charmes sans pareil de cette nature du Midi où tout réjouit le cœur et les yeux.

C'est là que nous retrouvons, par une belle journée de février, le comte d'Ornys et sa femme. Ils sont dans une chambre à deux fenêtres d'où la vue s'étend au loin sur la mer... Le long du boulevard, des femmes en toilette claire se promènent lentement. Des autocars passent, entraînant les étrangers pour de joyeuses excursions; des éclats de rire, des refrains d'opéra résonnent dans l'air. Il semble que chacun s'associe à la gaieté du paysage.

La comtesse d'Ornys, accoudée à l'une des fenêtres, est loin de partager l'entrain général.

— Vous n'êtes pas raisonnable, Flora, dit le comte, en froissant nerveusement un journal. Pour vous contenter, je dépense plus que mes

revenus ne me le permettent. En vous épousant, je ne vous ai pas caché qu'il me serait très doux de satisfaire quelques-unes de vos fantaisies, et très pénible de ne pas les satisfaire toutes. Les terres rapportent peu, mes valeurs en portefeuille sont à peu près nulles... Je ne puis vraiment vous acheter ce collier d'émeraudes.

— Quand je vous ai avoué mes dettes et mon amour du luxe, qu'avez-vous répondu ? « Flora, aucun sacrifice ne me sera pénible pour vous avoir : je paierai vos créanciers, je vendrai mes terres, s'il le faut, et placerai mon argent, pour que, mes revenus étant plus considérables, nous puissions jouir à deux. » Avez-vous dit cela ? fit-elle, se plaçant devant lui et le regardant froidement.

— Oui, Flora, car je vous aimais, je vous aime follement. Mais, à mon tour, puis-je vous demander si j'ai manqué à ma parole ? J'ai vendu les terres entourant la Sapinière (M. de Marville, heureusement, s'est trouvé là pour les acheter), non pour en placer l'argent, mais pour satisfaire des caprices qui deviennent plus nombreux chaque jour, et payer des dettes que je ne soupçonnais pas aussi considérables.

— Allez-vous me reprocher le passé ?

— Je vous reproche de n'avoir pas été assez franche. Vous deviez me dire que vous étiez totalement ruinée, à bout de ressources, traquée par les marchands ; que j'étais pour vous un pis-aller ; que vous profitiez de mon amour toujours vivace pour vous sortir d'embarras ; que vous preniez mon nom sans m'aimer. Flora, sans m'aimer, car vous ne m'aimez pas !

— Mon cher, je n'ai pas une nature à débiter des tendresses ; laissez-moi vous dire qu'à notre âge c'est ridicule.

— Ridicule ! répéta M. d'Ornys ; ne me poussez pas à bout, Flora.

Cette dernière était devenue fort pâle.

Le comte s'en aperçut et lui tendit la main ■

— Pourquoi susciter une querelle?... Allons, souriez un peu, et sortons de cette chambre où l'on étouffe, pour aller faire une promenade en mer... Marguerite s'amuse à dessiner, mais elle doit être prête depuis longtemps... Vous détournez la tête, et vous retirez votre main? Après quatre mois de mariage, se peut-il qu'il y ait guerre entre nous! Je ne puis cependant appauvrir ma fille pour satisfaire vos fantaisies. La pauvre enfant serait déjà en droit de m'adresser des reproches.

— Des reproches!... Les millions de M. de Marville seront toujours à son service et au vôtre. Je voudrais bien être à la place de cette poétique beauté.

— Taisez-vous, Flora, de grâce, ou je ne réponds plus de moi... Venez-vous?... Il fera si beau en mer!

— C'est votre dernier mot, je dois renoncer au collier?

— Oui : son prix est inabordable. Je ne sais même pas comment nous pourrions rester ici jusqu'en avril. Le plus sage serait de partir pour la Sapinière.

— Grand merci... L'été, ce sera suffisant. Vous dites donc que vous me refusez le collier?

— Je refuse.

— C'est bon. Sortez seul, je n'ai nullement envie d'aller me promener.

Elle passa dans le petit salon voisin dont elle referma la porte avec fracas. Le comte la regarda partir; puis, s'asseyant dans le fauteuil, il essuya son front couvert de sueur.

— Quel supplice! balbutia-t-il. Oh! Marie, vous êtes bien vengée!

A ce moment, la porte de la chambre où travaillait Marguerite s'ouvrit doucement, et la jeune fille entra. En apercevant son père, elle comprit sa souffrance. Toute à son dessin, elle

Il avait entendu qu'un murmure confus, mais, depuis longtemps déjà, elle devinait que le comte n'avait pas le bonheur rêvé.

— Comment ! s'écria-t-elle avec un sourire, pas encore votre chapeau sur la tête ! Vite, vite, partons ; depuis une demi-heure nous devrions être en mer. Chose promise, chose due. Voici vos gants, le parasol qui vous donne l'air d'un colon. Vous êtes magnifique, mais très pâle ! Il vous faut la brise salée jointe à quelques rayons de soleil.

— Demande à ta belle-mère si elle se décide à venir, mon enfant.

Marguerite obéit docilement ; mais une voix sèche répondit :

— Non, j'ai une violente migraine et désire rester ici.

La jeune fille prit alors le bras de M. d'Ornys et l'entraîna au dehors :

— L'air vous est nécessaire, sortons ; prenons, en passant, le vieux baron autrichien que vous aimez tant. Tous les trois, nous ferons une partie charmante.

Quand ils revinrent, le vent de mer avait rosé les joues de Marguerite, et la distraction avait rasséréné le front du comte d'Ornys. Il entra dans sa chambre : la porte du salon grande ouverte permettait de voir que Flora n'était plus là. Elle ne parut pas à l'heure du dîner, et ne rentra que fort avant dans la nuit. Aux questions de son mari, elle répondit que, sa migraine ayant subitement disparu, elle était allée à une réunion, s'était beaucoup amusée, se sentait très lasse et désirait dormir.

— Vous m'en voulez toujours ? demanda le comte.

— Non, mon cher, non... Bonsoir.

XXI

Quelques jours plus tard, le baron autrichien donnait une soirée.

Il allait avec sa femme quitter Nice la semaine suivante; c'était la réunion des adieux.

— Êtes-vous prête, Flora? demanda M. d'Ornys, qui attendait avec Marguerite que sa femme sortît de sa chambre. C'est vraiment ridicule d'arriver toujours en retard. Depuis deux heures vous êtes à votre toilette.

— Me voici, dit la comtesse qui parut enveloppée d'un léger manteau blanc. Il y avait quelques points à faire à ma robe et...

— Montrez comme vous êtes belle.

Soudain, il poussa une exclamation étouffée, en apercevant le collier d'émeraudes sur le cou blanc de Flora.

— Malheureuse! Avez-vous juré ma ruine?

— Calmez-vous, de grâce. Vous ne devez rien à personne. Ce collier est à moi, bien à moi, et il est payé; je vous montrerai demain, si vous le désirez, la facture acquittée.

— Tout de suite!

Flora disparut, et une minute après, portant la note dépliée, elle passait son ongle rose sous ces mots : « payé comptant. »

— Vous êtes satisfait? Partons maintenant!

— On vous l'a donné alors? C'est encore plus affreux!... Avouez, avouez donc!

— Vous êtes insupportable, répondit froid-

ment la comtesse; je ne dois rien, et on ne m'a rien donné, rien, rien, rien.

— Comment est-il à vous? Je ne partirai pas sans le savoir...

Et M. d'Ornys, retirant la clé du salon, la mit dans sa poche.

Sa femme, les bras croisés, le regardait d'un air de défi.

— Parlez donc, fit-il, en lui serrant les mains à les broyer.

— Vous me faites mal, Monsieur, et vous vous y prenez singulièrement pour obtenir un aveu. Vous n'aurez rien de moi par la violence, souvenez-vous-en. De plus, vous épouvantez votre fille... Elle est prête à se trouver mal.

En effet, Marguerite se sentait défaillir. La souffrance qui se lisait sur son visage émut le comte. Ouvrant rapidement la porte, il passa le bras de Marguerite sous le sien.

— Je ne veux pas faire un scandale, Flora; nous allons à cette soirée, mais j'ai le droit d'exiger la provenance de ce bien, et j'en ai de ce droit.

La fête était dans tout son éclat quand ils arrivèrent, et les danseurs entourèrent aussitôt la comtesse et Marguerite. M. de Marville, qui s'était installé à Nice presque en même temps que la famille d'Ornys et faisait partie des invités du baron, paraissait soucieux ce soir-là. Vers la fin du bal seulement, il s'approcha de Marguerite pour lui demander une valse. Lui, si danseur, si gai, il ne parla pas à sa danseuse. A la fin seulement, il dit d'une voix émue :

— Mademoiselle, j'ai peur d'être qualifié d'indiscret en vous donnant un conseil qui me paraît urgent. S'il vous est possible de faire avancer votre départ de Nice, agissez. Le repos, l'honneur de M. d'Orny, en dépendent peut-être.

Surprise, inquiète, Marguerite ouvrit les lèvres pour formuler une question, mais déjà M. de Marville la reconduisait à sa place en répétant très bas :

— Agissez !

Agir, quand on se sent faible, ignorante du danger qu'on court, est-ce facile ?

Marguerite n'aimait pas M. de Marville ; n'importe ! Il savait quelque chose, elle devait le questionner. Evidemment, il l'engagerait de nouveau, et alors...

Sa rêverie fut subitement interrompue... M. d'Ornys, prétextant la fatigue, désirait partir.

Aucun mot ne fut échangé pendant le court trajet de la villa à l'hôtel. Toujours courtois, le comte offrit la main à Flora pour l'aider à descendre du landau, il baisa sa fille au front en lui souhaitant le bonsoir. Puis, une fois dans la chambre, seul avec sa femme, il dit froidement :

— Vous allez me répondre maintenant, n'est-ce pas ? Je veux savoir d'où vient ce bijou.

La comtesse eut un geste impatient :

— Il est inutile de commencer une nouvelle scène. Le jour de votre promenade en mer, je me suis dirigée par hasard vers le Casino. On jouait, j'ai joué. Le sort m'a été propice, j'ai acheté le collier. Vous êtes satisfait ? Bonsoir...

— Malheureuse ! si, au lieu de gagner, vous aviez perdu !

— Eh bien ?

— Eh bien ! Je tiens à mon nom. Il n'a jamais été souillé. Plutôt que de ne pouvoir payer une dette d'honneur, je préférerais la mort. Me comprenez-vous ?

— Parfaitement. Mais comptez-vous donc votre fille pour rien ? Elle est majeure depuis quelques jours et pourrait vous aider si jamais vous vous trouviez dans la détresse. De

plus, vous vous montrez bien sévère pour les autres. On m'a affirmé que vous étiez joueur aussi, et joueur souvent malheureux.

— Taisez-vous, Flora, si ma fille vous entendait ! Moi, m'abaisser devant elle, lui avouer une fatale passion ! jamais ! jamais !... Et puis, l'amour a accompli un prodige. Depuis mon mariage, je n'ai pas touché une carte. Et vous ? Oh ! quand je pense...

Il cacha son front dans ses mains. Sa femme haussa les épaules, puis s'approcha de lui :

— Allons, Max, dit-elle, c'est l'heure de dormir. Je ne croyais vraiment pas avoir commis une faute si considérable en jouant pour posséder ce collier qui me faisait envie depuis longtemps.

Sa voix était plus douce... Il releva la tête, et regarda Flora avec tristesse :

— Si vous m'aimiez, vous m'éviteriez des secousses aussi terribles. Nous pourrions être si heureux ! Soyez raisonnable, et tout ira bien.

Quand, le lendemain, Marguerite, triste et inquiète, vint souhaiter le bonjour à son père, elle fut à la fois surprise et heureuse de voir que son front s'était rasséréné. Malgré cela, profitant d'une courte absence du comte et se souvenant des étranges paroles de M. de Marville, elle dit à sa belle-mère :

— Je trouve mon père très souffrant depuis quelque temps, Madame; n'avez-vous pas remarqué comme moi son amaigrissement et sa pâleur ?

— Pas du tout, ma chère. Il a un excellent appétit, dort beaucoup mieux que moi, et ne se plaint d'aucune fatigue.

— Il souffre pourtant, reprit la jeune fille avec insistance; cette vie enfiévrée ne lui vaut rien, on me l'a dit souvent. Je n'ose lui parler de quitter Nice. Il sait que vous aimez cette

ville, et me refuserait certainement. Ne pourriez-vous, Madame, devancer l'époque du départ? Le Mont-Dore commence à être habitable maintenant. Puis, si la Sapinière vous déplaît trop pour sa solitude absolue, retournons à Paris, où il est facile de...

D'un ton sec, la comtesse l'interrompt :

— Je vous remercie de vos conseils, ma belle. Vous seriez enchantée de voir le docteur de Kérue!... Mais M. d'Ornys ne céderait pas à mes instances. Il aime le monde autant que je l'aime moi-même.

— Un mot de vous obtiendrait tout de lui, insista Marguerite. Je ne songe pas à M. de Kérue! en ce moment, mais à mon père dont l'état me tourmente.

— Assez, je vous prie, ma chère. Je suis énervée ces temps-ci, et n'ai pas besoin que vous me communiquiez vos craintes... *chimériques*, je vous l'assure.

Marguerite sentit des larmes lui monter aux yeux. Elle plia son ouvrage et se dirigea vers sa chambre, en disant lentement à la comtesse :

— Si vous l'aimiez comme il vous aime, vous partiriez ce soir même, Madame.

— Comme il m'aime!... Votre père m'a singulièrement prouvé son amour, autrefois. Il n'est marié avec une femme qu'il n'aimait pas, et m'a laissée, laissée, entendez-vous? après avoir promis de m'épouser. Êt vous voulez que, maintenant, je sacrifie mes goûts pour lui? Ah! certes, non.

Frappée au cœur par cette cruelle révélation, Marguerite, dans la solitude de sa chambre, tomba à genoux... M. d'Ornys n'avait pas aimé sa première femme! Sa mère à elle, Marguerite! Sa mère, un ange de douceur, de bonté, dont les vieux paysans lui parlaient d'une voix attendrie! Il ne l'avait pas aimée, et il aimait Flora!... Oui, oui, elle disait vrai,

cette femme. Mille faits, mille souvenirs confus se pressaient dans l'esprit de la jeune fille. Elle songea et pleura longtemps, oublieuse des heures; puis, triomphant de cette crise de désespoir, elle demanda à Dieu du fond du cœur le courage nécessaire pour ne pas haïr la comtesse et donner à son père le même amour. Ce fut avec un sourire sur les lèvres qu'elle aborda plus tard M. d'Ornys; Flora put constater avec rage que, si le dard lancé par ses lèvres méchantes avait percé le cœur de sa victime, les traits de cette victime gardaient leur inaltérable sérénité.

— Où puise-t-elle donc une énergie pareille? se demandait-elle, regardant à la dérobée le visage pâle mais tranquille de Marguerite.

Elle eût été fort étonnée si on lui eût montré le crucifix au pied duquel la jeune fille avait prié...

XXII

Encore une quinzaine, et la colonie de Nice songerait au départ. Le soleil devenait chaud, on faisait moins de joyeuses parties, mais, le soir, le carnaval agitait ses grelots, et on s'amusaient follement... La santé de Flora résistait aux fatigues multiples : on pouvait la croire née pour se divertir sans relâche... Le comte qui, les premiers temps, accompagnait régulièrement sa femme, ne paraissait plus que de loin en loin avec Marguerite; et les élégantes derrière leur éventail, les hommes entre deux lectures de journaux, disaient : « Ce pauvre

d'Ornys est malheureux... La comtesse est ravissante, mais d'une coquetterie effrénée!... Pauvre d'Ornys!... »

Oui : « Pauvre d'Ornys ! » Les scènes se multipliaient entre le comte et sa femme. Après le collier d'émeraudes, Flora avait eu d'autres fantaisies onéreuses. Trop faible, le comte avait vendu successivement des terres, une ferme. Et, bientôt, cela ne suffisant pas à payer les dettes de jeu, la comtesse, abaissant son orgueil, avait supplié Marguerite de lui venir en aide.

Terrifiée, voyant enfin le gouffre que n'avait osé lui nommer M. de Marville, la jeune fille avait généreusement donné des fonds à son ennemie pour éviter un coup peut-être mortel à son père; mais elle avait, en retour, demandé un prompt départ. Flora avait promis, puis, de jour en jour, avait retardé sous un prétexte ou sous un autre.

Un soir, irrésistiblement attirée au Casino, fascinée par la vue de l'or, grisée par un premier gain, elle risqua une somme folle... et perdit.

M. de Marville, qui arrivait dans la salle de jeu, l'aperçut, blême de terreur, et l'entraîna malgré elle.

A peine dehors, subitement dégrisée, la comtesse regarda son compagnon :

— Vous voulez me conduire à l'hôtel? dit-elle d'une voix saccadée. C'est impossible. Laissez-moi... Je ne puis revoir mon mari.

M. de Marville haussa les épaules.

— Écoutez, Madame : depuis deux mois que je vous vois fidèle habituée du tapis vert, je n'ai cessé de vous répéter de partir. Le rôle de mentor ne me convient nullement. Je ne suis pas joueur, c'est vrai; mais mes chevaux, mes papiers absorbent un argent fou. Seulement... vous le savez : j'aime avec passion M^{lle} d'Or-

nys, et l'idée d'un chagrin pouvant l'atteindre me peine profondément. De cette crainte viennent tous mes conseils que vous n'avez pas écoutés. Aujourd'hui, ce soir, je vous présente deux alternatives : ou avouer votre dette au comte...

— Jamais ! jamais ! interrompit la comtesse.

— Ou décider M^{lle} d'Ornys à m'épouser. Si vous m'obtenez son consentement, je paye votre dette sans que le comte en sache rien.

La comtesse resta silencieuse, les yeux fixés sur la mer...

— C'est bien ! dit-elle enfin. J'ai le choix entre votre mariage avec ma belle-fille et la mort. Je vais ce soir tenter la chance. Si je ne réussis pas...

Sans achever, elle quitta précipitamment M. de Marville et rentra à l'hôtel. Passant sur la pointe des pieds devant la chambre du comte, elle alla frapper à la porte de Marguerite.

La jeune fille s'éveilla en sursaut, écouta...

— Ouvrez... Ouvrez vite... C'est moi, votre belle-mère.

Effrayée, Marguerite obéit aussitôt :

— Mon père est-il malade ? interrogea-t-elle à la vue du visage bouleversé de la comtesse.

— Votre père se porte bien, ma chère ; je le pense, du moins. J'ai à vous parler, recouchez-vous promptement, la nuit est fraîche.

Elle s'enveloppa d'un grand manteau, regarda Marguerite avec une attention extrême ; puis, se décidant à parler, elle fit un récit rapide des événements de la soirée.

Les yeux dilatés d'épouvante, la jeune fille écoutait sans prononcer un mot. Mais, quand Flora en vint à la proposition de M. de Marville, elle jeta un cri d'indignation qui donna le frisson à sa belle-mère. Si le comte l'avait entendu !

— Tout ! Tout plutôt que cela ! Me vendre ainsi ! Non, c'est impossible...

Elle s'arrêta soudain, et le visage de Flora devint d'une pâleur de mort. Le comte d'Ornys, les traits rigides, se tenait debout sur le seuil.

— Flora, dit-il d'une voix qui résonna étrangement dans le grand silence de la nuit, j'ai entendu la fin de votre conversation. Malheureuse ! Vous avez donc juré ma ruine et ma mort ! Je vous ai souvent pardonné... Je vous aimais. Le mépris tue l'amour, je serai cette fois inflexible. Nous partirons à trois heures pour Paris. D'ici là, j'écirai au notaire. M. de Marville, acquéreur complaisant, prendra certainement les bois qui entourent la Sapinière. Cette vente, la dernière que je puisse faire, couvrira sans doute votre dette, et me permettra de payer votre pension dans une maison de retraite à votre choix, car la vie commune n'est plus possible, et je dois prendre des précautions pour assurer... l'avenir. Ai-je besoin d'ajouter que vous ne devrez pas sortir jusqu'au moment du départ. Il me reste mon vieux château, et je ne tiens pas à le vendre pour payer vos folies.

Il montra du doigt la chambre à la comtesse, la fit passer devant lui, et referma la porte, sans même jeter un regard sur sa fille atterrée.

Après le déjeuner, le comte dut s'absenter pour quelques courses indispensables. Il laissa Flora très occupée à faire les malles avec Marguerite. Quand il rentra, un peu avant l'heure fixée pour le départ, la comtesse n'était plus là.

— Elle est allée dire adieu à quelques amis, expliqua la jeune fille.

Une rapide contraction passa sur le visage de M. d'Ornys, mais il ne prononça pas un mot. Il fit charger les bagages sur l'omnibus

de l'hôtel, consulta l'indicateur du chemin de fer, en proie à une inquiétude dont il ne pouvait se défendre; puis, regardant sa montre, il dit soudain à Marguerite :

— Partons, il est temps.

— Et ma belle-mère?

— Je lui avais formellement défendu de sortir, elle a enfreint cette défense. Sachant l'heure de notre départ, elle s'attarde sans doute pour nous forcer à manquer le train. Je la connais maintenant, et je me montrerai aussi sévère que j'ai été bon. Il s'agit de mon honneur, et je ne puis céder.

Ils montèrent en voiture. A la gare, jusqu'à la dernière minute, Marguerite espéra voir paraître la comtesse. Personne ne vint... Et ce fut dans le silence et l'angoisse que les voyageurs arrivèrent à Paris.

XXIII

Deux jours après le retour du comte d'Ornys, M. de Marville sonnait à la porte de son appartement.

— M. le comte est sorti, répondit le domestique qui vint ouvrir.

— Et M^{lle} d'Ornys?

— Mademoiselle ne reçoit pas. On va partir pour la Sapinière : la maison est bouleversée...

— Donnez ma carte à M^{lle} d'Ornys, dites-lui que je tiens à la voir pour chose urgente.

Le domestique revint deux minutes après.

— Entrez, Monsieur; Mademoiselle est dans le petit salon.

Dès que la jeune fille aperçut M. de Marville, elle s'écria :

— Il y a un malheur ! Depuis notre arrivée, nous vivons dans une inquiétude que je ne puis exprimer. Ma belle-mère est-elle toujours à Nice ?

Sans répondre à cette question, M. de Marville dit lentement :

— Vous me pardonnerez, Mademoiselle, d'avoir insisté pour être reçu. J'ai vu sortir M. d'Ornys, et je suis venu vous parler, pour que vous lui adoucissiez... une grande douleur.

— Une grande douleur ! Encore !!! Parlez vite, Monsieur.

— Le jour de votre départ, j'étais sur le boulevard à flâner avec quelques amis, quand j'aperçus la comtesse qui sortait précipitamment de l'hôtel. Je la saluai au passage; puis, voyant qu'elle me faisait signe d'aller vers elle, je m'approchai. « Mes affaires vont très mal, dit-elle d'un ton saccadé; mon mari est furieux, on part ce soir. J'ai tenu à vous dire merci... et adieu. » Elle avait un air si étrange que je résolus de la surveiller. Elle entra chez le vieux baron autrichien..., et je me promenai devant la villa en attendant la fin de sa visite... Une heure s'écoula ainsi. Le moment du départ arrivait... Inquiet de ne pas voir sortir la comtesse, j'allai sonner à la grille du jardin et demandai si M^{me} d'Ornys était encore là. Le domestique me répondit : « La comtesse est restée tout au plus cinq minutes : elle était fort pressée; M. le baron l'a reconduite par la terrasse... » Bouleversé, je courus au Casino... Là, j'appris que la comtesse avait quitté la salle après avoir perdu une forte somme, qu'elle avait ensuite loué une petite barque, exprimant le désir d'aller jusqu'au village voisin.

Que vous dire de plus, Mademoiselle?... Pressentant un malheur, je pris à la hâte

un bateau et ramai vigoureusement dans la direction du village indiqué; à moitié chemin, je rencontraï le batelier qui avait conduit M^{me} d'Ornys; il me raconta que, la « dame » ayant désiré voir de près d'énormes rochers s'avancant dans la mer, il avait abrité sa barque dans une petite anse, pendant que la « dame » cherchait des coquillages. Il s'était peu à peu assoupi. Un cri l'avait réveillé en sursaut, et il avait vu la dame tomber du rocher dans la mer. Effrayé, il avait appelé, personne n'avait répondu. Alors, il s'était jeté à l'eau. Excellent nageur, il avait plongé, cherché; puis, à bout de forces, il avait regagné sa barque et il revenait... sans l'étrangère...

— Quelle mort ! balbutia Marguerite frémissante de terreur. N'a-t-on pas retrouvé le corps de la comtesse ?

— J'ai fait sonder, fouiller, sans résultat, l'endroit indiqué par le batelier. Un courant a dû l'entraîner au large.

— C'est horrible ! Comment apprendre cela à mon père ? Le facteur est venu. Peut-être une lettre de Nice est-elle là, sur le bureau. Que devenir ?...

M. de Marville la regardait, épouvanté des ravages causés par la douleur sur ce jeune visage.

— Avant de quitter Nice, Mademoiselle, dit-il d'une voix émue, j'ai tout réglé au nom de M. d'Ornys. Nul ne saura le drame qui s'est déroulé là-bas. J'ai soudoyé le batelier. Si on apprend quelque chose, on croira à un accident. Prenez tous les ménagements possibles pour...

Il s'interrompit. M. d'Ornys venait d'entrer, et, fort pâle, les regardait l'un et l'autre :

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il.

Marguerite alla au-devant de lui, le fit asseoir, et, avec mille précautions, lui apprit la mort accidentelle de Flora. Il ne prononça pas

un mot durant ce pénible récit, mais son visage reflétait une indicible souffrance.

— Je désire vous parler, Monsieur, dit-il à M. de Marville, quand Marguerite eut achevé. Certains points me semblent obscurs. Je veux, aujourd'hui même, savoir toute la vérité. J'en mourrai peut-être, mais la mort doit sembler douce à côté de certaines douleurs.

Il quitta le salon, suivi de M. de Marville, et deux heures s'écoulèrent, deux heures qui parurent deux siècles à Marguerite. Elle entendit enfin son père accompagner M. de Marville, puis revenir dans son bureau, et... plus rien.

Dévorée d'angoisses, la jeune fille, après avoir attendu quelques minutes, se décida à aller trouver le comte. Doucement, elle poussa la porte... Un cri s'échappa de ses lèvres, et, courant vers M. d'Ornys, elle lui enleva l'arme qu'il tenait à la main :

— Qu'alliez-vous faire? balbutia-t-elle, le couvrant de baisers et de larmes. Vous ne songiez plus à Dieu ni à votre enfant? Parlez-moi... Ne me regardez pas ainsi. Je vous laisserai seul, si vous le désirez; mais jurez-moi, sur le souvenir de ma mère, que vous n'attendrez pas à votre vie.

D'un geste lassé, M. d'Ornys passa la main sur son front :

— Je traverse un de ces moments critiques auquel la mort seule peut mettre un terme, dit-il presque bas. J'ai poussé à bout M. de Marville. Je suis ruiné, mon enfant, ruiné par cette malheureuse, par cette...

— Elle est morte, interrompit faiblement Marguerite...

— Par sa faute, je dois tout vendre... même le château, pour m'acquitter envers M. de Marville. C'est horrible ! Et tu veux que je vive !...

Atterrée, la jeune fille demanda :

— Ma dot ne peut-elle empêcher la vente du château?

— Ta dot ! Une goutte d'eau dans un pareil désastre. Il y aurait un moyen, un seul, de sortir de cette situation ; et, convaincu de ton refus, je n'hésitais pas à me tuer.

— Quel moyen ? Dites, père ; dites vite...

— Épouser de Marville... Il trouve un acquéreur pour Valtan. Nous habiterions la Salignière, et il ne serait plus question de dettes. Voilà ce qu'il m'a dit il y a vingt minutes. Pour la forme, simplement, j'ai ajourné la réponse jusqu'à demain. Avais-je tort de choisir la mort ?

Affaissée dans un fauteuil, Marguerite, le front dans ses mains, pleurait désespérément.

Le comte répéta :

— Avais-je tort de choisir la mort?... Consentirais-tu à sacrifier Hervé de Kéruec pour assurer mon repos ?

Soudain, la jeune fille essuya ses larmes, se leva, et, entourant de ses bras le cou de M. d'Ornys :

— Père, dit-elle, je vais prier, réfléchir. Promettez-moi que vous ne chercherez pas à attenter à vos jours.

Il la serra contre sa poitrine, mit l'arme dans un tiroir dont il lui donna la clé :

— Garde-la, ma pauvre petite : le désespoir serait, je crois, plus fort que mon serment.

Elle le quitta, et, s'enfermant dans sa chambre, elle tomba à genoux devant son crucifix. Ce furent d'abord des sanglots déchirants, des mots sans suite, des révoltes, des appels à sa mère, des luttes avec son amour pour Hervé, des cris de détresse vers le ciel, des regards désolés sur un tableau représentant la Vierge des Douleurs. Et, peu à peu, la vue de cette Vierge aux angoisses et à l'abnéga-

tion incomparables, produisit l'apaisement dans l'âme de la jeune fille. A l'aube, la résolution de Marguerite était prise... Elle s'assit devant sa petite table, écrivit quelques pages, et, sans même les relire, les glissa dans une enveloppe, mit l'adresse : « Madame de Kérue! »; puis, ôtant le myosotis de saphir qui brillait à son doigt, elle le baisa longuement : « Adieu, Hervé, murmura-t-elle, adieu pour toujours. » L'anneau rejoignit la lettre. Alors, sommant un domestique, Marguerite le pria d'aller immédiatement chez le docteur Riéder. Cela fait, elle se rendit vers M. d'Ornys, et lui dit sans aucun préambule :

— Père, j'ai beaucoup réfléchi depuis hier : je consens à épouser M. de Marville.

Effrayé de sa pâleur, de la voix étrange avec laquelle elle prononçait ces mots qui décidaient de son avenir, le comte attira sa fille contre sa poitrine :

— Tu te sacrifies, mon enfant... C'est impossible, cela !... Tu n'aimes pas M. de Marville... Et Hervé... ?

Elle l'interrompit :

— J'ai écrit à M^{me} de Kérue! pour lui apprendre ma résolution.

— M^{me} de Kérue! viendra, ma pauvre enfant, Hervé aussi, sans compter le docteur Riéder.

— Ils ne viendront pas; je leur dis que ce serait inutile, que ma décision est irrévocable.

— Tu seras malheureuse.

— Vous serez heureux. La Sapinière vous restera, et je vous soignerai si bien que vous vous remettrez peu à peu de ces terribles secousses. Quand M. de Marville doit-il venir ?

— A dix heures.

— C'est bien, père; vous pouvez lui dire que j'accepte.

Quand M. de Marville, introduit par le comte d'Ornys, entra dans le petit salon où se trou-

vait Marguerite, elle l'accueillit par un sourire.

— Dois-je croire ce que monsieur votre père vient de me dire, Mademoiselle? demanda le jeune homme d'une voix émue.

Pour toute réponse, elle lui tendit la main, n'osant parler de peur d'éclater en sanglots.

Il la regarda quelques secondes, et, devant ce visage pâle, ces yeux brûlés de larmes, il songea qu'un immense sacrifice s'accomplissait par amour filial. Il baisa la petite main qu'il avait gardée dans les siennes, et murmura :

— Cette union était le rêve de ma mère. Je vous promets de vous rendre heureuse, Mademoiselle.

Elle sourit de nouveau, écouta les mille projets de M. de Marville, laissa ce dernier libre de fixer l'époque du mariage; et il fut décidé que, un mois plus tard, dans une stricte intimité, Marguerite deviendrait la femme de Raoul de Marville.

• • • • •

XXIV

Le jour baissait rapidement dans le logement occupé par le docteur Riéder et ses protégés... Hervé, parti depuis la veille au soir pour voir à la campagne un client gravement malade, n'était pas encore revenu. Sa mère et son vieil ami l'attendaient de minute en minute avec une anxiété facile à comprendre. M^{me} de Kéruel, assise près de la croisée, avait abandonné

son tricot, et des larmes coulaient de ses joues sur ses mains jointes dans l'attitude de la prière.

Le docteur, enfoncé dans son fauteuil, tisonnait fiévreusement le feu, s'arrêtant parfois pour écouter, quand il croyait reconnaître le pas de son fils adoptif.

— Vous êtes toujours décidée à lui apprendre cette nouvelle ce soir? dit-il tout à coup. C'est absurde! C'est fou! Il va revenir brisé; une bonne nuit lui serait nécessaire pour le remettre un peu.

— Cher excellent ami, est-ce qu'à mon visage Hervé ne comprendra pas que le malheur est tombé sur nous? Et puis, n'ayant pas vu Marguerite hier, il voudra, malgré sa fatigue, aller chez M. d'Ornys. Alors, qu'arrivera-t-il? Mieux vaut tout lui dire... Oh! mon pauvre enfant... Cet amour faisait sa vie!

— Hervé est un homme, fit le docteur avec brusquerie... Il pensera qu'on ne l'aimait guère pour le sacrifier ainsi.

— Ne parlez pas de la sorte, docteur... Je connais Marguerite : elle avait donné tout son cœur à Hervé... Elle croit maintenant devoir sacrifier son amour à son père. On pourrait lui dire qu'elle exagère le dévouement, mais non qu'elle fait mal. Nous serions riches, nous paierions les dettes laissées par cette malheureuse comtesse, et assurerions le repos de M. d'Ornys. Hélas! en faisant tout le possible, en donnant le peu que nous avons, nous n'arriverions pas...

Elle s'interrompt : on venait d'ouvrir la porte du vestibule, et une voix jeune et gaie se faisait entendre :

— Comment! on n'est pas à table! On m'a attendu!

Vivement, Hervé entra dans le petit salon :

— Bonjour, mon vieil ami; bonjour, mère,

allez-vous bien depuis hier?... Ouf! je suis brisé, et je meurs de faim.

En disant cela, il serrait la main du docteur et donnait un baiser à sa mère... Il tressaillit tout à coup : les joues de cette dernière étaient humides. Relevant rapidement le rideau de la croisée, il regarda M^{me} de Kéruec aux dernières clartés du soir et s'écria :

— Qu'avez-vous, mère? Vous pleurez, et mon bon Riéder n'a pas son sourire habituel.

Doucement, M^{me} de Kéruec le contraignit à s'asseoir près d'elle, et, prenant les mains du jeune homme dans les siennes, elle lui apprit peu à peu la triste vérité.

Immobile, le regard fixe, Hervé écoutait. Il ne fit pas un mouvement quand sa mère lui remit la petite boîte renfermant l'anneau qu'il avait passé avec tant de bonheur au doigt de sa fiancée.

Ses yeux n'eurent pas une larme en lisant les quatre pages désolées écrites par Marguerite. Mais, se levant brusquement, sans prononcer un mot, il sortit du petit salon.

Le silence régna après son départ... silence interrompu seulement par les sanglots de M^{me} de Kéruec. A la hâte, essuyant ses larmes quand le domestique vint avertir que le dîner était servi, elle alla frapper à la porte du cabinet d'Hervé. Personne ne répondit. A travers le trou de la serrure, elle l'aperçut assis devant son bureau, la tête dans ses mains, immobile comme une statue. Elle revint encore dans la soirée, dans la nuit, appelant le jeune homme, le suppliant d'aller prendre un peu de repos. Plongé dans sa douleur, Hervé ne l'entendit pas, ou ne voulut pas l'entendre... Il se disait que c'en était fait de ses rêves, et que le bonheur en ce monde n'était qu'un mot.

Le lendemain, avant de partir pour sa tournée de malades, il vint embrasser sa mère.

Devant cette figure subitement vieillie, elle eut un instant de révolte :

— Ah ! pourquoi l'as-tu connue et aimée ?

Il lui mit la main sur les lèvres et dit très bas :

— Mère, je vous en prie, ne me parlez jamais d'elle.

... Un mois après, Hervé revenait à pied de chez un malade, quand, devant Saint-Philippe-du-Roule, un embarras de voitures le contraignit à s'arrêter un instant. C'était un mariage. En essayant de se frayer un passage à travers la haie des curieux, ces mots frappèrent son oreille :

— Elle est très jolie, mais si pâle ! On dirait qu'elle va s'évanouir.

Machinalement, le regard d'Hervé se dirigea vers le porche... pour s'en détourner aussitôt : Marguerite, blanche comme une morte sous son léger bandeau de fleurs d'oranger, sortait de l'église au bras de Raoul de Marville.

... Pendant plusieurs heures, le jeune homme erra à l'aventure dans Paris, oubliant Dieu, les malades, sa mère, le docteur Riéder, dans l'excès de sa souffrance.

Vers le soir, le son d'une cloche arriva à ses oreilles. Hervé se découvrit, ses lèvres murmurèrent l'*Ave Maria*. Il songea qu'il avait été insensé ; il songea aux deux cœurs dévoués qui devaient être dévorés d'inquiétude à son sujet, et, arrêtant le premier taxi venu, il se fit conduire chez lui.

Le lendemain, le docteur Riéder, profitant d'une absence de son fils adoptif, dit sans préambule à M^{me} de Kéruec :

— Ma vieille amie, j'hésite depuis quelques jours à vous confier ma pensée tout entière ; mais la raison, la vie d'Hervé sont en jeu ; il est de mon devoir de vous avertir. Le chagrin mine Hervé. Depuis l'anéantissement de

ses rêves, il n'est plus le même homme. Le jour, il se fatigue en courses de tout genre, et ses collègues s'effraient de son assiduité au chevet des contagieux. La nuit, il reste courbé sur ses livres, étudie sans relâche, et recourt à des excitants violents pour se soutenir durant ces longues veilles. Encore quelques mois de cette vie, et Hervé est perdu.

Atterrée, M^{me} de Kérue! balbutia :

— Que faire, docteur? Pourquoi ne pas m'avoir parlé plus tôt?

— J'espérais toujours. Mais, hier, M^{lle} d'Ornys est devenue M^{me} de Marville. Par une fâcheuse coïncidence, Hervé s'est trouvé à la sortie faut qu'Hervé quitte Paris pour un temps, qu'il s'éloigne de ce qui peut lui rappeler le passé, qu'il voie de nouveaux horizons et de nouveaux visages. Une expédition se prépare. On cherche un médecin sérieux, intelligent. Ce sera Hervé, si vous le voulez.

— C'est affreux! s'écria la mère. Me séparer de lui! A mon âge!

— C'est l'affaire de deux ans. Il nous reviendra guéri de cœur et de corps.

— Et lui, voudra-t-il partir?

— Oui, j'en réponds; consentez seulement, ayez le courage de l'engager à quitter Paris, et nous le sauverons malgré lui.

.

Quinze jours après, le vaisseau emportant Hervé de Kérue! cinglait vers l'Indo-Chine. Dans le petit salon, le docteur Riéder, courbé sur une carte géographique, essayait de suivre la marche du navire, pendant que M^{me} de Kérue! priait pour le voyageur livré à la merci des flots, tout en regardant une Vierge des Douleurs que, le jour du départ d'Hervé, elle avait fait suspendre au chevet de son lit.

XXV.

Le jour même de son mariage, Marguerite partit pour la Suisse avec son mari et son père. Raoul de Marville avait loué un coquet petit chalet à Interlaken, comptant y passer tout l'été, et ne revenir à la Sapinière qu'en automne pour la saison des chasses. Au comble de ses rêves, passionnément épris de sa femme, il se montrait aussi attentionné pour elle et M. d'Ornys que le permettait sa nature égoïste et frivole.

Cependant M. d'Ornys dépérissait visiblement, et sa fille se répétait avec angoisse que le sacrifice de son bonheur ne prolongerait pas longtemps cette vie profondément atteinte. Bientôt, les crises devinrent plus fréquentes, le comte garda le lit, et, dès ce moment, la jeune femme, ne s'illusionnant pas sur l'état du malade, veilla nuit et jour à son chevet, malgré les observations, les instances, même les reproches de son mari.

Il finit par s'emporter contre ce qu'il appelait « exagération du devoir filial » et, pour échapper à la hantise de la maladie et de la mort, il chercha de joyeux compagnons, ne rentra que fort tard au chalet, faisant de temps à autre une courte apparition auprès de son beau-père plus affaibli chaque jour, et de sa femme, dont la démarche alanguie, les yeux ternés attestaient la fatigue et la douleur.

Un jour, de lui-même, le comte demanda un prêtre :

— Je veux aimer ce Dieu qui m'a donné une

femme comme ma pauvre Marie et une fille comme toi, dit-il à Marguerite. Je sens que je vais mourir, et mon unique regret est de te laisser malheureuse... malheureuse par ma faute. Comment mon orgueil a-t-il pu être plus fort que mon affection? Me pardonnes-tu, mon enfant?

— Père, répondit la jeune femme au milieu de ses larmes, je n'ai rien à vous pardonner. M. de Marville est bon... Il vous aime, il m'aime; je suis heureuse, croyez-le.

M. d'Ornys hocha mélancoliquement la tête :

— Tu souffres, j'en suis sûr, et, moi parti, le souvenir de ton sacrifice désormais inutile te fera souffrir plus douloureusement encore. Oh ! cette femme ! Dans quel abîme elle nous a plongés l'un et l'autre !

— Pardonnez-lui, père, pardonnez-lui : Dieu l'a jugée.

Il regarda sa fille :

— Oui, je lui pardonne pour que Dieu me pardonne aussi.

Le prêtre vint; il s'entretint longtemps avec le malade, lui donna les derniers sacrements, et, désormais tranquille, le comte d'Ornys attendit la mort.

Elle entra un soir au chalet, pendant l'absence de Raoul. Le comte s'éteignit doucement en tenant la main de Marguerite dans les siennes.

À genoux devant le lit funèbre qu'elle avait couvert de fleurs, la jeune femme sanglotait en proie à un désespoir sans nom, quand son mari entra fort avant dans la nuit. Il avait pris part à un joyeux dîner, il revenait très gai, complètement oublieux de la maladie de son beau-père, et... il trouvait le comte rigide et froid ! Marguerite avait été seule à l'heure de la séparation suprême ! !...

Des remords assiégèrent son cœur. Il s'approcha les yeux baissés, pour ne pas voir le visage qui reposait si calme sur la blancheur du lit, et prit la jeune femme dans ses bras :

— Me pardonnerez-vous mon absence, Marguerite? Ma seule excuse est que je ne croyais pas la mort aussi proche. Venez, ma pauvre petite; vous êtes brisée de fatigue; les sœurs veilleront votre père.

Elle secoua la tête :

— Je ne le quitterai pas une minute. Allez dormir, Raoul. Demain, je vous prierai de faire toutes les démarches nécessaires pour que nous puissions l'emporter en France.

M. de Marville la regarda sans comprendre.

— Croyez-vous que je veuille le laisser ici, sur une terre étrangère? Non, non; mon père doit reposer à côté de ma mère dans le petit cimetière du Mont-Dore. Quand je serai à la Sapinière, j'irai tous les jours prier sur leurs tombes. Après-demain, nous partirons, n'est-ce pas? Que faire en Suisse, maintenant?

... Deux jours plus tard, tous les habitants du Mont-Dore et des villages voisins suivirent le convoi de M. d'Ornys. Le cercueil, porté à bras par les paysans, disparaissait sous un monceau de fleurs :

— Il faut nous montrer reconnaissants envers le comte de toutes les bontés de « la demoiselle » pour nous, disaient ces braves gens.

Ils ajoutaient, navrés :

« Pauvre demoiselle ! ou plutôt : pauvre jeune dame ! Elle va peut-être mourir, elle aussi ! »

Marguerite n'accompagnait pas, en effet, M. d'Ornys à sa dernière demeure. Le soir même de son arrivée à la Sapinière, elle était tombée inanimée dans les bras de son mari; et les célébrités médicales venues à son chevet avaient, en la voyant, hoché la tête, et prononcé le nom de « fièvre pernicieuse ».

XXV

Lentement, bien lentement, Marguerite revint à la vie. Durant de longs jours, les médecins ne voulurent pas se prononcer, et Raoul de Marville, devant ce silence dont il devinait la cause, passa des heures cruelles... Les phrases entrecoupées que Marguerite laissait échapper dans son délire le torturaient. Elle appelait son père, Hervé de Kéruec, et sanglotait ensuite en se tordant les mains. Parfois aussi, elle jetait un regard inconscient autour de la chambre, et demandait : « Où est Raoul ? » Il s'avancait alors, lui parlait comme à une enfant et la caressait doucement. Elle répétait d'un ton monotone les mots qu'il venait de prononcer... puis le repoussait, et demandait son père à grands cris...

Enfin, les médecins la déclarèrent sauvée; un jour, après un bienfaisant sommeil, la jeune femme reconnut ceux qui l'entouraient. Elle tendit sa main amaigrie à son mari et murmura :

— Pauvre Raoul !

Ses yeux errèrent dans la chambre, comme si elle espérait y voir celui qui avait constamment hanté ses rêves fiévreux. Elle ouvrit les lèvres pour prononcer son nom, mais la mémoire lui revint... Elle se mit à pleurer, et on laissa couler ses larmes qui soulageaient son pauvre cœur souffrant.

Bientôt, elle put se lever, faire au bras de son mari quelques pas dans la chambre, puis

lans le parc sous les pâles rayons d'un soleil d'automne. Elle était si changée, que Raoul se demandait souvent si c'était bien là celle qui l'avait séduit par sa fraîcheur et l'éclat de ses yeux bleus.

La jeune femme sentait le regard de son mari fixé sur elle avec un douloureux étonnement.

— Il m'aimait pour ma beauté, pensait-elle... Maintenant que je l'ai perdue, va-t-il me délaïsser ?

Les médecins conseillèrent un séjour en Italie pour hâter la convalescence, et, dès que la jeune femme fut assez forte pour supporter le voyage, Raoul l'emmena à Naples. Là, sous le ciel bleu, dans une atmosphère douce, embaumée, elle reprit santé et couleurs. Vers la fin de l'hiver, ils revinrent à Paris où M. de Marville avait quelques affaires à régler, et Marguerite se sentit plus isolée que jamais. Son grand deuil lui interdisant les réunions mondaines, elle essaya de garder son mari auprès d'elle. Mais elle dut reconnaître bientôt que ses efforts étaient vains.

Raoul aimait sa femme, mais après une heure de tête-à-tête, il avait assez des lectures en commun, de la causerie à deux. Il avait toujours rêvé de conduire Marguerite dans le monde, d'en faire la reine des salons; la maladie, le deuil trompaient ses espérances; il devait attendre un peu pour ne pas heurter les convenances, mais il ne pouvait se résigner, lui, si jeune, si plein de vie, à se claquemurer comme un cénobite.

A certaines heures, un véritable découragement s'emparait de la jeune femme. Entre elle et Raoul rien ne vibrail à l'unisson, et elle songeait que toute sa vie elle serait privée d'une tendresse sérieuse et forte. Quand elle sentait des regrets trop amers l'envahir, la solitude lui

peser plus lourdement, elle s'habillait à la hâte, se rendait soit à l'église, soit chez des malades indigents. Alors, prosternée devant Dieu, ou soignant des plaies répugnantes, elle oubliait peu à peu sa souffrance, et revenait chez elle plus calme, plus résignée.

Depuis sa rupture avec Hervé, Marguerite n'avait revu ni le docteur Riéder, ni M^{me} de Kéruec. Elle comprenait que, pour ces vieux amis comme pour elle, un rapprochement serait pénible, et qu'il valait mieux écarter tout souvenir du passé.

Un journal lui avait appris le départ du jeune médecin pour l'Indo-Chine. Elle avait senti qu'elle n'était pas étrangère à cette résolution suprême... Parfois, la surprenant pâle et les yeux rougis, Raoul la regardait d'un air soupçonneux, mordu au cœur par une jalousie irraisonnée; même un jour, dans un moment de dépit, il s'était écrié :

— Ah ! vous l'aimez toujours, ce Kéruec.

Mais alors, Marguerite, si douce d'habitude, s'était redressée, frémissante :

— Pas un mot de plus, je vous en prie; le jour où j'ai mis ma main dans la vôtre en acceptant votre nom, j'ai rompu avec le passé; ne me faites pas l'injure de douter de ma parole.

Elle avait dit vrai : elle voulait remplir ses devoirs envers lui dans toute l'acception du mot. Elle le savait fat, léger, incrédule, égoïste... Qu'importe ! le sacrifice était consommé.

Un soir, la jeune femme se sentait plus abattue que de coutume. Le temps était sombre et froid; malgré la douce atmosphère du salon, elle se blottissait frissonnante dans le grand fauteuil placé près de la cheminée. Elle avait pris et laissé alternativement un livre attachant, un grossier tricot destiné à une œuvre

haritable, et ses yeux consultaient souvent la pendule. Son mari, qui était allé faire une promenade à cheval avec quelques amis, lui avait promis de rentrer pour dîner. Depuis une heure il aurait dû être de retour. Une inquiétude qu'elle ne pouvait surmonter lui causait un véritable supplice, car M. de Marville montait ce jour-là un cheval très vif nouvellement acheté. Et le malheur arrive si vite !...

Soudain, Marguerite tressaillit. On venait de sonner. Qui donc était-ce à cette heure ? Raoul n'aurait-il avertir, comme cela lui arrivait souvent, qu'il passait la soirée en ville ?

Anxieuse, elle prêta l'oreille. D'abord, elle entendit un bruit de pas, des voix étouffées... Puis, doucement, on ouvrit une porte, une plainte arriva jusqu'à la jeune femme. Alors, dévorée d'angoisses, Marguerite s'élança hors du salon, et, malgré la vieille Rose qui essayait de la retenir, elle entra dans la chambre de son mari. Là, elle s'arrêta épouvantée. Raoul, les yeux clos, le front bandé, était étendu sur le lit, et le docteur Riéder, rencontré par hasard, examinait le malade.

— Est-il mort ? balbutia enfin Marguerite.

Le docteur la regarda avec compassion :

— Non, mais il est bien mal. J'ai fait demander un prêtre.

Tout bas, il raconta que, dans une course folle, Raoul ayant, paraît-il, cravaché fortement son cheval, l'animal, d'un bond, avait désarçonné le cavalier. Une fracture du crâne, les lésions internes ne laissaient aucun espoir. Dans une heure au plus, tout serait fini...

... M. de Marville ouvrit les yeux quand le prêtre arriva. Il vit la physionomie attristée du docteur Riéder, les larmes de Marguerite, et comprit...

On le laissa seul avec le prêtre, puis il appela sa femme :

— J'ai à vous demander pardon, dit-il d'une voix faible. Je vous aimais, et je n'ai pas su vous rendre heureuse.. Ces derniers temps, surtout...

Marguerite posa doucement ses lèvres sur la joue du mourant :

— Je ne me souviens de rien, et, de toute mon âme, de tout mon cœur, je prie Dieu de vous guérir. Dieu le *peut*, Raoul... Ayez foi en lui... Abandonnez-vous aussi à sa volonté.

Il soupira :

— C'en est fait de moi. Je suis puni de mes folies... J'ai la consolation en mourant de *peu*-ser que vous pourrez être heureuse encore, vraiment heureuse... Plus tard, vous m'oublierez, et vous deviendrez la femme d'Hervé de Kéruec. La jalousie, l'égoïsme, l'orgueil disparaissent à la mort... Vous seriez si isolée dans la vie, ma pauvre Marguerite !

Il la regardait avec tendresse, et la jeune femme remarqua sur son visage une expression de douceur, de tranquillité, qu'elle ne lui avait jamais vue... Jusqu'à la fin, elle resta à son chevet, récitant des prières auxquelles il essayait de s'unir... Vers neuf heures, il prit la main de sa femme, la plaça dans celle du docteur Riéder en balbutiant : « heureux... Hervé... » Ce fut tout ! Raoul de Marville était devant Dieu.

* * * * *

ÉPILOGUE

Deux ans ont passé sur cette scène de deuil... Nous nous retrouvons à la Sapinière au mois de juin... Marguerite, une énorme touffe de roses dans les bras, entr'ouvre la petite porte du parc, et d'un pas lent se dirige vers le cimetière. Elle est pâle et triste... Tant de douleurs ont traversé sa jeunesse!!! Chacun la salue et lui sourit. Les enfants courent au-devant d'elle pour recevoir un baiser ou une caresse. Plus encore qu'autrefois, elle est la providence, l'idole du pays. Raoul lui a laissé sa fortune, et la jeune veuve donne sans compter, au nom de ses morts, à toute misère qui lui tend la main... Chaque jour, on la voit au chevet des malades. Nulle plaie ne lui répugne, nulle épidémie ne l'effraie. On dirait qu'elle désire mourir.

Elle ne quitte pas la Sapinière. Son mari est enterré dans le caveau des Ornys, et, quand le soleil couchant dore la cime des montagnes, les habitants du Mont-Dore se mottent sur le seuil de leur porte pour saluer au passage la jeune dame qui va prier près de ceux qu'elle a perdus.

Ce soir-là, Marguerite se sent plus triste que jamais... Elle a reçu, le matin même, une lettre du docteur Riéder lui annonçant l'arrivée prochaine au Mont-Dore de M^{me} de Kérnel, et elle a fait un détour pour ne pas voir le chalet des Pinsons qui lui rappelle tant de souvenirs... Elle ne sait rien d'Hervé, son vieil ami ne lui

en parle pas. Peut-être est-il encore par delà les mers; peut-être est-il marié, heureux... L'idée de se trouver comme une étrangère en présence de M^{me} de Kéruec, après les rapports affectueux d'autrefois, lui semble si pénible qu'elle songe à s'éloigner pour quelques mois. Elle priera M^{lle} Jenny, la sœur du curé, de soigner ses tombes, et, le plus tôt possible, elle partira. Les médecins conseillent à Marcelle d'Ailly, maintenant sœur Marthe, les eaux d'Uriage; elle accompagnera son amie d'enfance, prolongeant à dessein son séjour dans le Dauphiné, pour ne pas retrouver au retour M^{me} de Kéruec.

En songeant ainsi, la jeune femme s'avance lentement, les yeux baissés... Elle arrive devant le caveau... Là, elle recule, interdite, troublée, et le bouquet de roses s'échappe de ses mains... Hervé de Kéruec, debout, le front incliné, prie devant la grande croix de granit qui surmonte la sépulture des Ornys.

Elle va s'éloigner, mais le jeune médecin tourne vers elle son visage fatigué, bronzé par le soleil :

— Pourquoi me fuir, Marguerite? dit-il. Je vous attendais. Vous souvenez-vous qu'il y a quelques années vous me promîtes ici même de ne pas m'oublier? Je viens vous rappeler votre promesse.

Les yeux baissés, les mains jointes, elle reste silencieuse.

— Vous ne me répondez pas? Dois-je croire que vous ne m'aimez plus? J'ai deviné tout le passé : vos souffrances, votre héroïque dévouement... Je n'ai jamais accusé votre cœur. Pendant ma longue absence, votre souvenir m'a suivi partout. Animé par votre exemple, j'ai eu le courage de prier pour lui, dit-il en désignant la pierre qui porte le nom de Raoul. Au retour, après avoir embrassé le bon docteur

et ma mère, ma première pensée a été pour vous. Mon vieux Riéder m'a tout conté alors... tout : la mort de votre père, celle de M. de Marville et les paroles dites par ce dernier avant d'expirer. Ce sont ces paroles qui m'ont décidé à venir. M. de Marville vous voulait heureuse, Marguerite. En mourant, il vous a confiée à moi. Dites « oui », ma bien-aimée, et souriez au bonheur. La vie peut être si belle encore pour nous !...

D'un geste mélancolique, elle désigne les tombes éclairées en ce moment par les derniers rayons du soleil.

— Ils nous voient, reprend le jeune homme. Vous les avez pleurés, vous les pleurerez encore, mais vous ne serez plus isolée dans la vie : nous serons deux pour sourire à la joie, et deux pour supporter le malheur qui, tôt ou tard, viendra nous visiter. C'est *oui*, n'est-ce pas ?

Il lui tend la main... Elle y met la sienne, et, après avoir prié, ils sortent à pas lents du cimetière.

— Venez au chalet, dit tout à coup Hervé, ma mère sera si heureuse !...

Doucement, elle se laisse conduire. Ils ne prononcent pas un mot durant le trajet... Certaines joies, comme certaines douleurs, n'ont pas de paroles pour s'exprimer... Quand M^{me} de Kéruec les voit entrer l'un et l'autre, elle tend les bras à la jeune femme :

— Enfin ! s'écria-t-elle, voilà le bonheur !

.....

Le mariage se fit sans bruit, sans éclat, dans la petite église du Mont-Dore. Le bon vieux curé bénit l'union de l'enfant qu'il avait baptisé ; du cœur des pauvres gens du village s'élevèrent ce jour-là de ferventes prières pour leur bienfaitrice et celui qui la secondait si

bien dans ses œuvres de charité, le jeune médecin, désormais le compagnon de son existence...

Hervé, radieux, se promenant le soir avec sa femme dans le parc de la Sapinière, lui demanda soudain :

— N'aimeriez-vous pas faire un voyage? Il serait bon de vous distraire un peu.

— Non, Hervé. C'est ici que nous nous sommes connus et aimés. C'est ici que reposent les miens. J'ai tant sacrifié pour la Sapinière, que ce pays m'est cher plus que tout autre. Abritons ici notre bonheur. Goûtons-le largement dans la paix et le calme de cette solitude... Sous peu, nous devons retourner à Paris : le bruit, la foule, les occupations nous distrairont forcément. Jouissons maintenant de notre douce et heureuse tranquillité, sans aller chercher de nouveaux visages. Ma vie a été si balottée que je goûte délicieusement le repos. Et puis, n'êtes-vous pas tout pour moi? conclut-elle à voix basse. Que désirer de plus?

Il posa ses lèvres sur le front de Marguerite et, appuyés l'un sur l'autre, ils prirent la grande allée qui aboutissait au château, où le docteur Riéder et M^{me} de Kéruec les attendaient en souriant.

FIN

*Le prochain roman (n° 189) à paraître
dans la Collection " STELLA " :*

Une Toute Petite Aventure

par

T. TRILBY

I

Nine, Nine Dorvil, c'est une petite bonne femme, haute d'un mètre soixante et qui vient d'avoir dix-sept ans. Elle est faite merveilleusement, son corps de poupée n'a pas de défaut : taille souple, hanches larges, jambes longues, pieds minces et bien cambrés, mains d'enfant; tout chez elle est harmonie.

Un peu ronde encore, la figure est d'un ovale charmant. Les yeux sont immenses, curieux, tendres, moqueurs. Ils regardent tout, et la moindre chose les amuse. La louche, petite et rouge comme une cerise, est la bouche d'une gourmande; les dents éclatantes de blancheur sont pointues comme celles d'un jeune chien. Blonde, de ce blond doré qui ne dure que quelques années, Nine est éblouissante.

D'une intelligence remarquable, très jeune elle a « absorbé » (cette expression est d'elle tout ce qu'il est convenable et de bon ton qu'une personne apprenne : français, musique, danse, dessin. Pen-

UNE TOUTE PETITE AVENTURE

dant dix années elle a fait la joie et le désespoir de ses professeurs. Apprenant tout avec une facilité déconcertante, studieuse, seulement à ses heures, Nine avait des fantaisies qui troublaient les explications les plus sérieuses. Mais elle savait si bien se faire pardonner, elle apportait des devoirs si peu semblables à ceux des autres, que, malgré ses désobéissances et ses révoltes, les professeurs tenaient à garder cette élève, dont ils se paraient comme d'un joyau de prix.

A quinze ans, avec des compositions étourdissantes, Nine a obtenu son premier brevet. Grisée par ce succès, elle a parlé de bachot, de licence. Ses parents ont accepté cette idée et, en juin 1914, un conseil de famille, composé de la grand-mère, du père, et de la mère de Nine, a décidé que la jeune fille irait passer ses vacances en Angleterre. La licence d'anglais semblait à Nine la plus intéressante.

Le choix de l'endroit fut discuté longuement; toutes les pensions pour M. et M^{me} Dorvil avaient des inconvénients. Eprise de mouvement et d'imprévu, Nine s'impatiait et sa jeunesse ne comprenait pas que, pour trois mois d'absence, ses parents exigeassent des renseignements aussi complets. Enfin, un soir, une amie de M^{me} Dorvil, ayant apporté des références indiscutables, le conseil de famille arrêta son choix. Ninette partirait le 1^{er} juillet pour Folkestone à la pension de Mrs Hatley.

Les préparatifs du départ, les courses indispensables, l'idée de voyager, d'être traitée en grande fille, tout amusait Nine, et les dernières semaines qu'elle passa à Paris s'enfuirent rapidement. Enfin, le 1^{er} juillet arriva et Nine partit avec sa mère pour Folkestone.

Dans le train, sur le bateau, elle avait bien du mal à s'empêcher de rire; pour un rien elle eût chanté et ne comprenait pas pourquoi sa mère avait si triste figure. Une séparation de trois mois, coupée par trois visites — M^{me} Dorvil devait venir tous les mois — ce n'était pas terrible et vraiment Nine ne pouvait admettre que sa maman ne fût pas, comme elle, heureuse de ce voyage.

Campagne dans les environs de Paris, bains de mer à Deauville, toujours dans les mêmes en-

UNE TOUTE PETITE AVENTURE

droits, toujours dans les mêmes maisons, avaient donné à Nine une envie démesurée de faire autre chose. Donc, tout pour elle était nouveau, et cette fugue en Angleterre, son désir depuis au moins deux ans, la ravissait.

Folkestone la séduisit. Les grandes rues larges et bien tenues, les maisons entourées de jardins fleuris lui plurent, et ce fut sans l'ombre d'inquiétude, le sourire aux lèvres, qu'elle entra dans la villa qui allait être son home.

Accueillie très aimablement par les directeurs et les élèves, Nine, le lendemain, était accoutumée à la vie anglaise, vie qui allait être la sienne pendant trois mois. Lorsqu'elle quitta sa mère, elle eut un serrement de cœur bizarre; il lui sembla, c'était ridicule, que de longtemps elle ne verrait son doux visage. Mais Nine ne croyait pas aux pressentiments, elle se moqua d'elle-même, et pour ne pas penser à des choses tristes, organisa une partie de tennis sensationnelle.

Le mois de juillet se passa pour elle très agréablement : cette vie de grand air, de sport, allait bien à sa nature exubérante. Douée d'une santé magnifique, Nine avait besoin de se remuer, de courir; sa jeunesse réclamait impérieusement du mouvement.

En Angleterre, mieux qu'en France, les directeurs de pension comprennent qu'il ne faut pas demander à des êtres jeunes une attention soutenue de plusieurs heures. Nine put donc jouir de l'été, des fleurs, de la mer. Elle en jouit intensément, heureuse de vivre et ne s'imaginant pas que le malheur et la souffrance pouvaient venir.

La déclaration de guerre la surprit. La guerre, c'était un mot qui n'avait pour elle aucun sens particulier, un mot qui souvent l'avait bien ennuyée. Dans l'histoire de France et dans les histoires de tous les autres pays, ce mot-là s'accompagnait toujours de noms de batailles, de dates qu'il fallait retenir, et Nine, fantasque et capricieuse n'aimait pas les précisions.

La guerre avec les Allemands ! Sa grand'mère lui avait parlé de celle de 1870 et des tristes jours vécus. Mais 1914 était pour Nine si loin de 1870 que sa pensée ne s'y était jamais arrêtée longtemps.

(A suivre, dans le prochain n° de Stella.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, Richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles-pages. Format 37×57½.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 10** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV°).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 188. ★ **Collection STELLA** ★ 1^{er} janvier 1928

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

TROIS MOIS (6 romans) :

France. .. 10 francs. — Etranger.. 12 fr. 50.

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 22 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 40 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,
1, rue Cazan, Paris (14^e).

